Tome XV. N° 16 *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 15 Nov. 1923

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Défense du bourgeois français

DANS ce récent, mais déjà fameux *Dictionnaire de l'homme sauvage*, qui s'applique à considérer notre époque sous un jour aussi accusé que celui dont s'éclairent les recueils de Voltaire ou de Bayle, vous avez, Papini, et vous, Giuliotti (1), répandu sur la tête auguste du bourgeois un flot soudain et acide.

(1) Tout le monde en France connaît, au moins de nom, Papini, né à Florence, de famille très modeste, le 9 janvier 1881. Giovanni Papini se révéla, dès l'enfance, par son ardeur à dévorer les bibliothèques et à entreprendre *ex abrupto* des compilations, comme un puissant autodidacte. Cependant son *Encyclopédie générale du savoir humain* ne dépassa jamais le mot *Achille;* de même son *Commentaire rationnel de la Bible* s'arrêta au troisième verset de la Genèse, et une certaine grandiose *Epopée du Jugement dernier* demeura simplement à l'état de projet.

Comme journaliste il fonda, dirigea et abandonna le *Leonardo*, où il eut un collaborateur de choix : William James, la *Voce*, le *Lacerba*, revue futuriste, enfin la *Vraie Italie*, rédigée en français.

Athée par bravade, le spectacle de la guerre, à partir de 1916, la lecture méditée de Tolstoï et de Dostoïevsky, et aussi l'étude de l'histoire, qui le reporte à l'Évangile et de l'Évangile au Christ, le rendent chrétien par réflexion. Les lecteurs de cette *Revue* connaissent son *Histoire du Christ* (1921). Depuis, Papini a publié le tome Ier (lettres A et B) du *Dizzionario dell'omo salvatico*, en collaboration avec Giuliotti, écrivain cultivé, anti bourgeois, resté près de la terre et qui produit peu, à ses heures. C'est de ce *Dictionnaire de l'homme sauvage*,

« *Innommable, Inegardable, Polypestilentiel, Implacable ennemi de Celui qui es* », le voilà qualifié par vos plumes sévères. Épithètes chauffées à blanc de Léon Bloy, panaches truculents et dérisoires de Gautier, bistouris et scalpels de Flaubert, grandiloquences de Hello, toxiques de Villiers de l'Isle-Adam, carcans de Huysmans, engrenages de Karl Marx, c'est, en trente lignes une foudre hétéroclite, haletante, concentrée, pleine de coups de gueule et de coups de fouet qui s'abat sans recours sur le bourgeois. Quel fracas ! Quelle fumée ! Quels décombres !

A vous entendre, le bourgeois a « découronné les rois, ridiculisé les prêtres, mécanisé la guerre, falsifié l'héroïsme, corrompu les juges, ressuscité l'esclavage, déshonoré la liberté. » Le soleil? Il l'a remplacé par la lumière électrique. Les poètes? Par les chauffeurs. Les clochers? Par les tuyaux d'usines. L'église? Par le cinéma. L'hostie? Par le chèque. Le couvent? Par la caserne. L'Évangile? Par le manuel du parfait cuisinier.

Victor Hugo eût apprécié ces énumérations. Ces redites n'eussent pas déplu à Péguy. Infortuné bourgeois ! Quelles sinistres litanies ne s'entend-il pas réciter ! Regardez-le plutôt défiler sous de sordides avatars : « Dieu du chapeau mou, pontife du mensonge, monarque du porc salé, dictateur de la benzine, docteur du blasphème, astronome du bacille, profanateur du pauvre, prêtre de l'indigestion, philosophe de l'intestin », il a tout fait, la révolution de 1789 et celle de 1917, encore qu'il la désavoue. Car ce bourgeois papino-giuliottien trouve le moyen d'ajouter à toutes ses tares, celle de l'antibourgeoisisme. Pauvre hère, là même où l'on t'égorge, tu deviens responsable de l'assassinat. Il ne te reste plus qu'à contaminer le ciel. Tu n'y manques pas.

En termes non équivoques, dans cette apocalypse, qui aurait surpris saint Jean, le bourgeois, c'est le diable, peut-être pis que le diable. Puissant avatar de M. Homais, devant lequel Flaubert, peu soucieux de faire trop d'honneur à M. Homais, eût certainement hésité. Tâchons d'y voir clair. Avec votre permission, Papini, nous allons ras-

de sa notice sur le *bourgeois* (notons que Papini a fui les villes pour habiter en solitaire la haute vallée du Tibre, à Dulciano) qu'est venue l'idée de cet article.

sembler l'armée un peu éparse de vos imprécations autour de ses chefs de file. Voici ce que j'aperçois :

1° *Le bourgeois sape l'autorité, la religion, la tradition, l'ordre, le respect, la propriété individuelle elle-même;*

2° *Le bourgeois non seulement symbolise l'industrialisme et plus généralement le « Progrès » avec un P grandissime, mais il en est responsable sur sa tête;*

3° *Le bourgeois a inventé le salariat comme il a inventé le militarisme, par haine naturelle de la liberté, de la générosité, de l'enthousiasme héroïque;*

4° *Le bourgeois est plat, grossier, court, il manque de goût, n'a aucun sens de l'art.*

En d'autres termes, le bourgeois représente la plus basse bifurcation de la nature humaine et ne nous conduit qu'au fond d'impasses fétides et boueuses.

Je sais tout le respect qu'on doit au paradoxe. Le paradoxe est une hypothèse de travail, aimable et commode, d'ordinaire sans danger parce qu'elle ne prend personne en traîtresse. Celui qui s'en sert n'en ignore pas la précarité. Loin de là : il la connaît mieux que les autres. N'empêche que, sans cet outil de trop fort calibre et mal adapté exprès, sans cette espèce de triple dièze, on n'obtiendrait aucun des effets utiles qu'on rencontre grâce à lui, et qui sont avant tout des effets de conversion massive et d'orientation.

Cela revient à dire que le paradoxe n'est qu'un palier tactique, une attitude provisoire de la recherche, un procédé intérieur, une revendication de principe. Il représente le premier choc, qui emporte rarement le morceau, le raid qui ouvre les hostilités, mais ne conclut pas la paix, l'amorçage d'une série d'approximations par avances et reculs. Souffrez, Papini, que je contribue un peu au tassement.

Soyons cohérents d'abord. Si par un certain plan idéologique on peut — on doit peut-être — faire communiquer la bourgeoisie, une certaine bourgeoisie, ou, mieux encore, certaines tendances (démodées ou périssables) de la bourgeoisie, avec l'anticléricalisme, le mauvais libéralisme, voire, à la rigueur, le bolchevisme (il ne faudrait tout de même pas trop dire de sottises, autrement vous ferez de Luther le parangon des enfants de Marie), je vous assure que le bourgeois français, tel qu'il existe, solide et proprement habillé, dans ces maisons bien assises, bien bâties, confortablement aménagées, passe son temps à soutenir l'ordre sous la plu-

part de ses formes et à se faire de la bile au spectacle du désordre anticlérical ou bolcheviste. En général, c'est un modèle d'équilibre, de bon sens, de santé sociale.

Le bourgeois que nous coudoyons, est-ce encore M. Homais, à supposer que M. Homais eût monopolisé la bourgeoisie? Mais non, c'est Bourget, c'est Barrès, c'est Bazin, c'est Bordeaux, c'est Goyau, c'est Branly, c'est Brunhes, c'est la meilleure part de l'intelligence de chez nous. Le bourgeois, mais c'est Francis Jammes ! Ces intérieurs, dont il caresse avec son vers les meubles luisants et la paisible odeur sucrée, ces jardins silencieux, ces atmosphères reposantes, ces silhouettes qui, une fois rencontrées ne quittent plus le bout de notre regard, ce sont des intérieurs bourgeois par excellence. Le bourgeois, mais c'est presque toute la France, ce n'est pas seulement l'argent qui roule ou qui dure, qui ronfle ou qui chante, les Marsal, les Schneider, les Pinot, les Cochin, c'est l'ordre qui prend un état civil, c'est Foch, Pétain, Mangin, Lyautey, c'est Poincaré, c'est tout ce que nous connaissons de mieux autour de nous dans l'État, dans l'Armée, dans l'Église, dans l'Administration.

De quoi donc vivrait notre société privée de bourgeois? Le bourgeois, en France, c'est aussi cet électricien qui vient m'installer la lumière, qui a une bonne, dont la femme est *titulaire*, depuis cinq ans, à la Banque de France, qui ne parle que de son petit garçon de vingt mois, et qui met, je vous prie de le croire, de l'argent de côté, certainement pas pour Lénine. C'est ce contremaître, mon voisin, qui n'a pas de bonne, lui, mais qui a sa maison à lui, qu'il a bâtie ; c'est ce professeur, qui, à force d'économies, a pu acheter la sienne et connaître les délices des réparations qu'on fait à sa toiture, à ses cheminées, à son escalier. C'est, ou presque, ce jardinier, dont les deux fils travaillent à Paris, comme garçons de café, en attendant « d'avoir assez » pour acheter un petit fonds d'épicerie, quelque part dans un bourg de province ; c'est encore cet écrivain délicat, fou de tapisseries et de vieux livres grecs, de meubles et de poésie, qui s'est emparé là-bas d'un minuscule hôtel Louis XIII pour y poursuivre, mieux à son aise, sa manière de fabriquer de l'ordre et de la clarté.

Car tous ces gens-là fabriquent de l'ordre, de la paix, de la raison, de l'équilibre, ne vous y trompez pas, n'en doutez nullement. A-t-on fait la statistique, la statistique

proportionnelle surtout, des saints bourgeois? La petite Thérèse de l'Enfant-Jésus, sa famille était dix fois bourgeoise, comme celle de Jeanne d'Arc, comme Mme Acarie, comme sainte Chantal.

Et puis, Flaubert, Léon Bloy, c'est bientôt dit. Avez-vous remarqué, mon cher ami, quelle place, dans le « journal » de Léon Bloy tiennent les préoccupations les plus bourgeoises, les préoccupations culinaires et le souci du bien-vivre? Avez-vous noté la satisfaction de Léon Bloy accueillant la visite d'un joli morceau de viande, apporté par cette bonne fille de Valentine Dupont?

Et Flaubert! Composer le *Dictionnaire des idées reçues*, dessiner des « charges » dans ce goût : « Il s'entretient avec ses collègues du dégel, des limaces, du repavage du port, du pont de fer et du gaz. S'il voit, à travers les épais rideaux qui lui bouchent le jour que le temps est pluvieux, il s'écrie : *Diable! Va y avoir du bouillon.* Puis il se remet à la besogne, » c'est délicieux. Quoi de plus entraînant que de sculpter Bouvard, si ce n'est de peindre Pécuchet? Mais est-ce là tout l'homme, je veux dire le Flaubert intégral?

Thibaudet ne s'y est pas mépris : « Au moment des poursuites contre *Madame Bovary*, observe-t-il, ce mangeur de bourgeois se réfugia, comme dans une citadelle, dans l'intégrité bourgeoise des Flaubert : *Il faut*, écrit-il à son frère, *qu'on sache au ministère de l'Intérieur que nous sommes à Rouen ce qui s'appelle une famille, c'est-à-dire que nous avons des racines profondes dans le pays, et qu'en m'attaquant, pour immoralité surtout, on blessera beaucoup de monde.* »

« Avoir des racines profondes dans le pays », « être une famille », vous pouvez en croire Flaubert, je vous l'assure, Papini, vous avez là en termes définitifs le meilleur certificat de bourgeoisie. C'est qu'il ne s'agit plus de rire, il s'agit de défendre sa peau.

J'ignore, Papini, comment les choses s'arrangent en Italie, mais je sais bien que si l'on supprimait en France les quelques millions de bourgeois qui en font la force, la grâce et l'honneur, le désastre dépasserait tous les désastres connus. Est-ce à dire que nos bourgeois, tous et chacun, soient impeccables? Au nombre des qualités qu'il faut pour être impeccable, existe-t-il un seul prolétaire digne de cirer les bottes de M. Jourdain? L'impeccabilité bourgeoise, ce serait la vertu, la réussite, l'intelligence... La question n'est

pas là : il s'agit de la classe, de son rôle historique, de sa fonction sociale. Nul ne songe à la doter, que je sache, de qualités sans contre-partie. Il y a des travers bourgeois où les bourgeois tombent plus facilement que quiconque, mais pourquoi? Ne serait-ce pas parce qu'ils font partie, pour ainsi dire, de qualités qui seules les expliquent bien? Prenons la chose d'un peu loin.

Parmi les détracteurs (bourgeois, bien entendu, comme ils le sont tous) du bourgeois français, on rencontre un esprit beaucoup plus intelligent (je veux dire aux pensées plus agiles, aux réactions plus inattendues, aux considérations plus fournies, car *intelligent* est un mot qui n'a de sens que par la place qu'on lui octroie), plus intelligent, dis-je, que Flaubert : Renan. Je ne dis pas plus cohérent, plus conséquent, je dis plus souple et plus incisif. Or, tout au long de son œuvre surabondante, Renan n'a cessé, à la cantonade, de décocher des traits rageurs contre la bourgeoisie. Mesquin, grossier, vulgaire, couard, égoïste, béotien, le bourgeois de Renan est tout cela, quelque chose de plus encore. On trouverait dans Chateaubriand, dans les dédains de Chateaubriand, l'archétype de cet infortuné. Ce qui n'empêche pas notre homme, quand il s'agit de sa famille, d'en revendiquer la bourgeoisie, et de quel air ! « Je touchais par ma grand'mère maternelle, nous confie-t-il onctueusement, à un monde de bourgeoisie beaucoup plus rangée. Ma bonne-maman, comme je l'appelais, était un fort aimable modèle de la bourgeoisie d'autrefois. Elle tenait à sa classe, ne quitta jamais ses coiffes de bourgeoise, ne souffrit jamais d'être appelée que *mademoiselle*. Les dames nobles l'avaient en haute estime ! » Je crois bien ! Et plus loin : « Cette bonne bourgeoisie de Lannion était admirable de candeur, de respect et d'honnêteté. » Que pensez-vous de la ressemblance avec Flaubert?

On dirait que pour Renan, comme pour Flaubert, il existe deux bourgeoisies, la leur, qu'ils connaissent et qui est sainte, et puis celle des autres, qu'ils connaissent (forcément) moins bien, et qu'il faut détester. Aucun d'eux ne s'est avisé de sa méprise. On ne brillait pas, au dix-neuvième siècle, par l'esprit d'observation. En réalité, la différence est encore plus accusée que je ne l'indique. Ce n'est pas de deux catégories bourgeoises qu'il s'agit, mais de deux phénomènes mentaux sans autre jointure qu'une jointure verbale.

Renan, Flaubert, on saisit fort bien, dans ces intellects si souples, si ornés sur certains points, et si rudimentaires sur d'autres (depuis le romantisme, ce contraste est scandaleux), la faiblesse d'organisation, qui leur permet, sans souffrir de l'inconséquence, de s'accommoder pratiquement des avantages bourgeois, tout en fabriquant, à l'usage de leurs rancunes d'imaginatifs à court d'exutoire, un type abstrait, purement gratuit, de bourgeois abominable ou grotesque.

Un mot échappé à Renan caractérise bien son attitude « artiste » et du même coup nous aide à qualifier le bourgeois : « C'est l'utile que j'abhorre. » L'utile ! Renan, qui écrit si joliment, ne daigne pas toujours parler français. Dans sa phraséologie ordinaire, qui n'exclut ni le parfum verbal, ni la limpidité du discours, ni l'élégance de l'expression, ni le chatoiement de l'atmosphère, il aurait évoqué, en termes « purs et élevés » son fameux « culte de l'idéal ». Il daigne, cette fois-ci, se laisser comprendre. L'utile, nous en tenons l'aveu, c'est l'utile, le pratique, le solide que Renan « abhorre » dans la bourgeoisie. Rassurez-vous : le malin, s'il en laisse, sait en prendre aussi. Les terres, les maisons, cela est dénué de grâce, et, comme l'a fort exactement remarqué Sorel, cela demande du souci. Renan ne daigne pas entrer publiquement dans ces considérations. Il est trop détaché des biens de ce monde pour consentir à toucher autre chose que des coupons de rente, plus légers, plus immatériels. En d'autres termes, lui dit encore Sorel, vous posez votre candidature au parasitisme.

Mais laissons cela, car c'est bien vraiment *l'utile* qui distingue non seulement la position centrale des bourgeois, mais le caractère commun au bourgeois réel et au bourgeois mythique, humain et mêlé chez celui-là, chez celui-ci absolu et caricatural.

Les qualités bourgeoises, avec leurs excès ou leurs travers, dérivent de cette préoccupation maîtresse. Werner Sombart, le socialiste Sombart, les a passées en revue et les décrit assez bien, encore qu'il les confonde un peu trop avec l'esprit capitaliste, qui n'en est qu'une spécialisation récente. Au premier rang il place *la bonne et exacte conduite des choses utiles*, conduite voulue, conduite rationnelle. A l'économique seigneuriale, qui dressait des budgets où la *dépense* portait l'accent, la bourgeoisie, depuis la fin du moyen âge,

a sciemment substitué une économique, basée d'abord et avant tout sur l'*encaisse*. Au lieu d'aligner ses ressources sur ses besoins, il s'agit de se ménager, de façon régulière, un supplément de recettes. Est-ce un si grand tort? Nous verrons, dans un instant, ce qu'en pensent les scolastiques de votre pays. Désavouerez-vous, Papini, ce qu'en pense un saint du nôtre, saint François de Sales? Bien entendu saint François de Sales, vous ne le voudriez pas, ne se fait aucunement l'apôtre du productionnisme : « Je *consens*, dit-il avec sa finesse ordinaire, que vous vous *appliquiez* à l'augmentation de votre fortune. » Vous saisissez bien toutes les nuances de cette petite ligne. Il s'agit non d'un conseil, mais d'une permission. Mais il s'agit aussi d'une application, d'une entreprise concertée.

Tellement concertée, tellement louable qu'ailleurs saint François de Sales fait au chrétien un devoir d'administrer son « héritage » en bourgeois fort averti. « Ayez beaucoup plus d'application à faire valoir vos biens que n'en ont même les mondains ; car, dites-moi, je vous prie, ceux à qui les grands princes donnent l'intendance de leurs jardins n'ont-ils pas plus d'attention à les cultiver et plus de soin de tout ce qui peut servir à les embellir, que s'ils leur appartenaient en propre? Pourquoi cela? C'est qu'ils considèrent ces jardins comme ceux de leurs princes et de leurs rois, à qui ils veulent plaire. Les biens que nous avons ne sont pas à nous ; et Dieu, qui les a confiés à notre administration, veut que nous les fassions valoir ; c'est donc lui être agréable que d'en avoir grand soin. »

Sombart, qui n'a pas négligé, tant s'en faut, le bourgeois français, ni le bourgeois italien à l'ancienne, très ancienne mode, a surtout brossé sa toile d'après le bourgeois allemand ou anglo-saxon d'aujourd'hui, déviés du type normal par la Réforme protestante et le productionnisme. Certes l'esprit d'économie reste chez nous comme chez eux à la base de la vie bourgeoise, (faut-il dire bourgeoise, faut-il dire capitaliste?) Mais chez le bourgeois français cet esprit a sa pudeur, ses latitudes, et, comme le dirait peut-être saint François de Sales, ses embellissements. Il s'accompagne volontiers d'un faste et d'une gaieté, inconnus à ces mornes théoriciens qui, de Daniel de Foë à Benjamin Franklin, n'ont pas hésité à sanctifier la ladrerie.

On caricaturerait plus aisément dans le bourgeois fran-

çais son étroitesse d'esprit, peut-être, que son étroitesse de cœur, son goût du faste que son appétit du lucre, son indolence (rappelez-vous Colbert geignant sur le manque d'initiative de nos négociants) que son esprit d'accaparement. Néanmoins gardons-nous d'exagérer. En principe et pour l'ordinaire, le bourgeois français s'écarte le moins possible du modèle établi depuis plusieurs siècles : consciencieux, sobre, calculateur, il s'intéresse aux problèmes économiques, il ne les trouve ni bas, ni incongrus. Est-ce avec le bourgeois moderne, comme le prétend Werner Sombart, que l'idée d'épargne a pénétré dans le monde? En tant qu'*idée*, bien entendu, non en tant que pratique, car, sur ce point, le vieux Caton en remontrerait à Taylor, que dis-je à Taylor, à Louis Marin lui-même, le président de la Commission extraparlementaire des économies. Il est très vrai en tout cas que l'épargne, l'épargne systématique, est pour le bourgeois chose méritoire par excellence. Il n'aura qu'à la développer dans les diverses directions qu'elle comporte, économie de temps, d'argent, de forces, de matière première, pour aboutir avec les siècles à des perfectionnements de plus en plus spécialisés. Là encore le bourgeois français se maintient volontiers en deçà du progrès, et son génie le porte plus spontanément du côté de M. Fayol que du côté de ce Taylor, dont le nom venait tout à l'heure si naturellement sous ma plume.

C'est que, dans cette même région de l'utile, dont il s'est établi le conservateur, figure à côté de la vertu d'épargne, la vertu éminemment bourgeoise, éminemment française par surcroît, de la *mesure*. Qu'est-ce que la mesure? Une combinaison pleine de tact, entre la nécessité et les convenances. Le bourgeois, par exemple, ne dépensera jamais plus qu'il n'est nécessaire, jamais moins qu'il n'est décent. Il bannira sinon la magnificence, qui est une vertu, du moins l'étalage, la superfluité, le tape-à-l'œil.

Faut-il remarquer à cette occasion combien le bourgeois français a le goût du *fini*? C'est qu'il aime la conscience, le solide, une correspondance exacte et perceptible entre l'effort et son rendement ; c'est qu'il en veut aussi pour son argent. Tout cela, qui a des conséquences que nous allons voir, se tient. Tout cela communique avec l'utile ou en dérive. Le sentiment de la justice, qui frise ici le sentiment de la justesse, trouve non moins à s'y satisfaire qu'une

certaine commodité d'inspection, à la portée de quiconque a de bons yeux.

Mais poursuivons le recensement des qualités bourgeoises. Quand nous aurons cité la tempérance, fille de la mesure, l'application, compagne du bon travail, la prudence et l'ordre, conditions de l'épargne, nous aurons à peu près fait le tour des valeurs proprement bourgeoises, c'est-à-dire inséparables d'un exercice parfait de la bourgeoisie, avouées par la bourgeoisie comme l'idéal digne d'être poursuivi par elle, toutes les fois qu'elle veut rester fidèle à sa vocation. A peu près, dis-je, car s'il fallait en croire les théoriciens de Londres, de Florence et de Boston, nous y ajouterions le silence (qui rentre tout droit dans l'économie de temps), la propreté, la chasteté, l'humilité, vertus insignes, mais qui vraiment concernent davantage l'*homme* que le *bourgeois*, au moins sous cette forme brute, car, en cherchant bien, nous les retrouverions sans peine pour la plupart chez le bourgeois français, mais combinées, mais élaborées, dans deux qualités maîtresses dont son évocation ne se sépare guère : le sens de la famille et le goût du décorum. Le sens de la famille avec son horreur des situations fausses et son amour du patrimoine traditionnel, de l'*héritage*, comme dit encore si fortement le Code Napoléon ; le goût du décorum, appuyé sur un sentiment bien vif de la dignité personnelle et de l'indépendance. Il y a là une association de valeurs que l'amour de l'ordre a provoquée, en s'alliant aux vertus proprement romaines et chrétiennes.

A côté du *saint* ou du *juste*, dont l'Église lui vante le modèle, et s'il tâche de s'y conformer, demandez-le à ces admirables « livres de raison », dépouillés par Champetier de Ribes. Le bourgeois français, travaillant sur son propre type, a dressé, de compte à demi avec l'aristocratie, le type complémentaire de l'*honnête homme*, dépris du négoce, au moins intellectuellement, voué aux élégances de la pensée, type qui travaille l'idéal proprement bourgeois à la manière d'une aspiration pour en faire jaillir les noblesses, les délicatesses, les beautés.

Deux forces purificatrices, l'une religieuse, l'autre laïque, ont donc, depuis plusieurs siècles déjà, entrepris le perfectionnement du bourgeois français et contribué à le rendre très difficile pour son propre compte et il ne serait pas impos-

sible que les railleries qui sont à ses trousses depuis plusieurs siècles, et qui proviennent de bourgeois aussi bourgeois que la bourgeoisie, ne traduisissent autant de bienveillance ou de déconvenue que de mauvaise volonté. On voudrait le bourgeois si impeccable qu'on hésite à lui pardonner la moindre défaillance.

Nous en savons assez maintenant sur les vertus bourgeoises pour comprendre à quel point leur direction naturelle, si elle les conduit vers les régions supérieures, indispensables à la santé sociale, vers ce « paradis des sentiments tempérés, comme dit Curel, où se réunissent ici-bas tous les vainqueurs », les pousse également vers des parages moins ouverts à la sympathie des artistes, des réformateurs, des intuitifs, je dirais volontiers aussi de certains mystiques.

La vie bourgeoise tourne, en effet, le dos avec un soin extrême au rêve, à l'imagination débridée, à la fantaisie. Qu'est-ce que tout cela peut bien avoir à faire avec l'utile? Ni Ariel, ni Caliban, le bourgeois poursuit essentiellement des fins moyennes. Ce goût du fini, si remarquable et si bienfaisant, qui trône en lui, est bien près de représenter l'apogée de ses facultés esthétiques et ne se prête pas toujours à l'expérience d'art, si même elle ne la contrarie pas. Sa pente porte le bourgeois de tous les pays, le bourgeois français comme les autres, plutôt du côté de Meissonier, voire de Lefebvre, de Bouguereau ou de Gérôme, que du côté de Manet ou de Renoir. A Odilon Redon il préférera toujours Mme Madeleine Lemaire et mettra sans façon Bonnat au-dessus de Whistler ou de Maurice Denis, et j'en conviens sans peine : railleries de l'épicier ou du crémier.

Il n'en reste pas moins qu'un divorce, qui s'accentue aux époques d'industrialisme véhément et d'esthétisme exalté, comme la nôtre, sépare les artistes ou les dilettantes du troupeau bourgeois. On en arrive à se demander si nous ne sommes pas en train de gravir un échelon, inconnu encore, de la division du travail et des aptitudes humaines, tellement ce compartimentage acquiert de solidité. Le type du bourgeois béotien ne date pas, en effet, de très loin. Il aurait violemment surpris les fournisseurs des villes flamandes, provençales, rhénanes, toscanes, françaises qui depuis qu'il y a en Europe une bourgeoisie compacte et reconnaissable, c'est-à-dire depuis le milieu du moyen âge,

accumulèrent, en meubles, en tableaux, en bijoux, en reliures, chefs-d'œuvre sur chefs-d'œuvre. Tout le monde respirait alors le même air de beauté, faisait des gestes de style sans préparation, sans étude.

On s'est demandé bien des fois pourquoi cette bourgeoisie antique, dont l'expérience était si grande en littérature, en musique, en art, cette bourgeoisie, pour qui peintres, architectes, dessinateurs, tapissiers, écrivains, rivalisaient d'ardeur et jamais sans profit, en est arrivée avec le temps à symboliser, pour tant de personnes, le contraire même du bon goût. La spécialisation exagérée de l'esthétique (l'expression est mauvaise, mais commode) doit entrer pour beaucoup en considération. Par ailleurs, la crise du romantisme, qui a des suites et des filiations, le mépris de plus en plus affiché du « penseur », du poète, pour le bon sens, pour l'utile, pour la clarté, — au moins dans certains milieux et jusqu'à ces derniers temps, — la séparation, qui s'efface de plus en plus d'ailleurs, entre la bohème et les milieux bourgeois, l'apologie, par trop d'écrivains, du bizarre, du morbide, de l'anormal (et cette apologie n'a pas besoin d'être explicite), tout cela non seulement explique, mais sur bien des points justifie presque l'abstention bourgeoise en matière d'art.

Par son jeu même, l'industrialisme couronne cette triste aventure. La bourgeoisie ne s'est mise à acheter de laides choses que lorsqu'on s'est mis à lui en vendre. Au quinzième, au seizième, au dix-septième, au dix-huitième siècles, il n'y avait pour ainsi dire sur le marché pas de choses vraiment laides, irrécusablement hideuses, comme il en foisonne aujourd'hui.

Du jour où l'abomination de la mécanique a introduit la fabrication en série avec la régularité banale, le pullulement à bon marché, par exemple de ces meubles sans mystère et de ces objets sans personnalité, un affaissement général du beau, vite contrarié par des réactions trop aiguës, trop vives, trop partielles, s'est manifesté dans le monde. Un immense nuage s'est mis à passer, qui passe encore, éteignant tout. Pourquoi le nom bourgeois fut-il accolé à cette révolution d'ordre technique? Peut-être à cause de l'extraordinaire multiplication simultanée du bourgeois, petit et grand, favorisée, elle aussi, par l'industrialisme. Une foule de non-bourgeois sont devenus bourgeois

et ont fourni ce nom, qui leur appartenait à peine, à une transformation qui était bien peu de leur fait.

Dans ce quiproquo, un personnage a joué un rôle sans pareil : l'ingénieur. Armé de ses prix de revient, commandé par l'aveugle machine, elle-même esclave du crédit, l'ingénieur s'est substitué à l'artisan et s'est emparé de ses modèles pour les adapter à ses mécaniques. Un désastre ! Il avait la partie d'autant plus belle que la suppression des corporations jetait du trouble dans cette chose qui entretient avec la matière les étroites relations que l'on sait : l'élaboration ou la permanence d'un style. Le rectangle et la ligne droite découpèrent sèchement des surfaces irrémédiablement planes ; le règne du moulage, des imitations, des poncifs et du toc, commença. L'affaire dépassa évidemment la bourgeoisie, à moins qu'on n'affecte au mot de bourgeois une destination si vague qu'elle ne désigne plus que l'imperturbable laideur de trop de recoins du dix-neuvième siècle.

Une autre rançon des qualités bourgeoises consisterait volontiers dans une disposition au matérialisme, à l'avarice, à l'égoïsme, à l'aridité, voire plus généralement à un abus de ce qu'on peut appeler la morale d'affaires. Rien de commun avec ce que certains appellent l'immoralité du capital. Parler de l'immoralité du capital, c'est les trois quarts du temps, parler pour ne rien dire, et, neuf fois sur dix, de phénomènes qu'on ne comprend pas, car, si on les comprenait, on en parlerait d'autre sorte. Il suffit, pour s'en rendre compte, d'envisager les mesures préconisées par les soi-disant *moralisateurs* du capital. Elles se réduisent presque toutes à une limitation arbitraire, de nature matérielle, des effets normaux d'un sain capitalisme et procèdent, soit d'une jalousie intense, quoique intensément dissimulée derrière un pieux décor, soit d'une méconnaissance des lois de la richesse, soit d'une peur irraisonnée de la force, soit d'une erreur de diagnostic à propos du malaise social, soit tout simplement de cette manie réformatrice qui sévit depuis la Réforme et surtout depuis la Révolution, et qui n'est qu'une des formes de la lassitude.

La « morale d'affaires » n'a rien de commun, avec ces préoccupations. C'est une certaine attitude vis-à-vis du monde extérieur. Il n'est plus question maintenant, comme lorsque nous recherchions quelles étaient les vertus bour-

geoises, de la conduite interne d'une maison ou d'une entreprise et des qualités qui la facilitent, mais des rapports des entreprises entre elles. Excellente, tant qu'il s'agit de la sainteté des contrats ou de la ponctualité des livraisons, la morale d'affaires, dès qu'elle tourne autour des moyens de se procurer des bénéfices, engendrera facilement, si l'on n'y prend garde, la dureté de cœur et l'hypocrisie.

Mais ce n'est pas tout : apparentés d'assez près à cette morale d'affaires, parallèles à la vocation de l'épargne, nécessaires à la moindre organisation, figurent l'aptitude à compter juste, le sens de l'équilibre numérique, le don de voir clair dans les répartitions, dont la comptabilité commerciale n'est que l'apparence la plus sensible et la manifestation la plus rigoureuse. Rare et admirable qualité, dont le spectacle écœurant de tant de budgets socialistes, en Russie comme en Allemagne, en Autriche comme en Esthonie, nous montre bien qu'une fois la bourgeoisie écartée, de vous il ne reste plus qu'un souvenir ! Mais aussi tendance périlleuse, dont l'usure n'est que le péché mignon.

Le don du calcul tourne vite à la virtuosité : aimer compter est de soi une valeur neutre, qui se complaît fort bien dans les chiffres astronomiques de Berlin ou de Moscou. Conjuguée avec le goût de l'épargne, elle pousse au culte de la tirelire et — catastrophe plus déplorable — à l'envahissement de *l'esprit quantitatif*, cette tendance, comme l'a bien définie lord Bryce, observateur parfaitement placé pour en contempler les ravages, à prendre le volume pour la grandeur, *a tendency to mistake bigness for greatness.* Ferrero s'est lamenté plus d'une fois sur cette décadence, dont il excepte d'ailleurs la France plus qu'aucun autre peuple.

Pourquoi? Ferrero se contente de faire de gracieuses allusions à l'esprit de mesure et de discrétion qui caractérise notre peuple. Phrases aimables, mais phrases. La résistance du caractère français à l'esprit quantitatif ne proviendrait-elle pas de l'origine plus intellectuelle que pratique de notre bourgeoisie. Après tant d'autres, mais mieux que tant d'autres, Sombart a relié une fois pour toutes la naissance de l'esprit quantitatif au développement du commerce et de la bourgeoisie mercantile. Le paysan, l'artisan, remarque-t-il, sont pour ainsi dire liés aux choses qu'ils produisent ; leur croissance à elles est leur croissance à eux. Ils sont en elles. Elles sont en eux. La récolte est

une partie des paysans, comme l'objet fabriqué est une partie de l'artisan. On ne saurait imaginer de rapport plus intime.

Le commerçant, lui, évolue dans une tout autre région. Son rôle ne commence que lorsque la production individuelle est terminée. Avec lui on passe, et l'on passe nécessairement, du régime de la qualité, décisif pour le producteur, au régime de la quantité. Les marchandises n'ont plus pour lui d'aspect individuel. Son estimation ne peut, ne doit les considérer que comme des valeurs d'échange, des unités interchangeables, justiciables uniquement du nombre. De là une tournure d'esprit dont la bourgeoisie contemporaine, en Angleterre, en Amérique, en Allemagne principalement, donne des manifestations regrettables. Favorisée par des siècles d'exercice, elle tourne à la manie.

Cependant là encore, en dépit de tares indéniables, ne nous hâtons pas de porter sur le quantitativisme une condamnation sans réserve. S'il étouffe des qualités rares et discrètes, fines et gracieuses, caressées par la tradition, il en provoque d'inédites, également fort belles. Il y a de la grandeur dans ces postes de rois du charbon, de l'acier, de l'aluminium, des chemins de fer, du pétrole que l'industrialisme a créés. Il faut des vertus pour fonder ces dynasties, des qualités pour manœuvrer les forces extraordinairement complexes qui dépendent de ces souverainetés qu'ignoraient nos pères. De nos jours, les grands directeurs d'usine doivent unir le savoir-faire du stratège à l'esprit d'observation du psychologue ou du trappeur. Ils doivent être diplomates, financiers, ils doivent multiplier par un coefficient gigantesque les antiques vertus de l'artisan. Les moins bien doués d'entre eux doivent être des chefs.

A leur contact, on voit surgir çà et là des brumes du quantitativisme d'étranges figures, bien individuelles, certes : le travail, la clientèle, la fabrication, la réserve et ceci, qui doit être chéri, manié, surveillé, conduit à sa fin normale avec une délicatesse de touche plus fine que celle de l'artisan le plus expert : le *stock*, qu'il faut tour à tour créer, bousculer, ménager ; le stock, espèce de manomètre polyvalent où se résument une foule de prudences et d'audaces ; le stock, espèce de personnalité toujours en devenir, toujours en relations mystérieuses avec les disponibilités mouvantes de la main-d'œuvre, du capital, des débouchés, sen-

sible à l'excès aux influences, susceptible de bonds merveilleux et d'effacements prolongés, de resserrements subtils, comme la philosophie même de la production, où le capitaliste mettra plus de lui-même que l'imagier le plus enthousiaste dans sa statue préférée.

Le grand bourgeois devient ainsi, grâce au quantitativisme, conducteur de choses, conducteur d'hommes, et, si le gouvernement de nos semblables porte à bien des abus, il ne saurait prospérer longtemps sans ces hautes connaissances et ces suprêmes habiletés qui font partout et toujours la gloire des maîtres.

Il se mêle alors et il se mêle à bon droit quelque chose de l'intérêt public à ces énormes intérêts, et là encore, mon cher Papini, le bon sens nous interdit de crier haro sans réserves sur le capitalisme. Vous avez lu *le Repas du lion* de Curel? Ce n'est pas une de ses meilleures pièces. Elle contient pourtant des passages significatifs : « Ce n'est pas la foule qui crée, s'écrie le héros, c'est un homme à lui seul plus énergique et plus intelligent que l'ensemble des autres... Chaque fois que l'humanité avance d'une ligne, c'est qu'un isolé éclaire sa route ; si nous le rencontrons, laissons-lui la voie libre. Lorsque au fond du désert, le lion annonce par ses rugissements qu'il se met en chasse, les chacals accourent en masse pour dévorer les restes de son carnage. Trop faibles pour attaquer le buffle, trop lents pour atteindre les gazelles, tout leur espoir est dans la griffe du roi. Dans sa griffe, entendez-vous ! Au crépuscule, il quitte son repaire et cherche sa proie. La voici !... Alors les bonds prodigieux, la lutte furieuse, les mortelles étreintes, puis le festin royal sous le regard respectueux des chacals. Lorsque le lion a le ventre plein, les chacals dînent. Croyez-vous que ceux-ci seraient mieux nourris, si le lion partageait sa proie en autant de morceaux que de convives et s'en réservait un maigre quartier? Pas du tout !... Ce lion doucereux ne serait plus un lion, à peine un caniche d'aveugle !... Je le vois s'arrêtant d'égorger au premier cri d'angoisse et léchant les plaies de sa victime. Parlez-moi d'un animal féroce, ardent à la curée, ne rêvant que meurtres et boucherie. Celui-là, quand il rugit, les chacals se passent la langue sur les lèvres... Le superflu du lion cruel est plus abondant que les prodigalités du lion généreux. »

C'est un néophyte et un poète qui parle. Il se calmera,

plus tard. Sa comparaison pêche par plus d'un point. Retenons-en ce qu'il faut pour légitimer les mouvements un peu brusques du capitalisme, bien entendu, s'ils sont légitimes. Entre nous, je doute que les grands capitalistes parviennent jamais à entasser autant d'injustes brutalités que les premiers féodaux. Cela soit dit en passant. Le procédé américain (tout récent) d'opérer sur certaines denrées une baisse soudaine pour jeter par terre les banques espagnoles de la Havane ressortit à l'immoralité pure, et ce ne sont pas des actes de ce genre qu'il s'agit de trouver licites.

Aussi bien, puisque pour la deuxième ou troisième fois, le capitalisme américain revient dans le débat, n'oublions jamais, outre les distinctions déjà faites à son sujet, d'en faire une autre et profonde entre les peuples protestants et les peuples catholiques, en matière de bourgeoisie. Je voudrais montrer quelle part énorme, détruite par les puritains, joua le catholicisme dans l'élaboration du bourgeois.

Sans le catholicisme, la bourgeoisie, même pervertie, manquerait dangereusement de dignité, de réserves spirituelles, de contrepoids. Vis-à-vis de l'argent, le catholicisme exerce le rôle de frein. Certains auteurs veulent même qu'en Espagne il ait si bien rempli cet office qu'il ait enrayé le développement du capitalisme. Erreur manifeste : l'Espagne du seizième siècle marchait bon train vers un capitalisme caractérisé. Ce sont d'autres influences que les influences religieuses qui ont retardé l'évolution de la bourgeoisie espagnole. L'exemple tout proche de l'Italie, de Rome même, où la savante fiscalité papale fit faire de si remarquables progrès au capitalisme, en provoquant, dès le treizième siècle, avec son système d'impôts, la formation internationale d'un puissant organisme bancaire, étendu de bonne heure à tout le monde civilisé, est là pour le prouver amplement.

L'influence dogmatique du thomisme, à l'œuvre depuis le quatorzième siècle, dépasse de beaucoup celle, toute pratique, sur la fiscalité pontificale. Avec sa rationalisation de la vie, son amour de l'ordre, de la méthode, du système, de l'équilibre, sa compréhension réaliste de l'exercice de la raison, son goût pour les alignements exacts, le thomisme a refondu la société sur un type dont les traits principaux se sont fixés dans la bourgeoisie. Sa lutte, en particulier, contre l'instinct, avec les conséquences patrimoniales qu'elle

entraîne, font du thomisme l'un des fondateurs les plus authentiques de la bourgeoisie.

Quant aux vertus proprement économiques, la plus unique, pour les scolastiques, c'est la *liberalitas :* façon précise, intelligente de se comporter, juste milieu à tenir dans la conduite de la vie, également distante des deux extrêmes, l'avarice et la prodigalité. Rendre *liberalitas* par générosité, par largesse, serait aller trop loin ; *par économie*, oui, à peu près, mais au sens technique du mot, et à condition de tenir compte de quelques nuances en plus du côté de l'aisance et de la liberté. La *liberalitas*, c'est avant tout l'ordre dans le ménage, pour les recettes comme pour les dépenses ; elle vise à discipliner l'affection que nous avons pour l'argent et son emploi ; elle enseigne l'art de bien employer les biens temporels ; elle pose les bornes qu'il faut mettre à l'amour que nous devons avoir pour l'argent et pour la richesse. Le prodigue aime l'argent trop peu, l'avare trop. L'interdiction sévère de dépenser avec excès, par exemple au-dessus de notre situation, renferme l'obligation de l'épargne. L'indication des funestes conséquences de la prodigalité contient en germe l'apologie de l'économie bourgeoise, fondée sur les recettes et le rejet de l'économie seigneuriale, soucieuse d'abord des dépenses (1).

Mais la prodigalité n'est pas le seul adversaire que combatte la morale scolastique ; elle condamne aussi l'oisiveté, qui gâche le temps, cette denrée si précieuse,elle vante la décence, l'honneur, l'honorabilité, valeurs bourgeoises essentiellement. La tromperie commerciale devient péché mortel. Enfin elle place au-dessus de tout les deux vertus qui expriment le mieux l'énergie intellectuelle et morale : la *prudence* et la *force*. C'est en réalité tout un entraînement spirituel vers la cité moderne, telle qu'elle devrait être, telle qu'elle aurait pu être sans la catastrophe de la Réforme.

Les commentateurs de saint Thomas et de saint Antonin ne cessèrent pas une minute d'assouplir la doctrine première pour la rendre de plus en plus proche du fait bourgeois grandissant. Saint Thomas avait établi une mesure de la richesse (*mensura divitiæ*) qui n'abandonnait à la disposition de chacun que ce dont il avait besoin pour sa condition. L'intolérance aidant, il pouvait sortir de là je ne sais

(1) En tout cela je suis Sombart : *Des Bourgeois* (Leipzig, 1913).

quelle doctrine tracassière et réfrigérante, je ne sais quel système de castes, qui eût rappelé plus volontiers l'Inde ou l'ancienne Égypte que l'Europe chrétienne du quatorzième et du quinzième siècles, déjà furieusement actuelle.

Un des interprètes les plus avertis de saint Thomas, le cardinal Cajetan (mort en 1534), soutint que ce serait une « absurdité » de contraindre le paysan à rester toujours paysan, l'artisan toujours artisan, le bourgeois toujours bourgeois. Visiblement, estime-t-il, il faut ménager à chacun la possibilité de s'enrichir et de s'élever par son travail. Quand on a des qualités exceptionnelles, qui vous mettent à même de vous élever au-dessus de votre état, on peut acquérir aussi les moyens qui répondent à cette élévation. La mesure de la richesse est alors fournie par la dimension des facultés. Thèse hardie, thèse de progrès.

Développer chez l'artisan le goût de la haute bourgeoisie, chez le bourgeois le désir de la seigneurie temporelle, ce n'était pas pour Cajetan déroger à la raison. Certes, le seul appétit de s'élever ne suffit pas, il lui faut une justification, la vertu, la compétence, le savoir-faire. Le lucre par lui-même, l'amour de l'argent, pour l'argent n'aboutirait qu'à nous mettre en état de péché mortel. Que de finesse, que de bon sens dans cette mise au point ! Et comme on sourit, au sortir de ces fortes considérations, de la prétention de Carlyle à faire dater de Napoléon ce mot d'ordre : *la carrière ouverte aux talents!* Ces idées, qui contribuent pour une si grande part au maintien de la société, ces idées qui nous paraissent rebattues, provoquèrent jadis des cas de conscience.

La philosophie scolastique, par qui s'est opérée la plus vaste réfection de la personnalité que l'histoire mentionne, réfection caractérisée par un supplément d'efficience humaine, a donc exercé sur le plan social des conséquences prodigieuses, en favorisant l'éclosion d'une vie bourgeoise fondée sur la morale et la considération du bien public. En permettant à l'*argent* de faire tas et de devenir du *capital*, la scolastique n'affranchissait pas d'ailleurs le capitaliste de toute entrave. Loin de là : elle en créait de supplémentaires.

Son attitude, en matière de prêt à intérêt, l'indique bien. Quelle originalité ! En interdisant le loyer de l'argent, elle a favorisé le capitalisme. Comment cela? Par une distinction réaliste, souverainement alerte, entre le placement,

l'investissement et le prêt. Prêté, l'argent doit demeurer infécond : il ne reçoit la permission de porter fruit que s'il est converti en capital. Saint Antonin, saint Bernardin sont formels à cet égard : ces grands esprits n'ont pas peu contribué à développer l'essor des grandes affaires. Pour eux est illicite l'*intérêt* pur et simple. Le profit, le *bénéfice* est licite. Pourquoi? La notion du risque, du travail, parcourt ce beau raisonnement : le capitaliste doit s'intéresser à l'entreprise qu'il commandite par des possibilités, non seulement de gain, mais de perte. C'est sa perte éventuelle qui légitime son gain, quand il y en a. Une autre notion, celle de l'*assurance*, interviendra par la suite et jettera, grâce au *contractus trinus*, un point qui réconciliera l'intérêt et le profit. Nous n'en sommes pas là. Nous en sommes aux recommandations des scolastiques du quinzième siècle. Qui ne voit qu'elles excitent l'esprit d'entreprise au delà de toute expression?

A l'usurier antique, stérile par nature et dévorant, succède grâce à eux, le patron, l'entrepreneur, l'homme d'affaires, le metteur en œuvres, le créateur, dont le risque mesure, en quelque sorte, la moralité professionnelle, dont la hardiesse absout les bénéfices. Saint Antonin prend littéralement par les épaules la noblesse traditionnelle, vouée au loisir (*nobiles, qui nolunt laborare*), qui confie ses fonds à autrui et, sans courir aucun risque, touche des intérêts condamnables, et l'expulse de la scène, pour faire place au négociant (*nec otium*, dit l'étymologie), à l'*industriel*. Ce n'est pas fortuitement que le producteur a reçu ce nom. Un économiste allemand, Keller, a eu raison d'attirer l'attention sur ce point. Dans les écrits de saint Antonin, c'est l'*industria*, le zèle et l'ingéniosité dans le travail, qui féconde l'argent : *Ex industria mercantium fit pecunia lucrosa*.

Vous m'objecterez, Papini, qu'il a coulé de l'eau sous les ponts de Florence depuis le quinzième siècle et qu'au bourgeois à l'ancienne mode a succédé de nos jours un type peut-être moins sympathique. C'est à voir. En tout cas, depuis le quinzième siècle il s'est produit deux révolutions, la révolution protestante et l'entrée, dans les régions du pouvoir, des Anglo-Saxons, événements qui n'ont pas peu modifié l'allure du capitalisme.

Le protestantisme, ou plus exactement le puritanisme, a

singulièrement rétréci l'âme humaine : il en a chassé des valeurs précieuses, des vertus rares, honorées depuis des siècles, comme la *magnificentia*, l'effort pour produire du magnifique et du grandiose. C'est la Réforme qui, avant la démocratie, a rabougri la notion de l'utile aux proportions qui déplaisent tant chez certains bourgeois modernes.

Voisin du puritanisme par la géographie, l'ethnographie et la politique, le judaïsme a peut-être autant de part que lui dans cette mise hors la loi « moderne » de tout sentiment de grand art. Ajoutez-y pour les israélites, à une époque où les chrétiens n'en avaient pas le loisir, *l'obligation de prêter à intérêt*, si c'est d'un étranger (d'un non-juif) qu'il s'agit, obligation vacillante peut-être dans les textes, mais imposée par la tradition. N'oublions pas non plus l'apologie de la libre concurrence par les écrits juifs et nous aurons une explication assez plausible du caractère impitoyable pris trop souvent par le capitaliste, depuis que les Anglais, les Allemands, les Américains et les Juifs contribuent à en propager le type.

Quoi de plus, Papini? Rendons justice au bourgeois français, au bourgeois latin. Plutôt que de « taper » sur lui sans ménagement, distinguons-le de ses confrères, avouons ses qualités magnifiques. Aidons-le à réagir contre des vices, des travers, des imperfections qui ne proviennent pas tous de sa nature, qu'il n'a contractés que par voisinage et qui n'ont jamais pris chez lui un scandaleux développement.

Le rôle des intellectuels qui se respectent doit consister, ce me semble, à comprendre le plus possible de leur temps, c'est-à-dire à lutter contre les apparences. Dans cette tâche, l'effort d'analyse, si bien réussi par le philosophe du quinzième et du seizième siècle, doit nous demeurer présent à l'esprit, pour nous guider au milieu des défaillances de l'heure présente.

Je n'ai voulu, pour moi, qu'attirer votre regard sur la part énorme de christianisme que le type bourgeois contient, lorsqu'il est pur. Accabler au nom du Christ le bourgeois, parce que bourgeois, me paraît un paradoxe un peu osé.

René Johannet.

Le Laurier du Forum

Non loin du seuil où l'aigle et la louve romaines,
Dieux termes de la gloire et de la force humaines,
Regardent, enchaînés au Capitole encor,
Dormir sur un linceul de feu, de cendre et d'or,
Et s'éteindre au miroir de leur morne prunelle
Les siècles écroulés de la Ville éternelle;
A l'heure où le Forum noircissant et vermeil,
Rumine, appesanti d'un torride sommeil,
Les restes existants de sa grandeur antique,
Tu répandais, laurier, ton ombre prophétique
Opposée à l'horreur éclatante du jour,
Sur ce tombeau n'ayant que son fruste contour,
Où j'aimais à m'asseoir sous ta tête épaissie
Qui rendait au soleil sa lumière obscurcie.
Et toi, fidèlement, je t'emportais aussi,
Qui, de l'autre côté des monts, t'en vins ici,
Gœthe, chercher le ton, le nombre et l'harmonie
Que pressentait déjà ton barbare génie,
Et, tendu sans faiblir à ce poids souverain,
Transposer dans ton vers l'hexamètre romain.
Là, tu m'accompagnais, avec ces élégies,
D'une longue moisson de guirlandes rougies

Par les roses du vin et du plaisir secret,
Où la chair délicate et vivante apparaît
Sous le marbre amolli de veines amoureuses,
Et, pour mieux retenir les heures bienheureuses
Du désir fugitif et de la volupté,
Prête en retour le marbre et son éternité
Au sein à peine mûr qui te presse et t'enivre.
Je me plaisais à faire alterner sur le livre
Les feuilles partageant l'ombrage des rameaux;
A tresser du regard sur des modes jumeaux,
Comme un vase qu'on noue à la branche par l'anse,
Autour du noir laurier le bandeau d'une stance;
Et parfois à surprendre à travers leur écart,
Au poème accouplés par un divin hasard,
Et selon, semblait-il, une même cadence,
Un sépulcre enroulé dans un rythme de danse,
Une haute colonne où descend le ciel bleu,
Une pierre où finit cette tête de dieu
Tous les jours dans son mur un peu plus effacée.
Puis, laissant retomber la strophe commencée,
Je ne voyais surtout que Rome et sa splendeur,
Et l'arbrisseau vêtu de sa jeune verdeur,
Frère renouvelé de celui de Laurente
Qui présageait Enée et sa fortune errante,
Et dans son sein cachait le germe et le destin
De Rome florissante et du monde latin.

Ce laurier, vers le ciel, entre tous admirable,
Resserrait de si près sa tête impénétrable,
Qu'il peuplait le Forum de tout un bois sacré
Où, sous la profondeur du feuillage inspiré
D'une crainte ineffable et de souffles sans nombre,
Je voyais se glisser l'ancêtre vague et sombre,
Ce Faune, désormais invisible et muet,
Qui, dans ces lieux obscurs partout présent, menait
Des hommes engendrés de la race des chênes

Et l'inculte troupeau des nymphes indigènes.
De la terre où vos pas sont toujours implantés,
Je vous sentais en moi, vastes divinités,
Renaître, et vous mouvoir sur votre propre cendre;
Et vous, lointains pasteurs des génisses d'Evandre,
Rallumant, dès l'aurore, à vos humbles foyers,
L'incorruptible autel des lares familiers;
Vous qui, sous votre toit de sauvages arbustes,
Formiez déjà la Louve et ses membres robustes,
Et tout ce qui fait rendre au fauve humus romain
Ce goût de peau de bête, et d'étable, et de pain.
Et toi, dieu du Ménale enfin et du Lycée,
Hôte de l'épaisseur murmurante et glacée
Et du rocher pendant sur l'antre lupercal,
Tu m'enseignais aussi, dieu terrestre, infernal
Et céleste, quel sort, quelle force panique
Avait formé par toi cet équilibre unique
Jadis appelé Rome, et comment un esprit
Où notre intelligence à jamais se nourrit,
Tire sa même essence et sa même matière
D'une vertu nourrie à ta source première,
Et de ton feu subtil anime sous nos fronts
L'argile universelle où nous redescendrons.

Tout s'écoule et remonte à la face des choses.
Sur ce lit de triomphe épars où tu reposes,
Rome, et que ton orgueil proclamait immortel,
Des pâtres, de nouveau, sans entendre ton ciel
En vain tout résonnant d'oracles prophétiques,
Naguère accroupissaient de mornes bucoliques.
Mais tu cherches toujours ton faîte renaissant,
Et, sous l'herbe et la ronce à tes pieds verdissant,
J'écoute murmurer la nature éternelle
Dont la nappe t'épanche une onde maternelle.
C'est elle qui te berce et t'élève sans fin
Au cours fortifiant de son fleuve divin,

Telle cette caverne où la nymphe Juturne
Fit boire et rafraîchit au penchant de son urne
Ces deux beaux jeunes gens sublimes de blancheur,
Dont le temple élancé de toute sa hauteur
Dépasse de si loin le jour qui l'environne
Et va jusqu'au pays des dieux. Triple colonne
Dont le marbre est si dense, et durable le grain,
Qu'il vous semble coulé dans une âme d'airain;
Abîmes alternés d'azur et de lumière
Restreints à la limite où commence la pierre;
Cicatrice dorée; et toi, divin fragment
Qui fait tout d'un côté flotter l'entablement
A lui seul aussitôt suspendu dans l'espace;
Ascension si noble et si droite; surface
N'exhalant aux regards qu'un reste de clarté :
Tout fuit, et nous passons. Mais vous, votre beauté,
Tandis que nous glissons sous l'ombre moribonde,
Socles, frontons, palais, Forum, centre du monde,
Comme un bronze gravé de fer, d'or et de feu,
Votre beauté demeure, et je vous dis adieu!
Demain, adieu! De quel attrait n'es-tu pas faite,
Rome, et quelle douceur gardes-tu toute prête
A l'étranger conquis par ton nom seulement!
Mais moi, déjà rempli de ton entendement,
Moi, qui reçus le jour de la Gaule romaine,
Je respirais vers toi, dès ma première haleine,
La plus faible raison de mon esprit naissant;
Et, t'ayant retrouvée et sitôt te laissant,
Demain j'aurais perdu ma patrie et ma mère.
Du moins je te remporte avec moi tout entière,
Plus encore inhérente aux gouttes de mon sang.
Qui ne te connaît pas, ne fût-ce qu'en passant,
Il ne saura jamais quelle sobre pensée,
Partout, sans rien de trop, répartie et pressée,
Incline au juste point ta secrète rigueur;
Quel nombre sans défaut calculant sa lenteur

Sur le ferme parcours de ta même durée,
Maintenait à son plan ta force équilibrée,
Si lourd était le poids des peuples dans tes mains
Leur imposant l'empreinte et l'empire romains!
Car c'est toi, par l'effet de ta longue prudence,
Qui portas le nom d'homme à toute sa puissance;
C'est par toi qu'à lui-même exactement borné,
Et selon tes contours sous tes lois ordonné,
En lui-même il fit rendre à la matière humaine
Toute sa consistance égale, dure et pleine,
Et ce superbe son de magnanimité!
Avec autant de calme et de solidité
Que ces pierres pesant sur leurs courbes antiques,
Dont la jointure encore et les pans magnifiques
Font vers ta royauté converger l'univers
Tout reconstruit de toi sur la terre et les mers.

Pas à pas cependant, sur la sainte colline,
Déjà l'ombre s'accroît, et le jour qui décline
Et quitte les hauteurs de son faste olympien,
Rampe au maigre buisson du gouffre tarpéien.
Voici l'heure où les dieux, les vieux dieux italiques,
A la sourde rumeur des grottes prophétiques,
Dans leurs arbres par l'âge et la mousse durcis,
Comme ce soir aux troncs de leurs piliers noircis,
Rentraient et vagissaient Rome informe et lointaine.
Une froideur marine, opaque et glauque, traîne
Sous le Forum noyé ce fantôme de bruit
Qu'assemble en se glissant l'approche de la nuit.
Quel insensible pas s'éloigne sur les dalles?
Quel murmure, éveillant la maison des Vestales,
Ou quel tendre cyprès, son fardeau de rosiers,
Agite leur passage au frisson des viviers?
Non, plus rien; tout se change en son propre mystère.
Mais là-haut, vers la cime encore où la lumière
Laisse jusqu'à l'éther transparaître l'azur

D'un dôme de saphir inextinguible et pur;
Soulevant au sommet de la pente héroïque
L'espace qui s'appuie à ce trophée épique,
Un arceau triomphal, de son faisceau sacré
Par le soir commençant toujours plus resserré,
Ramasse et fait jaillir dans leurs ailes hautaines
Le vol amoncelé des Victoires romaines,
Et retient le soleil sous la terre attiré.
Debout plus que jamais sur son trône inspiré,
Viennent la mort et l'ombre aveuglante et profonde,
Apollon, Apollon reste maître du monde.
C'est à lui, quel que soit le siècle ou la saison,
Que tu t'en remettais, Rome, de ta raison,
Et de la pesanteur par ton bras exercée
Sur cette somme humaine immense et condensée;
Par lui que ta fortune offre indifféremment
Sa plus parfaite image à chaque mouvement
Où revient de nouveau retomber ta balance;
Et qu'enfin convertie en ta seule substance,
Tu n'es plus désormais dans le cercle éternel
Habité par le chœur des étoiles du ciel,
Qu'un feu divin coulant de ces sphères sereines,
Une brillante humeur infusée à nos veines,
Et par qui ta vertu nous achève à son tour
En esprits de bonheur, d'harmonie et d'amour

Et ce jeune laurier dont la tête assombrie
Poursuit auprès de moi sa haute rêverie,
Souffre que j'en détache un rameau dans mon sein.
Non point qu'un faux désir me tente, et que ma main
Y cherche, en le cueillant, un présage de gloire.
Que sert-il d'occuper cette brève mémoire
Que vont se transmettant les mortels oublieux,
Quand l'heureuse lumière a délaissé nos yeux?
Où sont-ils, ces porteurs de tes palmes civiques,
Et leurs noms tout tressés de louanges publiques?

Où donc leurs fronts? où donc leurs cendres et leurs os
Consomment-ils sans fin leur inerte repos?
Ce que j'emporte, avec cette branche immortelle,
Ce n'est que toi, laurier, c'est ta feuille jumelle,
Et ta forte amertume, et ta virile odeur,
Et Rome contenue à leur noire verdeur;
C'est toi, dont la stature encore grandissante
Inclina tout un soir sa grâce adolescente
Sur l'ombre d'un chanteur des plus mélodieux
Qui nous aient su verser l'enchantement des cieux;
C'est ce rare démon de nos fêtes intimes,
Qui se fait de nos cœurs ses plus chères victimes,
Cet hôte, ce lyrique et sublime bourreau
Qui nous tisse vivants, et lambeau par lambeau,
D'une Daphné brûlante à nos membres retorse,
Dont rien ne peut forcer l'indissoluble écorce,
Qu'il n'y perce sur l'heure une source de sang.
Or, dardé du plus haut du ciel resplendissant,
Le jeune dieu, vainqueur des monstres de l'Asie,
Fait au loin ruisseler ses boucles d'ambroisie.
L'homme, qui se repaît de sa propre douleur,
D'abord contre Apollon retourne sa fureur.
Il voudrait se soustraire à cette chaste flamme,
Et nourrir plus avant le poison où son âme
Epuise une morose et sombre volupté.
Il se débat en vain. Son cœur enfin dompté
Sous un frein composé de force et de mesure,
Surmonte le destin de l'humaine nature.
Le monde chante en lui son rythme délivré,
Et tout s'enchaîne et tourne à ce thème doré.

François-Paul Alibert.

Les États-Unis d'aujourd'hui

De nombreux articles sur les États-Unis, relations de voyage, enquêtes politiques, études économiques, ont paru au cours de ces dernières années, et il y a peut-être un peu de prétention à vouloir ajouter quelque chose à ces publications. Pourtant il n'est pas de pays qui se transforme plus rapidement que l'Amérique et ce qui était vrai l'an dernier ne l'est plus au même degré cette année. On est entraîné là-bas dans un tourbillon de vie et de mouvement. Tout bouge, tout se modifie sans cesse. L'Américain a une soif inextinguible de changement, un besoin presque puéril de nouveauté : il change de maison, d'auto, de vêtement, de femme et de politique, avec une rapidité et un illogisme qui nous déconcertent. Il gagne et il dépense, il acquiert et il gaspille avec la même frénésie ; il a de la jeunesse, la force et l'élan, mais aussi l'inconstance et la versatilité, et il est bon de l'observer souvent, pour savoir où il va, ou chercher du moins à le deviner.

On a suffisamment insisté, à mon sens, sur la composition hétéroclite des États-Unis, la diversité des races, des types, des langues, des sectes qui s'y rencontrent. On a pu dire, avec quelque exagération, que tous les coiffeurs, les garçons de café et les cordonniers y sont Italiens, que tous les politiciens et les policemen y sont Irlandais, que les marchands de primeurs y sont Grecs et les professeurs Alle-

mands. Il y a, comme je l'ai pu constater moi-même, 75 pour 100 d'Allemands à Milwaukee, sur le lac Michigan, et autant de Scandinaves à Saint-Paul, plus au nord. On sait qu'à New-York, ironiquement appelé Jew-York par certains Yankees, on compte 2 millions de Juifs, et une simple promenade, le jour du débarquement, donne au visiteur français une impression de variété étourdissante : symétrie architecturale, conversations dans toutes les langues, églises et temples de toutes les confessions, ville chinoise, ville nègre, c'est vraiment la tour de Babel !

Peu à peu, cependant, cette sensation primitive d'hétérogène et de disparate s'émousse et s'évanouit. Tout paraît bientôt s'uniformiser dans la vision, tout se ressemble, les maisons avec leurs masses cubiques et noires, les villes avec leurs alignements monotones, les grands paysages fauves et plats, traversés de larges fleuves ou mordus par les estuaires, et jusqu'aux visages rasés, sculptés par le relief des os. A une époque où l'amalgame des races était moins avancé qu'aujourd'hui, Tocqueville avait déjà signalé ces analogies physiques entre les Américains, et Boutmy attribue à l'influence du climat rude et sans transition cette composition d'un type ethnique nouveau, abrupt et osseux, solide et résistant (1). Et que dire des esprits, des âmes? Tous ces hommes de langue et de souche différentes, une commune atmosphère les rapproche et les façonne. La lutte pour la vie exalte leur énergie, simplifie leurs idées et leurs sentiments. Leur religion, progressivement vidée de tout contenu dogmatique, aboutit à un moralisme imprécis, de plus en plus indépendant des sectes (2). Un même automatisme, décuplé par les perfectionnements de la machine industrielle ou administrative, les jette ensemble dans une précipitation ordonnée et régulière. En un mot, un sourd travail d'unification, d'uniformité, brasse, mélange et pétrit la masse américaine. Ce peuple jeune prend conscience de la totalité de ses ressources et il s'exalte en même temps au sentiment de cohésion grandissante. Une double ivresse s'empare de lui et le grise, griserie de la quantité, du nombre, du maximum, et d'autre part, griserie de l'unité, de la communauté, de la vie collective.

(1) Cf. E. Boutmy, *Eléments d'une psychologie politique du peuple américain*, 4e édition, p. 62.

(2) Cf. H. Bargy, *la Religion dans la société aux Etats-Unis*, p. 288 et suiv.

I

Sans doute, cet élan vers l'unité ne va pas sans provoquer certaines réactions. L'individualisme américain n'est pas mort, et il se manifeste assez curieusement chez certains intellectuels et chez les femmes surtout qui confondent parfois l'originalité et l'excentricité. Mais qu'est donc cet individualisme qui ne s'accompagne pas d'esprit critique, sinon l'affirmation capricieuse du snobisme ou de l'instinct? Je me rappelle ces dîners d'écrivains et de journalistes, à New-York, où les assertions personnelles se succédaient sur tous les sujets effleurés, sans qu'on prît la peine de les expliquer ou de les discuter. L'un « adorait » l'acteur Barrymore, l'autre « détestait » le critique Mencken ; celui-ci « raffolait » des romans de Sinclair Lewis ; cet autre ne pouvait « souffrir » le théâtre russe. Pourquoi? aucun ne cherchait à raisonner ou à justifier ses haines ou ses amours. Et pourtant, l'université américaine fait de plus en plus appel à la personnalité, à la réflexion individuelle et à la discussion. Dans un grand collège de jeunes filles, j'ai assisté à une classe d'histoire sur la Révolution française. Chaque élève devait donner son avis sur l'accusation de trahison portée contre Louis XVI, sur les massacres de Septembre et sur les responsabilités engagées. Cela suppose une documentation sérieuse, des recherches conduites avec méthode, un travail de bibliothèque. Est-ce possible ici? Certaines de ces jeunes Américaines avaient lu. Mais les autres? On voit le danger : l'enseignement peut dégénérer en bavardage, en discussion enfantine, et ce n'est pas cet individualisme ignorant et fantaisiste qui peut être utile à une grande nation. Il ne suffit pas de s'entraîner à trancher les questions, d'aborder les problèmes de la vie avec une crânerie imprudente et une confiance simplificatrice. Pour réagir contre l'uniformité, l'esprit moutonnier des masses, il faut autre chose qu'une attitude décidée.

D'ailleurs, c'est avec une véritable joie que l'Américain se replonge, après ses velléités de révolte, dans la communauté. Il aime la foule, il ne se sent bien qu'avec elle, porté par elle, bousculé par elle, il a le goût du coude-à-coude. Il faut avoir vu, aux jours des grandes rencontres de « base-

ball », ces immenses stades de Harvard ou de Yale remplis de 60 à 80 000 spectateurs enivrés et trépidants, pour comprendre cette ivresse, ce délire de la vie collective. C'est là que le peuple prend conscience de sa force et de son unité. Là se développent le sens de la solidarité, l'enthousiasme contagieux. La démocratie américaine est, dans son essence, une démocratie sportive.

Quoi de surprenant si la vie sociale évolue vers une croissante uniformité? Dans ce pays de la liberté, les hommes aiment à marcher encadrés. Ils trouvent à cela une heureuse sécurité, ils en tirent un étrange orgueil. Pendant huit jours, l'hiver dernier, New-York a été couvert d'affiches invitant les habitants à faire ou à entendre de la musique. Les concerts regorgèrent de monde. Les programmes de cinémas firent à l'orchestre une place prépondérante. C'était la « Semaine nationale de musique ». Il y en a d'autres qui nous paraissent plus singulières : la « Safety week », par exemple. Le public est prié instamment de ne pas se faire écraser pendant la huitaine. L'administration, les journaux, les grands magasins recommandent aux habitants, par de nombreux placards, d'observer strictement, entre le 8 et le 15 octobre, les règles de la circulation, afin de ne pas compromettre le succès de la « Safety week ». Cela peut nous paraître ridicule. Mais la presse annonça avec fierté qu'il n'y eut pas un seul accident de rue, à New-York, le vendredi 13 octobre ! Les « Semaines nationales » se succèdent ainsi pendant toute l'année. Une notice placée dans les restaurants vous dit : « C'est le moment de manger des pommes » (*National apple-week*), comme telle annonce de journal vous dit : « C'est le moment d'éviter les incendies chez vous » (*National fire week*). Et que dire des jours de fête aux rites uniformes ! Le « Thanksgiving-day », oublieux de son origine religieuse, comporte surtout maintenant une célébration gastronomique, et des trains spéciaux sont organisés entre New-York et la banlieue, pour permettre aux hommes d'affaires d'aller manger en famille le dindon d'actions de grâces ! Le « Mother-day » est le jour où chaque Américain bien né doit souhaiter la fête à sa mère. La semaine des petits garçons (*boy's week*) se termina à New-York par le « jour des jours » (*day of days*) au cours duquel 100 000 enfants défilèrent dans la Cinquième Avenue en six heures. Curieuse manie de régularité et d'uniformité !

Tout se fait en série. Il en résulte un automatisme qui ressemble sur plus d'un point à l'automatisme allemand d'avant-guerre. Le peuple des États-Unis veut marcher du même pas. Ce n'est pas encore le pas de l'oie, et j'espère qu'il n'ira pas jusque-là. D'ailleurs — c'est une différence à noter, — si l'Allemand recevait sa règle d'un gouvernement autocratique, l'Américain s'impose à lui-même ses limitations et sa discipline.

Chose étrange, l'immigrant qui débarque ne constitue pas un ferment d'indépendance. Il vient pourtant d'un monde lointain, avec ses habitudes propres de pensée et de vie, mais il n'a qu'une idée : s'américaniser, pour réussir (1). Il observe « ce qui se fait » et « ce qui ne se fait pas ». Les hommes ne doivent pas arborer de chapeau de paille avant le 15 mai et ne peuvent plus le garder, après le 15 septembre ; il est malséant, pour une femme, de porter en été, à New-York, de toilette blanche, costume réservé aux négresses et aux « maids ». Et c'est ainsi que se crée, dans les détails infimes de la vie quotidienne, une uniformité moutonnière qui marque peu à peu les esprits.

Cet instinct d'unité peut devenir impérieux et dangereux. Je n'en veux pour preuve que la prohibition. Ce mouvement d'abstinence implacable, sans tempérament ni mesure, a déferlé sur toute la nation, comme une marée, mais il ne s'arrête pas là. L'intransigeance des partisans du régime sec est envahissante. Interprétant à leur guise la doctrine de Monroë, ils entrent en conflit avec la législation internationale, ils frappent au delà des frontières américaines. Là est le péril : l'unification n'est jamais assez grande à leur gré. Ils interdisent le vin sur tous les navires battant pavillon américain, où qu'ils soient, même mouillés dans un port français, et ils le proscrivent également sur tous les navires étrangers mouillés dans les eaux américaines. Et cette tendance ne fera que s'accentuer, fortifiée par toutes les réactions puritaines et moralisantes du pays. Aujourd'hui, la prohibition se limite aux boissons fermentées, dans quelques années elle s'attaquera au tabac. Périsse la morale et périsse la conscience, pourvu que soit réalisée l'unité.

Car si la santé des corps s'en trouve mieux, la maladie du

(1) L'individu se sent maître de sa destinée, prêt à « tenter sa chance » ; il ne dépend que de lui-même, mais, concession essentielle et primordiale, il lui faut d'abord s'ajuster au milieu, s'adapter.

mensonge et de l'hypocrisie ronge peu à peu les esprits. La droiture native de l'Anglo-Saxon subit de rudes assauts, et il arrive généralement qu'elle fléchisse. Les restaurants clandestins se multiplient, la fraude se généralise dans les grandes villes, la corruption des douaniers, des policemen, des garçons de café s'étend comme une épidémie. Voici un détail vécu. A Times Square, après le théâtre, dans un grand restaurant. Au centre, un jazz-band et un policeman. Droit comme un piquet, fermé et sévère comme un quaker, celui-ci surveille le lieu... de plaisir. Sur chaque table, bien en vue, un carton imprimé de la Direction, avisant les clients qu'il est inutile de commander des boissons prohibées ou de chercher à faire pression sur le personnel : la maison est absolument « dry ». Il est interdit en outre, d'apporter en secret le liquide séditieux : les clients pris en flagrant délit de fraude seront expulsés. Fort bien, à bon entendeur, salut. Nous n'avons pas l'intention de braver la loi. Nous nous installons sagement et demandons des glaces. Mais voici que le garçon s'approche de nous, d'un air mystérieux et entendu, et, à voix basse, nous propose... du whisky ! Fort bien encore, conformons-nous aux usages. Il reçoit un dollar sous la serviette et il rapporte lui-même, tout préparé, le breuvage qui doit tromper la police : le whisky est mélangé à la bière de gingembre autorisée par la loi. Je pourrais citer d'autres exemples. Le gouvernement dépense par an 9 millions de dollars pour faire appliquer la prohibition, tant bien que mal, plutôt mal que bien. Il en prévoit neuf autres l'an prochain pour intensifier une surveillance illusoire (1).

L'aspect qu'a pris aux États-Unis le régime sec est révélateur du tempérament américain. Ce peuple, qui est si composite, n'agit qu'en bloc, en masse ; ce peuple, qu'on dit si empirique, ne fait rien à moitié. On l'a vu pendant la dernière guerre. Il n'a ni sens critique ni mesure. Il a au contraire, et c'est à certains égards sa force, l'instinct simplificateur et l'absolutisme des enfants. Il est assoiffé d'unité, et ce fut jusqu'à présent son salut. Mais cela peut

(1). Le rapport de l'attorney général Daugherty signale que, depuis trois ans et demi que dure la prohibition, on a relevé 90 000 violations de la loi sur lesquelles il a fallu exercer 76 000 poursuites judiciaires. Un juge et de hauts fonctionnaires ont été impliqués dans ces poursuites. Il conclut à la faillite actuelle de la prohibition. Certains États, dont celui de New-York, ont d'ailleurs protesté contre la législation fédérale.

devenir un danger pour lui et pour les autres, car il est également assoiffé de grandeur, envoûté par les sortilèges des chiffres et des nombres. Le maximum est son idéal. Le dogme de la quantité et de la puissance matérielle conduit tout droit les peuples unifiés à l'impérialisme. Après avoir réalisé l'unité, ils visent à l'universalité.

II

Que la notion de quantité joue un grand rôle dans la vie américaine, c'est maintenant un lieu commun. Il suffit de recevoir une carte illustrée des États-Unis pour en être frappé. L'espace réservé à la correspondance est envahi par un commentaire mathématique de la vue reproduite au verso. Je cite quelques exemples. L'imprimerie nationale de Washington — la plus grande du monde — a coûté plus de 2 millions de dollars et son ensemble, avec les terrains, est actuellement évalué à 16 millions de dollars. Elle imprime annuellement plus d'un millier de volumes et brochures pour le gouvernement et distribue à ses employés et ouvriers 4 millions de dollars de salaires. Elle a imprimé jusqu'à 7 millions de cartes postales par jour. « Voici la vue du gratte-ciel érigé par Woolworth, la « cathédrale du « commerce. » On lit au dos de la carte postale : Cet immeuble — le plus haut du monde — a 55 étages et 800 pieds de hauteur. Le terrain sur lequel il est construit vaut 4 millions 500 000 dollars ; les fondations ont coûté un million de dollars ; le bâtiment principal sans la tour, c'est-à-dire l'ensemble des 29 premiers étages, est évalué à 8 millions de dollars... etc. » Ailleurs, c'est le nouvel Hôtel de Ville — le plus spacieux du monde — qui occupe 6 000 employés, ou l'Hôtel Pensylvania qui contient 2 300 chambres pourvues de salle de bain.

Cette manie, cette hantise de la quantité déforme complètement l'esprit public. Les additions les plus saugrenues encombrent les journaux. Lorsque le président Harding revint de Floride où il prit quelques vacances au printemps dernier, un grand quotidien nota qu'il avait, en cinq semaines, joué 223 parties de golf et fait 150 kilomètres de marche. Tel couple d'étudiants dansa — record de durée — 106 heures sans s'arrêter et cela lui valut plus de félici-

tations, d'articles et de lettres que bien des découvertes. A cela se rattache chez les Américains la soif du sensationnel et le goût du superlatif. Ils ne pourraient pas vivre sans concours. Ils veulent posséder le plus bel étudiant, la plus jeune écuyère ou étoile de cinéma, et jusqu'au plus petit chat ou au plus grand poisson du monde. On connaît d'autre part leur amour excessif des statistiques. Il en est de naïvement immorales. Sous prétexte de faire de la science et dans un but éducatif (*educational*), le bureau d'hygiène sociale de la Fondation Rockefeller fit une enquête par lettres sur la vie sentimentale des jeunes Américaines avant leur mariage et publia, le 9 avril dernier, par les soins de l' « Associated Press », dans tous les journaux des États-Unis, les résultats suivants : sur 1 000 jeunes femmes interrogées, choisies dans les milieux instruits et cultivés, 582 admettent avoir flirté (l'expression anglaise *spooning* est plus forte) avant leur mariage, 208 avec ceux qui devinrent leurs fiancés, 375 avec d'autres ; parmi ces dernières, 21 déclarent « n'être pas allées très loin », 50 s'arrêtèrent au baiser, 104 le dépassèrent un peu et 144 confessent un flirt plus avancé (*more unrestrained spooning*). Une statistique établie par la promotion sortie de l'Université de Princeton et publiée dans la *New-York Tribune*, le 9 mai dernier, donne les chiffres que voici : sur l'ensemble de la promotion, 146 étudiants admettent le jeu de cartes, 9 le considèrent comme immoral ; la grande majorité aime et pratique la danse ; 80 pour 100 fument ; deux tiers avouent avoir enfreint la prohibition. L'étudiant normal entretient une correspondance avec deux ou trois jeunes filles à la fois ; 38 n'écrivent à aucune, 27 écrivent à une seule, et le record est atteint par deux « seniors » qui disent écrire chacun à 25 « girls » à la fois (?).

Cette tendance d'esprit qui veut tout classifier, dénombrer, évaluer, nous apparaît assez comique, mais elle n'en est pas pour cela inoffensive. Dans certaines Universités règne une politique de la quantité qui nuit singulièrement à la qualité de l'enseignement et de la culture. Columbia, avec un budget annuel de plusieurs millions de dollars (8 millions en 1923), construit des instituts, des écoles, des laboratoires, car vivre, c'est ici s'agrandir sans cesse. Le dernier arbre qui subsistait sur le « campus » a été abattu pour céder la place à une école de commerce et

c'est tout un symbole. L'université fabrique en série des diplômes, ouvre ses cours du soir et ses cours de vacances à une énorme population scolaire, s'enorgueillit de ses 30 000 étudiants (1). Il y a là une vitalité extérieure, une prospérité matérielle indiscutable. Mais l'on ne s'y préoccupe peut-être pas assez de vraie science et de vraie culture. La qualité passe souvent après la quantité, et qu'est un Institut de plus sans une pensée vigoureuse pour l'animer et le relier à l'ensemble? « C'est certainement ici le royaume de la pierre et de la brique, me disait un ami ; je ne suis pas sûr que ce soit le royaume de l'esprit. »

Comme on peut aisément le prévoir, le peuple américain, habitué à penser en chiffres, ne peut qu'être grisé par le spectacle de sa propre grandeur. Qu'un fermier de l'Ouest ou du Centre arrive à New-York et qu'il feuillette seulement un de ces albums de vues à un dollar que les camelots vendent sur le port aux embarcadères des bateaux-touristes, et que voit-il? Les notices explicatives lui apprennent que New-York concentre la plus grande puissance bancaire du monde, que ce promontoire rocheux, couvert de gratte-ciels, abrite plus de 500 grandes banques, 400 compagnies d'assurances, les quartiers généraux de sociétés industrielles dont le capital dépasse 30 milliards de dollars et d'entreprises commerciales qui représentent 240 milliards d'actions. Toutes ces cheminées qu'il aperçoit du haut de la tour du « Woolworth building » et qui recouvrent Brooklyn et la côte d'un nuage de fumée noire, appartiennent à 34 000 usines qui emploient 700 000 ouvriers. Et le même guide populaire lui apprend que la ville géante expédie 12 500 lettres et échange 17 000 conversations téléphoniques par minute, que les chemins de fer aériens et souterrains délivrent, aux heures de presse, 18 000 tickets par minute. Il y a là de quoi lui donner le vertige. Oui, se dit-il, New-York est vraiment la capitale d'un grand pays et on peut être fier d'être Américain ! Il n'y a pas de nation au monde où il y ait plus de richesse, plus de luxe, plus de confort, plus de perfectionnements matériels. Et c'est ainsi qu'un peuple, en dépit de ses premières traditions idéalistes, glisse insensiblement au matérialisme.

(1) Dans ce chiffre sont compris les étudiants inscrits à l'*Extension* (cours du soir et Université populaire) et à la *Summer session* (14 000 en 1923).

III

Une double constatation s'impose donc : l'unité, je devrais dire l'uniformité américaine, plus forte que l'individu, s'affirme avec une surprenante cohésion, au moment même où le pays, grisé par la puissance du chiffre et du dollar, s'abandonne à la religion de la matière. D'une part, l'individualisme est refoulé par la poussée niveleuse de la masse ; d'autre part, l'idéalisme est battu par le dogme de la richesse et de la quantité.

Que faites-vous, diront certains, de l'idéalisme américain, des grandes et nobles pensées qui, venues de Boston ou de Washington, ont vivifié la jeune République? Voici la philosophie libérale et hardie de notre dix-huitième siècle français, voici Rousseau et Montesquieu transposés par Jefferson et les hommes de la Constitution ; et voilà la méditation religieuse des puritains aboutissant à Emerson, aux « transcendantalistes », à William James et à ses successeurs ! De l'Encyclopédie et de la Bible, l'Amérique n'a-t-elle donc rien tiré de durable, et que faites-vous de la magnifique lignée d'esprits qui va du bonhomme Franklin au président Wilson?

A quoi je réponds (et que nos amis Américains me comprennent bien) : loin de moi la pensée de diminuer la valeur philosophique ou la portée historique de l'idéalisme américain. Il a soulevé le Nouveau Monde et sauvé en partie l'Ancien. Mais je crois qu'il est actuellement en danger, qu'il est menacé, comme l'idéalisme allemand a été menacé à la fin du dix-neuvième siècle, par une marée d'orgueil et d'insolente prospérité matérielle.

Il subsiste sans doute, telle une flamme pure et droite, dans ce haut foyer de civilisation que représente une Université comme Harvard. Mais le développement dans l'ouest des Universités d'État, d'un caractère à la fois pratique et démocratique, l'utilitarisme et la vulgarisation grandissante de l'enseignement, ne créent pas des conditions favorables à son rayonnement. D'autre part, c'est un fait que les intellectuels et les professeurs n'ont pas le prestige, l'influence et la situation qu'ils méritent.

Il subsiste sans doute aussi, cet idéalisme, comme un

feu souterrain, dans l'âme populaire. Mais, à vrai dire, il a pris une forme spéciale. Il n'est pas l'idéalisme au sens où nous l'entendons, raisonné et critique, capable de lutter contre les empiétements de la matière et de l'instinct, susceptible de sacrifice conscient, d'abnégation réfléchie. C'est, au contraire, un idéalisme dynamique et sentimental. Il est l'enthousiasme élémentaire, la générosité impulsive, et par-dessus tout l'engouement contagieux, délirant, qui s'exalte en se communiquant et qui peut provoquer — la guerre l'a montré — les manifestations les plus grandioses et les plus émouvantes décisions. Il s'enflamme à quelques grands mots très simples et peut conduire à l'héroïsme. Mais sans critique ni mesure, il est aussi sans défense. Le peuple américain est la proie de tous les entraînements, le jouet de tous les revirements. Il est à la merci des mensonges de la presse ou de la propagande étrangère. Pendant quelque temps, il s'est éloigné de la France qu'on lui représentait comme impérialiste pour s'apitoyer sur « la pauvre Allemagne » où, lui disait-on, sévissaient les troupes noires. Sa versatilité n'a d'égale que sa sincérité, et sa sentimentalité est au fond son seul idéalisme.

Les malheurs matériels l'impressionnent d'ailleurs plus que les crises intellectuelles et les souffrances morales. Sa philanthropie est connue. On peut sans trêve faire appel à sa bourse pour les Arméniens, les enfants russes, les tuberculeux, les victimes de la guerre. Nos régions dévastées savent bien qu'il comprend la misère humaine et qu'il y compatit. C'est qu'il place son idéal sur terre. Sa religion n'est pas métaphysique et, mis à part les milieux spirites et les adeptes de la « christian science », il se préoccupe peu de l'au-delà. L'existence lui paraît bonne quand elle est confortable. Il met son bonheur, non pas dans l'épanouissement de la vie intérieure, mais dans le confort, la prospérité, la santé. Aucun peuple du monde n'a plus tiré profit des découvertes de Pasteur. Tout doit être aux États-Unis aseptique et hygiénique (*sanitary*), depuis la blanchisserie jusqu'au restaurant. Dans une ville de 9 millions d'habitants comme New-York, chaque femme d'ouvrier peut donner à son enfant du lait pasteurisé. L'hygiène et l'assistance publique sont merveilleusement organisées. Nous pouvons trouver les Américains terre-à-terre, sourire de ces jeunes Yankees qui, revenant d'Italie, déclarent avec

dédain que Florence n'est pas « sanitaire ». Il faut toutefois reconnaître qu'un grand progrès social est la résultante de leurs préoccupations matérielles.

IV

Conscients de leur unité, grâce au battement régulier, bien rythmé de leur existence collective, conscients de leur puissance qu'ils évaluent sans cesse en chiffres et traduisent en statistiques, les Américains professent un nationalisme d'un type spécial, tout à fait différent du patriotisme européen, et qui s'accentue de jour en jour. Appelons-le nettement l'*impérialisme*. Ce mot, que certains d'entre eux — une minorité — nous ont si souvent jeté à la face, peut leur être appliqué sans parti pris ni exagération.

Boutmy a très justement défini ce patriotisme : « un sentiment tout en effusion, nullement concentré, moins élevé qu'énergique, issu d'un égoïsme triomphant. » Sentiment qui s'attarde peu dans la poésie d'un passé trop jeune et dans les fastes d'une histoire trop brève, qui se nourrit du présent et regarde vers l'avenir. Il est avant tout l'orgueil de la force américaine. Comment ne pas être fier d'appartenir à un pays de plus de 100 millions d'hommes, qui est le grenier à blé, l'entrepôt de coton, le chantier de fer, la mine de charbon où viennent puiser tous les peuples du monde, qui produit à peu près 75 pour 100 de la richesse de l'univers? Mais cette ivresse a besoin d'aliments. Dilaté par l'optimisme, l'audace et la joie de vivre, ce nationalisme se sent à l'étroit dans le cadre actuel de la nation. L'éminent historien de Harvard, M. Archibald Coolidge, a montré, avec une remarquable impartialité (1), combien la doctrine de Monroë avait évolué au cours du dix-neuvième siècle et comment l'Amérique s'était entendue à en infléchir les principes dans le sens de ses aspirations nouvelles. La guerre de Cuba et l'acquisition des Philippines constituent la première consécration militaire et coloniale d'un impérialisme qui n'était encore qu'économique. Mais c'est sans conteste la participation des États-Unis à la

(1) Archibald Coolidge, *les Etats-Unis, puissance mondiale*, 1908, p. 106 et suiv.

grande guerre qui leur a donné le sentiment définitif de leur puissance mondiale. Ils savent qu'ils ont été l'arbitre des destinées de l'univers et se disent que, sans eux, le Vieux Monde s'enfonçait dans le chaos. Ils ont maintenant annexé l'histoire, un pont est jeté entre les batailles de leur Indépendance et les victoires de la libération européenne, et la voie leur est ouverte, plus large que jamais, vers l'avenir. Quoi d'étonnant si leur orgueil et leur prétention s'en sont accrus !

De là ce ton doctoral et souvent agaçant de leurs journaux, de leurs sénateurs, de leurs pasteurs, à l'égard de l'Europe. Ils la compareraient volontiers à une vieille dame folle dont ils ont sauvé la maison, qui persiste à jouer avec le feu et à gérer déplorablement ses affaires. Les uns sont partisans de l'intervention dans la difficile question des réparations et des dettes interalliées, les autres préfèrent s'abstenir ; presque tous considèrent le Vieux Monde - - l'Angleterre exceptée — avec plus ou moins de mépris.

Pendant les premières semaines qui suivirent notre occupation de la Ruhr, la presse, à part deux ou trois quotidiens, a affiché à notre égard une attitude nettement déplaisante. Quelles que soient les raisons véritables qui ont poussé le président Harding à rappeler les troupes américaines du Rhin, la plupart des journaux ont interprété ce geste comme un blâme et un défi à la France. La rédaction brutalement concise des manchettes sensationnelles lui donnait même une allure de représailles. « Le président ordonne aux troupes de rentrer sur-le-champ. » — « Le président est indigné par le refus de Poincaré de prendre en considération le plan des réparations de Hughes. » Comme si nous devions obéir au doigt et à l'œil ! La politique dite d'observation devenait, en réalité, une politique « d'observations ». C'est à cette époque que l'ancien haut commissaire américain dans les pays rhénans, Pierrepont B. Noyes, préconisa des mesures d'intimidation et de pression économique pour obliger la France à abandonner la Ruhr. En même temps, un sénateur, de qui j'ai oublié le nom, tenta de faire passer au Sénat une résolution singulièrement suggestive : le moment est venu, disait-il, d'entrer en négociations avec la France et l'Angleterre pour leur acheter leurs colonies de l'Atlantique, la Guadeloupe et la Martinique, les Bermudes et la Jamaïque. *Acheter*, naturellement, signifiait dans sa

pensée *recevoir*, en compensation des réductions que les États-Unis voudraient bien leur accorder sur leurs dettes de guerre ! Un Français qui se trouvait à New-York en janvier dernier avait vraiment le droit de demander de quel côté était l'impérialisme !

Dans son analyse des caractères de l'impérialisme américain, Boutmy déclare qu'il n'est pas militariste. C'est vrai, encore que, depuis la guerre, le peuple prenne un plaisir évident aux déploiements et aux manifestations de la force armée. Les journaux illustrés du dimanche aiment à reproduire les exercices de l'artillerie de tir à longue portée, et je me souviens de ces photographies représentant, en pleine action, pendant les manœuvres d'automne de Virginie, les plus gros canons de l'oncle Sam. Mais l'Amérique a surtout l'orgueil de sa marine. Pour avoir une idée du sentiment populaire, il faut avoir vu la foule, peu convaincue peut-être de l'efficacité de la conférence de Washington, applaudir au cinéma les grandes manœuvres combinées de la flotte de l'Atlantique et de la flotte du Pacifique, près du canal de Panama. Je ne veux pas insinuer que l'Amérique soit militariste. Elle est, dans son ensemble, profondément pacifiste. Mais elle a le sentiment vague et troublant qu'entraînée par une prodigieuse évolution, elle n'a pas encore réalisé toute sa destinée.

Je me rappelle ce film évocateur, intitulé *la Voiture bâchée* (*The covered Waggon*), qui ressuscitait, l'été dernier, sous les yeux émerveillés du public, les grands jours de l'émigration vers le Far-West. Les longues caravanes de voitures et de bestiaux qu'entraînait le courage des pionniers de 1846, s'en allaient à travers les déserts, les fleuves, les montagnes, la neige, les embûches des Indiens, les prairies en flammes, d'une poussée lente, irrésistible. C'était une glorification de l'Amérique, et cela évoquait, disait le sous-titre, « la construction même de l'Empire ». Le public s'enivre de ces visions fortes : il y puise une immense fierté, une confiance lyrique en l'avenir. C'est qu'il sent profondément que l'effort n'est pas fini, que l'empire n'est pas achevé.

En mars dernier, j'ai assisté, à l'Université de Michigan, à la conférence d'un explorateur sur le Pôle nord. Dans l'immense amphithéâtre de l'Institut des Sciences, près de 5 000 étudiants se pressaient sur les gradins, en vestes

canadiennes, bottes de caoutchouc aux pieds. Il faisait dehors un froid de loup. Le « campus » était couvert de neige. Les professeurs de l'Université entrèrent deux par deux, se placèrent sur l'estrade aux accords de l'orgue, suivis du président et du conférencier. Et celui-ci se mit à causer, simplement, d'un ton mesuré, avec une bonhomie cordiale et un humour un peu facile. Il découvrit à ces quelques milliers de jeunes hommes les perspectives des régions polaires ; sans aucun lyrisme, sans littérature aucune, il évoqua la vie âpre et rude de là-bas, les grandes prairies qui s'étendent par delà la barrière des glaces et où paissent les rennes ; il dit le profit qu'on pouvait tirer de ces régions supposées inhabitables et désertiques, et il invita ses auditeurs à aller au Pôle, *parce que cela paie* (*because it pays*). C'était un appel aussi positif que possible à l'énergie à la force, au goût de l'aventure. Je me croyais revenu à l'époque des pionniers ! A ces jeunes étudiants, déjà si sportifs et si peu intellectuels, on ne parle pas de culture, de civilisation, de beauté, de désintéressement, mais de découverte, de colonisation, d'exploitation, de profit. Sans aucune ironie, par une température boréale, cet explorateur exhortait ses auditeurs transis à partir pour le « Nord glacé », parce que *cela paie!* N'est-ce pas caractéristique de l'esprit américain?

Griserie de l'unité, griserie de la quantité et de l'étendue, on retrouve partout le même sentiment. Un grand empire s'élève dans la prospérité d'un peuple avide et entreprenant ; une ivresse impérialiste soulève une démocratie grégaire. L'idéalisme perd du terrain et les États-Unis entrent dans une dangereuse crise de croissance.

JEAN-MARIE CARRÉ.

André Gide et Dostoïevsky

II

La Confession d'André Gide.

Sous l'enchevêtrement, la profusion inextricable des romans de Dostoïevsky, André Gide ne poursuit qu'un étroit filon personnel. Ce qu'il cherche à saisir dans cette masse de fictions où s'agite tout un monde de personnages, de sentiments, de faits, arrachés à la réalité la plus pressante, c'est une idéologie et une idéologie où ses trois postulations — telles que nous les avons définies (1) — se retrouvent.

Et dès l'abord, Dostoïevsky dont, après Nietzsche, André Gide nous assure qu'il est « le seul qui lui ait appris quelque chose en psychologie », Dostoïevsky ne lui est qu'un prétexte à une sorte d'exploration de ses propres abîmes. Il le loue d'avoir mis à nu les passions les plus obscures, les impulsions les plus irrationnelles, celles-là que, sans son exemple, il eût craint de nommer. Cet homme dont la vie présente « certains faits extrêmement troubles », il l'aime et, entre tous, le choisit pour « sa fréquentation des gens suspects », où il discerne « beaucoup de curiosité intellectuelle et certaine géné-

(1) Voir la *Revue universelle* du 1er novembre 1923.

rosité de cœur qui le poussa inconsidérément au risque ». Par là, Dostoïevsky a bien été pour Gide le révélateur le plus effrayant qu'il ait pu rencontrer sur lui-même. Car, entre tous les héros du romancier russe, les seuls à qui Gide s'adresse, ce sont ces intellectuels pervertis, humiliés, dont les infirmités ou les tares servent de justification à leur révolte religieuse et morale ; ce sont les anormaux, les « monstres », ceux-là que Dostoïevsky lui-même appelle des « possédés » : un Raskolnikoff, un Stavroguine, un Versiloff, un Ivan Karamazoff, qui, consciemment ou inconsciemment, donnent prise à l'articulation de ses pensées ; c'est à travers eux qu'il cherche la vraie figure de Dostoïevsky ou plus exactement le son, le timbre de sa voix, sa parole confidentielle.

Mais la parole de Dostoïevsky la plus profonde, son propos le plus redoutable pour qui sait y discerner le secret de son humilité chrétienne, c'est sans doute quand il nous dit : « Est-ce que l'homme qui a vraiment pris conscience de lui-même peut vraiment se respecter? » Mais ce que Gide admire dans un tel aveu, c'est bien moins la soumission, le renoncement où elle incline l'âme religieuse d'un Dostoïevsky, que le fait de n'en avoir pas été entravé dans son œuvre, d'y avoir trouvé au contraire le « moyen de préserver la complexité de sa nature » et, en dépit de cette terrible découverte, d'avoir continué de penser et de dire : « De quoi donc peut parler un honnête homme : de soi-même. »

Car tel est le grand problème de Gide, l'objet constant de son anxieuse recherche, où se discerne l'interrogation palpitante de l'homme solitaire qui nourrit une passion malheureuse. Ce qu'il veut, c'est *retrouver une harmonie qui n'exclue pas sa dissonance*, une loi qui ne l'oblige pas à sentir autrement qu'il ne fait. Et sans doute, pour sonder ses propres misères, a-t-il besoin d'une psychologie dont l'analyse ne recule devant aucune anomalie et ne s'offense d'aucune tare, mais plus encore d'une logique qui ne s'arme pas contre elles, qui leur fasse accueil et ne cherche pas à prouver, — pour tout dire d'une morale qui ne juge pas, qui transcende le bien et le mal, qui ne comporte pas la notion de l'honneur et qui supprime l'idée de péché.

Ce qui visiblement l'attire dans l'œuvre de Dostoïevsky, c'est que « toute passion, fût-ce la plus aveugle, la plus sauvage, ne se déploie pas uniquement en émotions et en ac-

tions ; c'est qu'elle veuille, en outre, se mettre en règle avec la pensée, qu'elle s'invente une justification, construise toute une théorie, modelant sur elle l'univers entier, tandis qu'inversement chaque théorie se présente comme l'expression et l'expansion d'un sentiment » (1). Et, en fin de compte, ce qui intéresse Gide, ce n'est pas tant d'étudier les anomalies des héros de Dostoïevsky, ni ces étrangetés qu'elles produisent en leurs caractères ; comme « cas », comme « choses vécues », comme « peintures », elles ne le retiennent que par rencontre ; c'est dans la mesure où elles se trouvent en rapport avec des *idées*, où elles tendent à la généralité, à la conclusion, à la résultante, qu'il en fait sa nourriture. Pour lui, la « vraie psychologie » ne vise à rien de moins qu'à établir une « nouvelle table des valeurs » ; car, selon Gide, toute théorie du monde, toute réforme morale ne peut être, n'est rien d'autre qu'une *psychologie d'exception.*

Aussi — et dussions-nous risquer de le trop comprendre — faut-il bien écouter lorsqu'il nous dit d'un Luther, d'un Rousseau, d'un Nietzsche ou d'un Dostoïevsky, ses modèles et ses intercesseurs : « A l'origine de chaque grande réforme morale, nous trouvons toujours un petit mystère physiologique, une insatisfaction de la chair, une inquiétude, une anomalie... Le malaise dont souffre le réformateur est celui d'un déséquilibre intérieur. Les densités, les positions, les valeurs morales, lui sont proposées différentes et le réformateur travaille à les réaccorder ; il aspire à un nouvel équilibre ; son œuvre n'est qu'un essai de réorganisation selon sa logique, sa raison, du désordre qu'il sent en lui... Certes, il y a des réformateurs bien portants, mais ce sont des législateurs. Celui qui jouit d'un parfait équilibre intérieur peut bien apporter des réformes, mais ce sont des réformes extérieures à l'homme : il établit des codes. L'autre, l'anormal, tout au contraire, échappe aux codes établis (2). »

Chercher à résoudre le problème que lui propose son anomalie, c'est pour Gide toute la question morale, et nul n'en est pareillement obsédé ; tout y tend, tout y ramène — et alors même qu'il prétend l'éluder. Son éducation puritaine se reconnaît à cette préoccupation tyrannique : il a peur de

(1) Michel Arnauld, *Nouvelle Revue française*, 1er août 1923.

(2) M. Gide tient à cette explication et doit la juger essentielle, puisqu'il se cite lui-même et ne fait que développer ici une page déjà ancienne qu'on retrouverait dans ses *Prétextes*.

la morale, mais il ne peut pas s'en passer. On le sent en révolte contre l'ordre arbitraire de sa formation protestante, et jusqu'à poursuivre de sa rancœur tous les tenants d'un dogme quel qu'il soit. « Ils ne plaignent pas, dit-il, ils accusent ; ils n'expliquent pas, ils condamnent » ; mais son protestantisme natif l'a si fortement marqué qu'il lui faut motiver moralement les pires aberrations.

Il semble que la première blessure de Gide fut qu'on l'ait, dès l'enfance, habitué à agir d'après une règle où il ne trouva rien d'autre qu' « une intolérable réprobation de soi-même ». De ce pharisaïsme religionnaire, de cette doctrine sans persuasion et sans amour, il n'a senti que l'implacable contrainte, avec le sentiment d'une indicible déchéance. Son orgueil en a été prématurément meurtri et sa nature irrémédiablement viciée. « L'humiliation, dit-il à propos des héros de Dostoïevsky qui lui sont fraternels, l'humiliation cause une sorte de lésion intérieure très difficilement guérissable » ; et sans doute trouverions-nous ici la clé de l'ironie gidienne : cette ironie touche à un point névralgique de sa sensibilité meurtrie. Mais l'humiliation amena, chez lui, un « renforcement de l'orgueil » ; il ne se contenta pas de se regimber contre les conventions qui l'offensaient, il éprouva tout aussitôt le besoin d'exalter, de légitimer cela même qu'elles condamnaient, voulaient exclure, et de faire accomplir par les fils de son esprit les gestes dangereux et défendus (1).

Et voilà qui nous explique sa dilection pour les créatures de Dostoïevsky, pour ce monde où il n'y a plus ni offensés, ni humiliés, où chaque être taré développe de son mieux son apologie, où chacun fouille son gouffre intime, étale au jour en spécieux replis les mobiles de sa conduite ; où les notions morales n'interviennent que pour causer des ravages ; où les âmes habitées par la défiance et l'orgueil sont toutes rejetées sur elles-mêmes et dont « l'équilibre n'est aidé ni par leur corps, ni par un milieu qui les porte » ; où « les individus spéculent au gré de leurs passions fluctuantes et n'attendent de leur illogisme rien de moins que le sens intégral de la vie » (2), telle « l'araignée tissant sa toile de sa propre substance et ne sachant où s'accrocher ».

(1) « J'écris, dira-t-il dans les *Nouvelles nourritures terrestres*, j'écris pour qu'un adolescent, plus tard, pareil à celui que j'étais à seize ans, mais plus libre, plus ardi, plus accompli, trouve ici sa réponse à son interrogation palpitante. »

(2) Michel Arnauld, *loc. cit.*

Souvenons-nous des propos de Ménalque dans les *Nourritures terrestres :* « Je haïssais les foyers, dit-il, les familles, tous les lieux où l'homme pense trouver un repos, et les affections continues et les fidélités amoureuses et les attachements aux idées » — et nous comprendrons davantage ce que Gide a cherché dans Dostoïevsky : un monde qui ne reçoit rien du dehors, qui ne sait pas d'attache sociale, terrestre, une vision de l'univers qui est en révolte contre « toutes les évidences » (1), contre l'équilibre, l'ordre, la satisfaction, le perfectionnement, qui exalte le caprice inconditionné, imprévu, toujours irrationnel, où l'on se rit de toutes les vertus humaines, où l'intelligence et la volonté sont exclus, où la loi est abolie, où il n'y a plus ni honneur, ni péché, où le crime même ne déshonore pas, où la doctrine évangélique enfin n'est plus rien que la « vie à l'abandon ».

Si tel est l'univers de Dostoïevsky, voilà bien le lieu de prédilection d'André Gide, du psychologue, du moraliste et du métaphysicien.

Si Gide, en effet, choisit Dostoïevsky, ce n'est pas seulement parce que l'écrivain russe enrichit de ses découvertes notre connaissance de l'homme, en ce qu'il a exploré hardiment nos passions souterraines — encore qu'après vingt siècles de catholicisme, il n'est guère d'abîmes où le regard des confesseurs n'ait plongé —, mais c'est qu'il ne prétend pas les réduire, qu'il respecte et protège leurs ténèbres, qu'il ne fait sur ces passions destructives aucun travail d'abstraction, de redressement, de jugement, qu'il laisse subsister toutes choses dans le psychologique, dans le sensible, et que par là il leur octroie « une puissance redoutable, qui augmente singulièrement les risques de la vie ».

L'homme classique n'a jamais nié que le souterrain existât ; mais son humanité se révèle dans le fait qu'il veut en sortir. André Gide, au contraire, établit son domaine dans ces régions basses, « riches en dangers neufs » ; il fuit « les hauts plateaux de la vertu », et cela par crainte de s'appauvrir, de se mutiler, de se déformer, en se ramenant à l'unité dont il garde la nostalgie. Il a peur d'être déchargé de ce qui

(1) C'est ainsi que l'immoraliste Chestov, dans son essai sur Dostoïevsky, interprète la pensée du romancier russe ; et son commentaire semble avoir inspiré M. André Gide, tant sont identiques leurs vues ; mais tous deux, au reste, procèdent de Nietzsche. Cf. *les Révélations de la mort*, et l'introduction de M. Boris de Schnœlzer.

l'irrite, ou plutôt il ne veut l'être que par une entière soumission à lui-même. Pour ne plus être *dédoublé*, il cède à tous les désirs de sa nature sensible. Aussi ne sait-il de réalité que psychologique ; il s'enivre au spectacle des confusions, des inconséquences de l'âme humaine, et voilà pourquoi il s'attache à ces créatures de Dostoïevsky qui agissent contrairement à leurs intérêts, contrairement à la raison, contrairement à tout, qui cèdent à toutes les contradictions, à toutes les négations dont leur nature propre est capable. Ce que Gide cherche en eux, c'est ce qui décèle l'incohésion de la personnalité, le trou, l'illogisme, la brisure. La « cohabitation des sentiments contradictoires », tel est, selon lui, la grande découverte psychologique de Dostoïevsky, et cela même qui l'enchante.

Pénétrons plus avant dans son analyse, dans cette analyse éparpillée, décousue, traversée de perplexes silences, haletante comme une confession, et voyons les propos où ses propres pensées s'articulent : c'est la confidence de Versiloff : « Rien ne me supprime, rien ne m'étonne... dit ce personnage de *l'Adolescent*. J'abrite en moi avec une parfaite aisance en même temps deux sentiments contradictoires et cela, sans le chercher, naturellement... Oui, vraiment, je me partage en deux et de cela j'ai véritablement peur... Vous-même vous êtes intelligent et raisonnable, et l'autre veut absolument commettre quelque absurdité. Soudain vous remarquez que c'est vous-même qui voulez la combattre. Vous le voulez, sans le vouloir, en résistant de toutes vos forces... » ; et c'est encore l'aveu de Stavroguine : « Je puis comme je l'ai toujours pu, éprouver le désir de faire une bonne action et j'en ressens du plaisir. Par ailleurs, je désire aussi faire du mal et j'en ressens également de la satisfaction. » Mais ce qui frappe Gide, ce n'est pas tant l'inconséquence, la dualité de tout cela, c'est ce qu'il appelle sa *simultanéité* : « Si ces caractères ne se manifestaient jamais que tour à tour, dit-il, tout irait bien (et il n'y aurait là, en effet, qu'un aspect de la lutte entre les diverses natures qui sont en l'homme, un épisode de la guerre intérieure de la raison contre les passions, telles que l'homme classique nous les présente) ; mais il leur arrive, ajoute-t-il, de se manifester *simultanément*. »

Ce mot de *simultanéité* est cher à M. Gide, il l'avait déjà souligné dans cette phrase où Baudelaire nous parle de « deux postulations *simultanées*, l'une vers Dieu, l'autre vers Satan » ;

et il n'y insiste, à tant de reprises, que parce qu'il y discerne une notion qui, *généralisée*, lui semble devoir défaire l'unité substantielle de la personne humaine et ruiner du même coup toute logique et toute morale. Car, sous le couvert de la psychologie, l'objet de Gide est secrètement métaphysique : il s'agit pour lui de briser l'unité que l'intelligence et la volonté introduisent dans la complexité sensible, d'en établir l'inanité en montrant dans leur intervention un principe de discorde et de trouble, car il tend à croire que l'unité, c'est-à-dire la béatitude, ne peut être atteinte que par l'abandon à notre nature animale. Or si des sentiments contradictoires coexistent *simultanément* dans la conscience, s'ils ne succèdent pas dans le temps, si rapide qu'on l'imagine, s'ils ne cèdent pas la place l'un à l'autre, nous ne pouvons ni les opposer, ni choisir, ni lutter ; il n'y a plus ni contradiction, ni identité, ni raison suffisante. La règle tombe en poussière. Dieu, le Dieu des théologiens, n'existe pas. « Alors tout est permis », comme dit le vieux Karamazoff ; le démon seul avec ses tentations intellectuelles et logiques peut bien encore tourmenter l'homme, mais le Malin sera vaincu par celui qui, fidèle à ce que Gide prétend être le « véritable enseignement du Christ », résignera l'intelligence et vivra dans un total abandon.

Aussi bien faut-il briser le temps, briser l'espace, qui sont de trop bons logiciens, démettre l'intelligence, la volonté — pour pouvoir vivre dans la confusion, l'inconséquence, ne gâcher sa vie pour aucun but, être toujours et tout entier disponible à soi-même, à toutes les sollicitations du plaisir. Et c'est toute une apologie du *discontinu senti*, de l'inintelligible, que Gide a tiré de Dostoïevsky et qu'il prétend recueillir pour l' « intégrer » à notre culture occidentale.

Ce qui est mis en cause ici, c'est la notion même de *l'homme* sur laquelle nous vivons, et cela au nom d'une doctrine qui tend secrètement à la détruire. Sous prétexte d'enrichissement psychologique, Gide ne veut que déchaîner le tumulte intérieur, permettre à la personne de se déployer, à tout hasard, sans autre but que de se satisfaire, en un mot déchirer cette unité de l'être universel que l'homme classique retrouve sous les alternatives inépuisables de sa nature mobile, et où il discerne sa règle, sa loi et la forme entière de l'humaine condition. Car c'est bien contre cette « discipline mentale, cette morale, cette raison, cet ordre, où se rassemble tout

l'apport civilisateur de l'esprit occidental », que M. Gide dresse l'idéal de vie d'un Dostoïevsky. Il ne s'agit pas de méconnaître la pénétration descriptive du grand psychologue russe, ni de ne point faire son profit de ses observations sur l'âme humaine, encore que M. Gide restreigne singulièrement l'apport de nos moralistes français qui ne furent pas les derniers à pénétrer dans ce que Montaigne appelle « les profondeurs opaques de nos replis intimes ». Un Pascal ne s'établit-il pas au centre même de nos complexités? « Rien n'est simple, dit-il, de ce qui s'offre à l'âme et l'âme ne s'offre jamais simplement à aucun objet. » Mais de ce que les choses ont diverses qualités, l'âme plusieurs biais et diverses inclinations, l'homme classique n'en sent que davantage la nécessité de ne point se livrer aux ténèbres de la conscience intérieure, de ne point céder aux tumultes de ce « cœur creux et plein d'ordures ».

« Il faut tendre au général, dit l'auteur des *Pensées*, et la pente vers soi est le commencement de tout désordre. » Tel est le précepte catholique et latin. C'est de cette philosophie même, en ce qu'elle donne au général la préséance sur le particulier, qu'André Gide fait le procès au nom de la foi de Dostoïevsky, de cette sombre foi où Maurras reconnaîtrait « une de ces variétés du christianisme indépendant qui sévirent dans les déserts orientaux ou dans la forêt germanique, c'est-à-dire aux divers ronds-points de la barbarie ». Car il n'est pas question ici de recueillir, pour les ordonner, des informations psychologiques élaborées par un génie différent du nôtre, ou plutôt il n'y a là qu'un prétexte, une sorte de feinte pour mieux bouleverser nos propres valeurs spirituelles. Ce que M. Gide recueille dans la pensée du romancier russe, ce sont précisément ces semences d'anarchie, ces mélanges de décomposition, tout ce qui est, par essence, incompatible avec notre culture, avec notre style, tout ce qui ne peut être assimilé sans une véritable dévastation de notre humanité ; car on n'ordonne pas ce qui se refuse à l'ordre, on n' « intègre » pas les contradictoires.

Il y a, dans ce Dostoïevsky, une page bien significative à cet égard, c'est celle où, à propos de Balzac, M. Gide montre selon quel idéal nous nous dessinons nous-mêmes :

> Les inconséquences de notre nature, dit-il, *si tant est qu'il y en ait*, nous apparaissent gênantes, ridicules. Nous les renions. Nous nous

efforçons de n'en pas tenir compte, de les réduire. Chacun de nous a conscience de son unité, de sa continuité ; et tout ce qui reste en nous de refoulé, d'inconscient, si nous ne pouvons pas précisément le supprimer, du moins cessons-nous d'y attacher de l'importance. Nous agissons sans cesse comme nous estimons que l'être que nous sommes, que nous croyons être, doit agir. La plupart de nos actions nous sont dictées non pas d'après le *plaisir* que nous prenons à les faire, mais par un besoin d'imitation de nous-même et de projeter dans l'avenir notre passé. Nous sacrifions la vérité (c'est-à-dire la sincérité) à la continuité, à la pureté de la ligne.

Et cela même à quoi M. Gide se plie esthétiquement, cet ordre qui fait que le langage *tient*, que l'œuvre d'art *tient* et qui n'est que l'ordre même des choses, celui qu'on doit nécessairement subir dès qu'on *fait* quelque chose, il se garde d'en prolonger la leçon dans l'ordre moral et humain ; cet instrument classique, éprouvé, efficace, dont il se sert, dont il accepte les contraintes, il en retourne la pointe contre l'idéal intelligible qui est pratiquement son objet et sa fin.

C'est à cet idéal qu'il nomme « balzacien », « cornélien », c'est à notre besoin français de logique, à ce juste sens des proportions humaines, que M. Gide veut s'en prendre et il croit bon ici d'insister :

Le héros français, tel que nous le peint Corneille, ajoute-t-il, projette devant lui un modèle idéal qui est lui-même encore, mais lui-même tel qu'il se souhaite, tel qu'il s'efforce d'être — non point tel qu'il est naturellement, tel qu'il serait s'il s'abandonnait à lui-même. La lutte intime que nous peint Corneille, c'est celle qui se livre entre l'être idéal, l'être modèle et l'être naturel que le héros s'efforce de renier. Somme toute, nous ne sommes pas très loin ici, conclut M. Gide, de ce que M. Jules de Gaultier appellera le *bovarysme* — nom qu'il donne, d'après l'héroïne de Flaubert, à cette tendance qu'ont certains êtres à doubler leur vie d'une existence imaginaire, à cesser d'être qui l'on est, pour devenir qui l'on croit être, qui l'on veut être. Chaque héros, chaque homme qui ne vit pas à l'abandon, mais s'efforce vers un idéal, nous offre un exemple de ce dédoublement, de ce *bovarysme*.

Tout ce que notre culture a placé délibérément au premier rang des valeurs humaines, cette maîtrise de soi, cette possession de nos forces, de nos sentiments, cet empire de l'homme sur ses désirs, qui se discerne aussi bien sous la

magnifique animalité des créatures de Racine (1) qu'à travers le sublime des héros de Corneille, voilà ce que M. Gide veut nous rendre suspect. Ainsi pour céder à son seul *plaisir*, ne connaître d'autre norme que sa sincérité, dresser sa sensibilité morbide en manière de loi, faire admettre qu'on en doit tout admettre, et l'obéir et l'adorer, M. Gide croit devoir renverser tous nos codes de vie et ces jugements que nous portons sur les choses. Ce que nous concevons « comme une ignorance à compléter, une imperfection à corriger, une faiblesse à réparer, prétend ici à la supériorité de sa fraîcheur barbare et neuve sur le dessèchement et l'épuisement imputés à toute la race instruite, cultivée, arrivée » (2). Et par l'abandon à notre nature, l'immoralisme nous convie à participer immédiatement au divin.

Car la révolte de Gide, comme celle de Rousseau — et tous deux sont pareillement marqués de puritanisme et de frénésie quiétiste — est, en son fond, une *révolte théologique*. « La pire des pestes, c'est la raison humaine », disait Calvin ; et nul n'a poussé aussi loin que M. Gide le mépris des ordinations naturelles de la raison. Mais en même temps qu'il s'attaque à la logique de l'esprit humain, l'état d'inordination lui semble personnellement intolérable : par un étrange renversement de valeurs et une sorte de dépravation logique, il désire donner une explication qui lui soit favorable, et créer un type, un modèle, un idéal, un règlement là-dessus.

Tout désordre aspire, en effet, à se créer au sein de lui-même un certain ordre, sans quoi le désordre cesserait pour faire place au néant, et nul n'est plus obsédé par la loi que celui qui la transgresse. « C'est une plaisante chose, notait Pascal, qu'il y a des gens dans le monde qui, ayant renoncé à toutes les lois de la nature et de Dieu, s'en sont faits à eux-mêmes auxquelles ils obéissent exactement. » Et Mon-

(1) Phèdre elle-même, au milieu de ses fureurs, garde conscience de cette unité de l'âme :

J'aime. Ne pense pas qu'au moment où je t'aime,
Innocente à mes yeux, je m'approuve moi-même...
Ni que du fol amour qui trouble ma raison
Ma lâche complaisance ait nourri le poison.
Objet infortuné des vengeances célestes,
Je m'abhorre encore plus que tu ne me détestes.

(2) Charles Maurras, préface à *Romantisme et Révolution*. Tout ce que Maurras dit de Rousseau trouverait ici son application.

taigne, déjà, ne nous parle-t-il pas de ce « roi Philippus qui fit une armée des plus méchants hommes et incorrigibles qu'il put trouver et les logea en une ville qu'il leur fit bâtir. » « J'estime, dit-il, qu'ils dressèrent des vices mêmes une contexture politique entre eux et une commode et juste société. »

Telle est la secrète entreprise de M. Gide. Il construit à son usage, et à l'usage de ceux qui lui ressemblent, une cité close, un « état spirituel fermé », où tous ceux qui souffrent de ce déséquilibre, de cette anomalie dont il a fait le principe de sa réforme, sont conviés à vivre selon la loi nouvelle. Mais, du même coup, Gide ressent le besoin de briser les liens normaux qui unissent les choses entre elles, de supprimer l'ordre des relations établies entre les individus ; il lui faut, poussé par sa logique intérieure, s'écarter des voies naturelles de l'expérience et de la raison, élaborer une morale, une psychologie, une sociologie, une mystique d'exception qui l'isole du réel, qui l'exile non seulement des traditions de sa race et de son pays, mais de l'espèce humaine normalement conçue.

La chose est d'autant plus captieuse que, ce faisant, M. André Gide feint de ne viser à rien d'autre qu'à dénoncer les « formules toutes faites » d'une psychologie ou d'une morale « admise et d'usage courant » : et voilà qui est bien propre à intéresser un petit monde d'esprits trop raffinés ou de cœurs trop subtils, toujours prompts à se plaire aux paradoxes et aux gageures de la « nouveauté ». Mais de ce que certains êtres vivent dans la convention, trouvant à cela une sorte de repos, moins d'exigence d'effort, faut-il appeler cette convention « mensonge », en ce qu'elle contrarie ce qui serait « l'affirmation sincère de leur sentiment particulier »? Est-il bien sûr que de tels êtres aient un « sentiment particulier »? Pour ces hommes-là, tout est mensonge en un sens et même la vérité, car la découverte de la vérité, ce qui précède son affirmation, exige une sorte d'invention, de création permanente dont ils ne sont pas davantage capables. M. Gide semble plutôt croire que la vertu, que la vérité — si tant est qu'elles existent — sont « ennuyeuses », qu'elles suppriment les risques, les aventures de la vie, alors qu'elles les suscitent et qu'elles font l'innombrable complexité de nos destins.

« J'en veux mortellement, dit-il, à toute théorie qui ne

m'enseigne pas un emploi suffisant de ma force et de ma vertu... Je languis dans les contrées sans risques et je reconnais les Hespérides, d'abord en entendant rugir le Dragon... Toute théorie n'est bonne que si elle permet, non le repos, mais le plus grand travail. » Que M. Gide se rassure : un chrétien, un homme, digne du nom d'homme, ne se sent jamais pris dans une psychologie « admise et d'usage courant ». « Il n'y a pas de sainteté toute faite », disait saint François de Sales ; il n'y a pas davantage d'humanité toute faite. Il a fallu des siècles à l'homme pour élaborer l'homme et, bien que le modèle soit connu, quel long effort chaque humain ne doit-il pas accomplir pour tenter de le réaliser en lui-même. Il n'y faut rien de moins que toute sa vie personnelle ; et n'est-ce pas plutôt parce qu'il est difficile d'y atteindre qu'on en voit tant se détourner vers ce qui ne leur laisse rien qu' « une ample liberté de mourir ».

La prison de l'inintelligible où nous enferme un monde qui se flatte d'avoir fait tomber les défenses et les murailles de la morale et de la raison est autrement étroite, « emmurée », que celle que tracent autour de notre liberté les normes de l'intelligence. A l'intérieur, l'homme a « la possibilité de danser » (1) ; l'autre, l'homme sans loi n'ose aucun mouvement, tout occupé qu'il est à se chercher, à se connaître, à se comprendre, à poser des problèmes sans solution. Acculé dans l'inexplicable et dans sa solitude, il n'y a pas d'être plus entravé, moins audacieux : et sous prétexte de risquer, c'est échapper à tous les risques qu'il s'efforce ; ses convoitises inassouvies n'aboutissent qu'à la satiété morne. Il y a, par contre, une « délectation qui renferme la plénitude de la loi ». « La doctrine, a écrit Pierre Dupouey, comme s'il songeait aux fausses béatitudes des *Nourritures terrestres* qui l'avaient trop longtemps séduit, la doctrine n'est pas seulement l'adhésion, la fidélité à un devoir hostile et morose, avec les entraves apportées aux facultés de l'imagination... elle nous enseigne le goût le plus merveilleux de la vie. »

Mais M. André Gide n'aime pas la vie, n'aime pas l'aventure, le risque, l'effort, tout ce qu'il se flatte d'aimer ; il peut bien exalter la nature, son instinct morose ne va pas dans le sens de la nature. Il est de ces hommes dont Chesterton nous dit qu'ils sont nés *sens dessus dessous* ; « leurs

(1) Chesterton, *Orthodoxie.*

pieds dansent en l'air de vaines extases, mais leur cœur reste dans l'abîme. » Sans cesse Gide est à la poursuite de la joie, de la libération ; il invite au voyage, au vagabondage, à la découverte, mais tout débouche sur son étroite prison, dont il voudrait nous convaincre qu'elle est à l'image de l'univers. La route qu'il prétend ouvrir sur la vie est une route barrée qui ne mène qu'à lui-même.

En s'attaquant à la synthèse classique de la nature et de l'esprit, M. Gide nous découvre le caractère anti-physique, anti-naturel de sa conception du monde. « L'application au réel (au réel total et la règle morale est au cœur du réel) est le premier précepte de l'esprit classique » ; mais ce réalisme, ce *naturalisme* de notre tradition ne l'irrite pas moins que ce qu'il y a de logique et de rationalisme en elle. Au fond, ce qui séduit M. Gide, ce n'est pas tant la psychologie, que la métaphysique du moi ; et j'imagine qu'une psychologie toute descriptive, vidée jusqu'à un point étrange de préoccupation métaphysique — celle d'un Marcel Proust, par exemple, — qui analyse les pires aberrations avec une objectivité semblable à celle de l'entomologiste devant les mœurs des insectes, doit lui causer une sorte de malaise et de dépit ; car elle ne pose pas de *question*, elle ne tend pas à justifier, elle *montre*. Gide ne représente jamais ; point d'expression concrète, vivante : sa curiosité ne se porte que sur les problèmes d'ordre moral que sa fiction recouvre. Ses créatures sont filles de son esprit, de son ironie, de son idéalisme pervers. Non seulement il se débarrasse des contraintes extérieures qui mettent l'individu aux prises avec quelque chose d'autre que lui-même, mais les événements même l'importunent. L'œuvre de Gide est pour ainsi dire *sans événements* et comme à l'abri du réel, des conditions du réel.

Chez Dostoïevsky, Gide précisément se plaît à noter que les événements n'ont pas de prise sur l'âme de ses héros : « Ils ne l'intéressent pas », dit-il, et à l'appui de cela, il ajoute : « Quel meilleur exemple trouver que celui des guerres? On a fait des enquêtes à propos de la terrible guerre que nous venons de traverser. On a demandé à des littérateurs quelle importance elle avait, elle leur semblait avoir, quel retentissement moral, quelle influence sur la littérature? La réponse est bien simple : Cette influence est nulle ou à peu près. » Admettre le contraire, ce serait reconnaître qu'il y a d'autres réalités que la conscience individuelle, que l'inti-

mité psychologique du moi, et non seulement que l'expérience nous enseigne, mais que l'art n'est pas tout gratuit : or il importe que rien du dehors ne puisse modifier l'âme humaine, retentir en elle, l'informer : « Non, conclut M. Gide, ce n'est pas un événement, si tragique, si considérable soit-il, qui peut provoquer ces modifications essentielles (1). »

Ainsi le drame même est détruit, et tout s'évanouit dans la « quiétude incestueuse de l'âme retranchée sur sa différence essentielle » (2). Et c'est bien, en effet, à cette sorte de bouddhisme que M. Gide aboutit en fin de compte, à une doctrine singulière, malaisément définissable, où la greffe orientale fleurissant sur un terrain protestant et germanisé, fait éclore ce bizarre produit de manichéisme et de gnosticisme qu'il nous présente comme la véritable doctrine évangélique.

Car l'Évangile, ce que M. Gide, sous le couvert de Dostoïevsky, appelle de ce nom, c'est l'évanouissement de l'individu dans le sentiment d'une confusion indistincte, où le néant est identique à l'être. Par une sorte de dépravation des exigences naturelles que l'appétit de la béatitude a mises dans le cœur de l'homme, M. Gide nous convie à réaliser dès ici-bas la vie béatifique, une vie où, toute intelligence et toute volonté résignées, l'homme, hors du temps, hors du réel, hors de tout, ne connaîtrait plus que l' « amour » : car, si on le débarrasse de ses précautions retorses et tortueuses, l' « évangélisme » gidien ne tend à rien d'autre qu'à *sauver la chair*.

« Je suis frappé, dit-il, chaque fois que je lis l'Évangile, de l'insistance avec laquelle reviennent ces mots : *Et nunc. Dès à présent...* Il n'y a ici *ni prescription ni ordre* ; c'est le secret de la félicité supérieure que le Christ nous révèle : « Si vous

(1) Reconnaissons ici les principes mêmes qui sont au fond de l'esthétique gidienne, et que l'école de la gratuité de l'art s'efforce de promouvoir. « Pour achever notre triomphe, a écrit Jacques Rivière, dans la *Nouvelle Revue française* (lorsque celle-ci reparut au lendemain de la guerre), il importe que nous nous montrions à nouveau capables de nous écouter nous-mêmes, au lieu de tout ce bruit qui se fait en nous et dont le rythme voudrait encore régler celui de nos pensées... ; il nous faut faire cesser ces contraintes que la guerre exerce sur les intelligences et dont elles ont tant de mal à se débarrasser toutes seules... Notre tempérament d'abord nous y pousse ; dans l'ensemble nous ne sommes pas des gens d'action : nous ne nous entendons pas principalement à vouloir et à obtenir. Si nous sommes doués pour quelque chose, c'est bien plutôt pour penser, pour sentir avec justesse, pour créer avec sincérité. »

(2) Paul Claudel.

savez ces choses, vous êtes heureux, (saint Jean, XIII, XVII). Non pas, vous serez heureux », mais : « Vous êtes heureux. » C'est *dès à présent* et tout aussitôt que nous pouvons participer à la félicité. Quelle tranquillité ! Ici vraiment le temps s'arrête. Nous entrons dans le royaume de Dieu. »

Nous touchons là le centre mystérieux de la pensée de Gide, l'inversion démoniaque qu'il tente d'opérer sur la parole évangélique : « Celui qui aime sa vie, qui protège sa personnalité la perdra ; mais celui-là qui en fera l'abandon la rendra vraiment vivante, lui assurera la vie éternelle, non pas la vie futurement éternelle, mais le fera dès à présent vivre à même l'éternité. » « Résurrection dans la vie totale, s'écrie-t-il dans un élan dionysiaque, oubli de tout bonheur particulier. O réintégration parfaite. » Et voilà ce que M. André Gide appelle *dépréciation évangélique de l'intelligence*. Par l'exaltation de la sensation, l'inhibition de la pensée, il croit atteindre cette « harmonie qui n'exclue pas sa dissonance » ; et il fait de sa loi secrète le couronnement de la morale. Mais une objection aussitôt se présente et M. Gide prend bien garde de la résoudre : « Si la sensation triomphe de la pensée, direz-vous, si l'âme ne doit connaître que cet état vague, disponible, à la merci de toute influence extérieure, que peut-il en résulter sinon la complète anarchie?... J'entends d'avance les protestations que je pourrais soulever si je venais vous affirmer : Non ce n'est pas à l'anarchie que nous mène Dostoïevsky, mais simplement à l'Évangile. Car il est nécessaire ici de nous entendre. La doctrine chrétienne, telle qu'elle est contenue dans l'Évangile, ne nous apparaît, à nous Français, qu'à travers l'Église catholique, que domestiquée par l'Église. Or Dostoïevsky a horreur des Églises, de l'Église catholique en particulier. Il prétend recevoir directement et uniquement de l'Évangile l'enseignement du Christ... Je ne connais pas d'auteur à la fois plus chrétien et moins catholique. Mais précisément s'écrieront les catholiques et nous l'avons maintes fois expliqué, et vous sembliez vous même l'avoir compris : l'Évangile, les paroles du Christ, prises isolément, ne nous mènent qu'à l'anarchie ; de là précisément la nécessité de saint Paul, de l'Église, du catholicisme tout entier. » Et M. Gide de conclure : « Je leur laisse le dernier mot » — non sans toutefois ajouter aussitôt : « Dostoïevsky était bien convaincu, *comme je le suis aussi*, qu'il n'y a aucune con-

fusion dans les vérités évangéliques, *et c'est là l'important.* »

Nous ne montrerons pas l'étrange abus que M. Gide fait du christianisme de Dostoïevsky (1) et du christianisme tout court. C'est bien plutôt chez ces penseurs germaniques et protestants, dressés contre Dieu et contre la loi morale et qui, à la suite de Luther et de Rousseau, ont justifié le droit de l'individu à suivre ses penchants parce que ses penchants sont divins, que l'hérésie de M. Gide s'alimente : elle n'est qu'une forme de romantisme et de protestantisme, où le sens propre s'exerce, non plus au service de l'orgueil de l'esprit, mais au profit des plus redoutables inclinations de l'appétit sensible et des passions charnelles.

Au reste, rien que des puritains et des puritains en révolte contre le pharisaïsme de leur formation première dans l'inquiétante constellation que M. Gide se compose au ciel de l'idéologie : c'est Nietzsche, c'est Browning, c'est Blake, c'est Dostoïevsky enfin qu'il « protestantise » pour mieux se le soumettre. Et nous trouvons chez William Blake, l'auteur des *Proverbes de l'Enfer*, la clé de ce « diabolisme » que M. Gide invoque à maintes reprises pour justifier son interprétation démoniaque de l'intelligence et ce manichéisme qui est, en quelque sorte, la contre-partie de son « évangélisme » dépravé ; et cette dernière démarche nous ramène au centre même de l'esthétique gidienne.

Car M. Gide a bien senti qu'en consentant au total abandon, en détruisant les hiérarchies de la nature et de l'esprit, en ne connaissant d'autre règle que celle d'une impulsion primitive et sauvage, il détruisait le pathétique humain et vidait du même coup l'œuvre d'art de sa substance, pour se dis-

(1) Le vrai christianisme de Dostoïevsky ne s'exprime-t-il pas dans ce passage de *l'Idiot*? C'est le prince Muichkine qui parle : « Je rencontrai une paysanne qui portait dans ses bras un enfant à la mamelle. La femme était encore jeune, l'enfant pouvait avoir six semaines. Il souriait à sa mère et cela pour la première fois depuis sa naissance. Tout à coup, je vis la paysanne se signer pieusement. « Pourquoi fais-tu cela, ma chère? » lui demandai-je... « Eh bien ! me répondit-elle, autant une mère est joyeuse quand elle remarque le premier sourire de son nourrisson, autant Dieu éprouve de joie chaque fois que, du haut du ciel, il voit un pécheur élever vers Lui une fervente prière. » C'est une femme du peuple qui m'a dit cela, presque dans ces mêmes termes, qui a exprimé cette pensée si profonde, si fine, si véritablement religieuse, *où se trouve tout le fond du christianisme*, c'est-à-dire la notion de Dieu considéré comme notre père et l'idée que Dieu se réjouit à la vue de l'homme comme un père à la vue de son enfant, *la principale pensée du Christ.* » Mais M. Gide ne voit là qu'un trait de ce qu'il appelle la « religiosité si particulière du Russe ».

soudre dans le néant. Mais, dans la mesure où M. Gide s'est, par avance, défendu de conserver leur énergie aux plus hautes puissances de l'âme, où il a béatifié l'instinct sans loi, c'est aux puissances démoniaques qu'il doit soumettre la vie supérieure de l'esprit ; et pour rétablir les contradictions nécessaires à l'existence et au drame, pour sauver l'œuvre d'art et l'artiste lui-même, Gide se voit contraint de faire appel à la « collaboration du démon ».

Ne croyez pas que Gide nous parle du diable par métaphore. A l'exemple de William Blake, il se flatte d'avoir su lire l'Évangile dans son « sens infernal et diabolique ». C'est sur la lettre même de l'Écriture qu'il entend se fonder pour établir l'existence du « Malin », conçu comme « une puissance, réelle, présente, particulière » (1). Mais la part qu'il permet au diable de subjuguer, ce n'est pas la « région basse » de l'homme ; c'est « dans la région la plus haute, celle du cerveau » qu'il le fait habiter. Et telle est bien la conséquence de l'évangélisme gidien ; car si le véritable précepte évangélique nous invite à la « dépréciation de l'intelligence », celle-ci ne saurait être que la proie du démon. Aussi, pour M. Gide, les grandes tentations que le « Malin » nous présente sont toutes des « tentations intellectuelles ». Dans les romans de Dostoïevsky, il s'enchante de voir que « l'intelligence joue toujours un rôle démoniaque ». Démoniaques toutes les grandes questions où s'exprime la conscience de notre humanité. Démoniaque, l'artiste en tant qu'il *pose des questions*, et tel est pour M. Gide l'objet même de l'art.

Mais ici, par un spécieux renversement des rôles, où se trahit un soudain effroi, M. Gide se porte au secours de l'artiste, au secours de lui-même ; il veut assurer sa rédemption, se conférer une sorte de supériorité angélique, de monstrueuse quiétude. L'artiste pose bien des « questions », mais,

(1) Le mot de *démon* revient comme une obsession sous la plume de M. Gide. Il est assez curieux de le voir s'insurger contre le protestantisme, en tant que celui-ci a tendance « à ne pas tenir compte des anges ni des démons » : « Il m'est arrivé assez souvent, dit-il, de demander aux protestants : Croyez-vous au diable? et chaque fois cette réponse a été accueillie avec une sorte de stupeur. Le plus souvent je me rendais compte que c'était là une question que le protestant ne s'était jamais posée. Il finissait par me répondre : « Mais naturellement « je crois au mal » et lorsque je le poussais, il finissait par avouer qu'il ne voyait dans le mal que l'absence du bien, tout comme dans l'ombre l'absence de la lumière. Nous sommes donc ici très loin des textes de l'Évangile qui font allusion à maintes reprises à une puissance diabolique réelle, présente, particulière... Non pas *nous préserver du mal*, mais *nous préserver du Malin.* »

nous dit M. Gide, il les pose *gratuitement;* sa « gratuité » consiste en ce qu'il ne prétend pas les résoudre ni apporter de solution. Son œuvre, voilà sa réponse : elle suffit à le justifier. L'artiste se libère de l'angoisse dans la mesure même où il en fait *don*, où il se délivre *par son œuvre* des monstres que fomentent les serpents de l'esprit. Que cette œuvre porte le trouble chez autrui, engendre la pestilence, il s'en désintéresse. Pour Gide, et c'est là son idée maîtresse, l'artiste n'a pas à se préoccuper des conséquences. L' « esprit altier », l' « être intellectuel » n'agit pas, il « fait agir ». Il influence, il veut influencer (1), heureux qu'il est de sentir sa domination s'exercer dans le monde ; mais il n'a que du mépris pour l'inférieur qui agit à sa place et il reste exaspéré par ces disciples qui lui présentent « leur action maladroite comme une caricature de sa propre pensée ».

Voilà ce qui est proprement « démoniaque » chez M. Gide. M. Gide a peur d'être ce qu'il est, il craint de se compromettre, il élude la responsabilité ; il ne renverse les valeurs de l'intelligence, il ne cherche à briser la logique, à ruiner la conception occidentale de l'homme, que pour échapper au risque de la pensée et de l'action. Mais sa détresse mentale est si profonde qu'il ne veut pas davantage être absous. Par ses incessantes et sinueuses démarches, un tel esprit ne tend qu'à se fuir, et son anxieux vagabondage est le fait de l'homme qui ne sait plus où aller. Logiquement, ne serait-ce que par sa hantise du péché, son âme appelle la foi ; mais il s'est coupé à lui-même le chemin du retour. *Il sait* qu'il y a une réponse, une doctrine qui répond, mais, contre cette doctrine-là et contre sa réponse, il dresse tous les démons de la critique, il appelle toutes les hérésies à la rescousse, pour justifier les perversions de l'instinct et laisser le champ libre à la course fougueuse de ses mauvais désirs. André Gide ne veut pas, en effet, qu'il soit répondu à son interrogation vaine : il se rebelle contre l'espérance et, de son angoisse morale et religieuse, il fait une ironique délectation ; il se complaît à cette attitude séduite et refusée ; il y trouve sa plus subtile jouissance, l'occasion de son jeu et le prétexte de son étroite et morne joie.

Henri Massis.

(1) Cf. notre étude sur « l'Influence d'André Gide », *Revue universelle*, 15 novembre 1921.

Les Feux s'éteignent[1]

Le feu sacré.

Mlle de La Roque saisit d'autorité le bras de son frère et l'introduit dans la vaste cuisine voûtée du manoir. Les embrasures des baies à meneaux y atteignaient une épaisseur de deux mètres. « Que de sièges mes aïeux soutinrent contre les Sarrasins dans cette ancienne salle des gardes, songe Domnin en examinant ses robustes murailles. Temps terribles, mais je ne m'y serais pas ennuyé ! »

Tout le fond de cette cuisine était occupé par une cheminée de pierre à rabat cintré, solennelle comme un porche de chapelle. Sur une des piles de cette arche, un tournebroche à mouvement d'horlogerie assez puissant pour rôtir des moutons entiers était scellé. Aux crochets superposés du baldaquin, quelques fusils, canardières et carabines étaient suspendus côte à côte avec des broches longues comme des lances.

La servante ligure à face camarde, Sarah, assise sur un billot de mélèze en côté du foyer, pelait des pommes de terre. A l'approche de ses maîtres, elle s'éloigna de sa démarche de cane battue. L'officier semblait l'épouvanter, car elle lui jetait les regards d'angle d'un enfant qui craint les taloches. Cette expression était habituelle à cette fille d'un bûcheron solitaire de la haute montagne que toute figure nouvelle terrifiait.

(1) Voir *la Revue universelle* du 1er novembre 1923.

Domnin s'était campé devant le feu. Deux chicots impressionnants par leur masse s'affrontaient, et une fumée azurée s'élevait sur le fond de suie goudronneuse de la plaque en fonte aux fleurs de lis. Un tas de cendre dont on eût rempli deux brouettes faisait litière au bois.

Posant une de ses fortes mains sur l'épaule de son frère, Lazarine prononça :

— Te souviens-tu des paroles de notre père? Bien souvent il nous répéta que c'était une tradition chez les La Roque d'entretenir, jour et nuit, du feu dans cette vieille maison. Notre aïeul, Césaire, veillait lui-même à ce que, chaque soir, les tisons fussent bien « pliés » dans la cendre. Ce devoir m'incombe à moi-même depuis quinze ans. Et fidèle à l'habitude séculaire du Roc, jamais ce foyer ne s'éteint de toute l'année jusqu'au vendredi saint où nous le laissons mourir. Le samedi de Pâques, nous le rallumons en présence de tous les habitants du Roc.

Des souvenirs d'enfance qui dormaient en la mémoire de Domnin furent réveillés par les paroles de sa sœur. Il se rappela son grand-père, Césaire, venant tenir, chaque soir, ses assises devant ce feu qu'il appelait : la Providence de la maison. Assis dans ce fauteuil de chêne posé sous le rabat de la cheminée, il recevait avant dîner, confidences ou doléances de ses voisins, domestiques ou métayers. Entrait qui voulait au manoir, et Césaire accueillait de son air bienveillant et pourtant impérieux les paysans, aussi humbles fussent-ils, qui venaient demander conseil ou réclamer contre une injustice. Son père, Bernard, après Césaire, avait siégé sur ce fauteuil en place depuis le seizième siècle, jeté dans la Fouillouse à la Révolution, mais rétabli sur le foyer à la Restauration. L'un de ses accoudoirs, encore brisé, témoignait de cette chute dans le torrent. L'émotion brouilla les yeux de Domnin qui se rappelait une magnifique flambée, un dimanche de Pâques. Il entendait encore la voix lente et calme de son père dire au feu : « Voici ta famille réunie autour de toi ! »

Par ces paroles Bernard de La Roque semblait attester le feu qu'il le considérait comme doué de conscience ; ami des hôtes du Roc, il les conseillait autant qu'il les réchauffait ou cuisait leurs aliments. Lazarine, pensivement inclinée, avait posé un de ses pieds sur une des pierres moulurées de cet antique foyer. On y pouvait lire une date : 990, et malgré l'usure de l'intaille, on reconnaissait sous le chiffre les armes du baron de Castellane, vassal de l'Allemagne et suzerain des seigneurs du Roc. Ainsi depuis mille ans un feu perpétuel avait brûlé dans ce castel.

Reposant sa main sur l'épaule de son frère, Lazarine lui dit sourdement :

— Et tu vendrais cela?

Comme il considérait sa sœur d'un air troublé, elle reprit :

— Viens !

Elle le conduisit dans la chambre à coucher de son père dont elle avait voulu respecter le touchant désordre jusqu'à l'arrivée de son frère : grand chapeau de jardin sur une console, canne en travers d'une chaise, livres et journaux sur la commode, carnier de chasse à une patère, photographies et cartes épinglées. Et le lit, ses couvertures jetées de côté et pendantes sur le tapis, évoquait encore le lever hâtif de Bernard, la nuit du tremblement de terre. Une minute plus tard, il était broyé, en voulant sauver la vie de son domestique. Saisi, Domnin eut un sanglot.

Alors Mlle de La Roque lui murmura :

— Et tu vendrais cela?...

Elle lui serra la main ; puis, sans le lâcher, elle le fit rentrer dans l'appartement de leur aïeul Césaire, vaste pièce au plafond à la française formé de poutrelles peintes d'un rouge sombre, illustrées d'armoiries bleu de roi et argent. Aucune pièce de son mobilier du premier Empire n'en avait été distraite. Devant la cheminée les bergères au velours cramoisi très usagé étaient restées placées dans la position qui agréait à Césaire et à Doulceline de La Roque. Sur l'entablement de marbre de la cheminée, les besicles de corne et la surprenante visière abat-jour dont le grand-père couronnait son front afin de tenir dans l'ombre ses yeux fatigués, se trouvaient à la place où il savait les retrouver. Un imposant cahier relié de cuir, frappé aux armes des La Roque, était posé sur un guéridon, et Domnin y reconnut l'arbre généalogique de sa famille.

— Et tu vendrais cela? demanda Lazarine sans abandonner la main de son frère qu'elle conduisit dans une petite pièce tendue de ces voiles de Gênes apportés jadis par les colporteurs de Ligurie.

Deux berceaux en nacelles à cols de cygne s'y trouvaient comme amarrés par leurs cordelières à deux lits d'enfants Louis XVI à pommes de pins. Attendri, Domnin se souvint d'un frère aîné, Robert, et d'une sœur Marguerite, morts sur ces couches. Dans les berceaux, Lazarine et lui-même avaient été patiemment balancés par leur mère.

— Et tu vendrais cela? lui souffla sa sœur. Viens !

Après la traversée d'un vestibule lézardé par les secousses sismiques, elle l'introduisit dans la chapelle du Roc. Un jour gris entrait à flots par la vaste plaie béante sur la cour, le transept s'étant écroulé. Depuis neuf siècles cette nef romane avait résisté à l'usure des éléments sur ses piliers trapus aux chapiteaux historiés de figures guerrières ou saintes, d'un barbare archaïsme. Tout autour du chœur

se succédaient les enfeus des seigneurs de La Roque, vassaux des barons de Castellane. Le reconstructeur, au douzième siècle, de ce château fort presque ruiné pendant les guerres contre les Sarrasins, Aymeric-Bertrand, était figuré par une roide statue couverte d'un suaire de mousse. En cotte de mailles, ses pieds chaussés de fer, son vaste bouclier au flanc, Aymeric-Bertrand considérait le ciel avec d'énormes yeux impassibles dans une face délivrée des passions. Sur l'entablement de son sarcophage, une date était gravée : 1197.

Derrière l'autel, une sépulture en plein cintre conservait la dépouille de dame Élisabeth-Hélène de La Roque, fondatrice du monastère des chanoinesses régulières de Saint-Augustin en 1211.

Un voile recouvrait le front et la bouche de cette abbesse qui considérait le firmament avec la sérénité d'une âme d'élite réfugiée en Dieu afin d'échapper aux brutalités de l'époque.

En vis-à-vis s'ouvrait l'enfeu d'Hébrard-Sulpice de La Roque, évêque de Coïmbre en Portugal, figuré sous les apparences du prélat guerrier vainqueur des Maures par la croix et le glaive.

Et le chœur de la chapelle et son transept étaient dallés par les pierres tombales de quinze générations de La Roque, aux titres intaillés dans le grès ou le basalte, quelques-uns dessinés d'un trait afin que leur image rendît plus sensible leur souvenir.

— Et tu vendrais cela? répéta Lazarine avec un regard ardent.

Domnin pensif et sa sœur rentrèrent dans la salle à manger aux grands bahuts poussiéreux. Quand il se fut assis dans l'embrasure d'une fenêtre, en face de Lazarine qui s'obstinait à le considérer, Domnin convint qu'elle avait raison. Il lui paraîtrait pénible de vendre une demeure, si pleine pour eux de souvenirs, à quelque « mercanti » qui viendrait y jouer au châtelain.

— D'abord on ne vend pas les tombeaux de ses ancêtres, prononça Lazarine, et sa main faucha l'air.

— Certes, oui, mais la translation de leurs reliques n'est pas impossible.

Elle repartit sévèrement :

— Depuis quand fait-on voyager les morts? Translation de reliques? De garnison en garnison, derrière toi, sans doute? Le déménagement des ossements de nos aïeux, mes compliments!

— Je te ferais pourtant observer que nous resterions dans la tradition de nos ancêtres ligures qui conduisaient, en caravane, leurs morts jusqu'aux champs de Karnac, en Armorique.

— Il y a mille ans que les La Roque restent, vivants et morts, au Roc, et c'est leur exemple qu'il faut suivre, répliquait Lazarine, lorsque sa rustique servante introduisit un maquignon à casquette

d'alpaga, blouse noire soutachée, le fouet sous l'aisselle et demi-bottes boueuses. Cette longue face de betterave d'un rouge sang de bœuf avait l'habituelle expression ignominieuse des gens de son métier.

— Vous ne me remettez pas, mademoiselle de La Roque? C'est moi, Costecalde. Je reviens rapport à vos agneaux. Ah! j'ai eu bien du chagrin de votre malheur! Comme ça vient! J'avais offert de vos moutons deux mille! Je m'y tiens! Des bêtes sans viande! Des crève-la-faim, rapport à votre pâture détruite par les torrents!

— Deux mille trois, répliqua-t-elle en donnant une tape du plat de la main sur la table.

— Deux mille, c'est rond! Votre trois n'est pas un chiffre. Et perdre trois écus par tête d'affamé, ah! non!

— Pourquoi vous obstinez-vous à me les prendre, Costecalde? Merci du service.

— Deux mille un.

Le maquignon cauteleux et Lazarine, nette et franche, disputèrent pendant une demi-heure. Domnin souffrait de l'âpreté de sa sœur. Parfois Costecalde et Lazarine, muets, semblaient se provoquer du regard. Pendant les instants de silence, il entendait la voix de sa mère démente psalmodier : « Alleluia! Alleluia! Seigneur, écoutez ma prière et que mes cris s'élèvent jusqu'à vous. Alleluia! Alleluia! »

Sa douleur s'en accrut.

Enfin Costecalde accorda les deux mille trois cents francs réclamés. Il jeta ses billets sur la table avec une fureur simulée et sortit grossièrement, sa sale casquette enfoncée sur ses oreilles vineuses d'alcoolique.

Sans paraître révoltée par l'insolence du rustre, Lazarine dit d'un ton satisfait :

— Tu vois, Domnin, je n'ai pas cédé. Il m'a fallu des années d'apprentissage avant de savoir tenir tête à ces brutes. Intelligence et supériorité morale nous mettent en état d'infériorité avec ces coquins. Il n'y a rien de plus sinueux qu'un simple. Or, l'agriculture, mon cher ami, ce n'est pas seulement produire, c'est surtout savoir vendre. Nous sommes des marchands, ne l'oublions pas.

— Dans ce cas, j'ai bien fait d'accepter une carrière où les débats d'argent n'existent pas, car ils me dégoûtent.

Devenue pâle, Lazarine se récria :

— Et moi, je te le demande, étais-je faite pour défendre les intérêts du Roc qui forment tes revenus! Aussi je te prie de m'épargner des réflexions injustes.

Peiné, Domnin garda le silence. Après quelques instants, sa

sœur manifesta quelque impatience de son mutisme et reprit :

— Ce Costecalde est venu nous interrompre au moment où je venais de te prouver, — je l'espère au moins? — que ce serait d'abord une ignominie d'abandonner le Roc, et ensuite une sottise.

— C'est désormais mon avis, Lazarine. Mais je te répète que puisque tu as sauvé par ta seule énergie cette propriété, je ne me reconnais plus aucun droit à recevoir les mensualités que tu me faisais tenir pour augmenter ma solde. Le Roc, sauvé par toi, t'appartient donc entièrement.

Marchant de long en large à travers la salle, Mlle de La Roque donnait les signes d'une émotion extraordinaire :

— Sauvé ! Sauvé ! C'est vite dit, Domnin ! D'ailleurs il m'importe peu de garder la moitié des revenus qui te reviennent. L'argent, que veux-tu que j'en fasse, ici, avec mes goûts? Mon but, c'est de faire durer cette vieille maison à notre nom et d'entretenir ses terres ! Or, elles se perdent un peu chaque année, faute de travail, faute de surveillance. Je ne puis être à la fois maîtresse de ce logis, garde-malade, gérante du domaine, éleveur, acheteur, revendeur. Enfin j'éprouve de plus en plus ma faiblesse de femme pour commander des tâcherons. Ils me respectent, parce que je serais tout de même capable de les rosser s'ils ne me témoignaient pas de respect ; mais ils n'obéissent pas comme à un chef homme. Le commandement, quel mystère? Un faible homme intelligent sait obtenir d'une foule de brutes, qui l'écraseraient du pouce, obéissance et labeur. Avec moi, femme, et parce que je suis femme, mes journaliers exécutent mollement mes ordres. Je sens donc que la tâche déborde mes moyens. D'ailleurs, je ne puis surveiller nos bergers sur les monts de la Caillole où nous possédons un grand pâturage. Il faut dix heures de cheval pour atteindre à ce haut plateau. Même si j'étais capable de cet effort, il me faudrait abandonner deux jours nos terres du Roc à l'incurie de mes journaliers. Et alors, le beau gain ! Tu ne peux t'imaginer la bataille que je livre sur tous ces fronts. Aussi les spéculateurs de Grenoble ou de Marseille viennent de plus en plus souvent voir si « la demoiselle est par terre ». Ils m'ont charitablement prévenue que je ne pourrais pas tenir un an et ils s'emploient du meilleur de leur cœur à précipiter ma défaite. Quand j'ai la chance d'avoir gagé un bon valet, on me le débauche. Ces marchands de biens, acharnés à ma perte, espèrent me décourager. L'été dernier, j'ai dû m'improviser chauffeur de la locomobile pour assurer mon dépiquage menacé par le départ du mécanicien malade, par hasard?

Lazarine fauche l'air de son geste volontaire avant de conclure :

— Ils ne me décourageront pas. Je succomberai plutôt à la

tâche, comme toi, officier, tu te ferais tuer plutôt que de fuir.

Ses bras recroisés, un pied en avant, Mlle de La Roque, cambrée, considère sérieusement son frère, qui, troublé, sent venir l'attaque décisive. Enfin, ses yeux dans les yeux de Domnin, Lazarine reprend :

— Si j'ai bien accompli mon devoir, ta conscience ne te reproche-t-elle pas de m'avoir abandonnée?

Le sang au front, il lui repartit avec quelque irritation :

— Pardon, Lazarine, il me semble qu'on trouverait des motifs honorables à ce que tu nommes : mon abandon?

— Je ne le nie pas, mon cher!

— ...Et que j'ai conscience, moi aussi, ma sœur, d'accomplir mon devoir dans ma profession.

Elle répliqua sèchement :

— Agréable devoir! Aimable profession!

— Crois-tu? reprit-il encore plus rouge, et ses lèvres tremblèrent d'une irritation qu'il ne pouvait plus contenir. Sache-le, l'officier qui consent à l'exil, en plein Sahara, par une moyenne de quarante degrés à l'ombre tout l'été, et risque les coups de fusil d'un djich ou la koummyah d'un fanatique, n'est pas le touriste que tu t'imagines.

— Peut-être? Néanmoins, sois sincère, cette vie d'aventure te semble encore amusante à côté de mon existence au Roc où il faut accomplir un devoir qui ne trouve sa récompense qu'en sa gravité même.

...Il acquiesça de la tête à cette réflexion de Lazarine, qui reprit :

— Puisque tu reconnais que mon devoir est plus méritoire à remplir que le tien, tu ne voudras pas qu'une femme garde plus longtemps la place qui revient au mâle, chez les La Roque. Si notre frère Robert n'avait pas succombé à une typhoïde, c'est lui qui dirigerait ce domaine. Maintenant cette tâche t'incombe.

Domnin cilla nerveusement des yeux avant de s'écrier avec irritation :

— Impossible! J'aime ma profession d'officier et m'y tiendrai.

— Tu l'aimes, je m'en doute bien, répliqua-t-elle, et je voudrais bien voir qu'il en fût autrement. Cavalcader, même au chaud, me paraîtrait aussi plus récréatif que de gouverner les paysans entêtés et insoumis de ce pays. Mais comme j'entends t'exprimer toute ma pensée, je t'affirme que tu as l'obligation de prendre le commandement du Roc. Notre père mort, c'est à toi de le diriger, de l'habiter et d'y fonder la famille qui continuera notre nom.

A cette mise en demeure de Lazarine, l'officier allait riposter par un violent refus, lorsqu'il se contint au souvenir de son deuil, de sa mère malade, et du dévouement de sa sœur. Ce fut d'une voix triste

et douce qu'il lui répondit qu'il ne pouvait, sous aucun prétexte sentimental, donner sa démission. Il commettrait une faute impardonnable. D'ailleurs il ne se sentait aucune des vertus nécessaires pour administrer une exploitation agricole. Il essaya de sourire lorsqu'il ajouta qu'il ne saurait peut-être pas distinguer le blé de l'orge ou le trèfle de la luzerne.

— Parfait ! Eh bien ! tu apprendras, répliqua-t-elle. Il m'a fallu m'initier moi-même à des travaux qui sont encore moins de la compétence d'une femme.

Le ton presque ironique de Lazarine l'énerva.

— Si tu as une volonté, je crois aussi savoir que je ne veux pas commettre une sottise, gronda-t-il. Ainsi donc, n'insiste plus. Par contre, je consens à tout ce que tu décideras. Vends, aliène, loue, morcèle, délivre-toi d'une charge accablante. Tout ce que tu feras, je l'approuve d'avance. Et je te renouvelle mon intention d'abandonner ma part, puisque cette part fut sauvée par toi. La pauvreté ne m'effraie pas.

— Mes compliments ! Comment donc? Quelle bravoure ! N'as-tu pas la garantie de ta solde? Tandis que la misère certaine nous accablerait, notre mère et moi. Cette pauvreté vraie m'épouvante, si elle ne te touche pas, car les créanciers remboursés, il ne nous resterait presque rien, ce que tu ne sembles pas vouloir admettre. Enfin, je mourrai de honte, après ces quinze ans de lutte, à délaisser par lâcheté et crainte des responsabilités ce Roc, notre raison d'être, depuis bientôt mille ans, à nous autres La Roque. Comme tu es bien devenu un de ces hommes d'aujourd'hui, incapables de discerner dans un monde aveuli par le goût du bien-être la grandeur de principes trop austères pour leurs petits caractères ! Je te plains ! Je ne t'envie pas !

Traversant en trois enjambées violentes la salle à manger, Mlle de La Roque soulevait le pène de la porte, lorsque retournée vers son frère, ses yeux ardoisés étincelants, elle ajouta :

— Tu n'as pas dit ton dernier mot? Je te laisse à tes réflexions... et j'espère que tu ne me proposeras pas, demain, pour tirer meilleur parti du Roc, d'en vendre aux antiquaires les enfeus de la chapelle. Ah ! Ah ! belle occasion pour quelque « mercanti » du sucre, savon, chocolat ou ferraille, d'acquérir des ancêtres. Songes-y, mon frère !

Et Lazarine fit claquer le vieil huis derrière elle.

Le front brûlant et les prunelles arides, Domnin décida tout à coup de quitter le Roc. Il réfléchissait au jour et à l'heure de son départ, quand, dans le silence profond du manoir, la marche de sa mère retentit lourdement sur le plancher sonore de l'étage. Ensuite plusieurs voix se répondirent :

— Entrez donc, chère madame ! Il y a longtemps que je n'avais eu le plaisir de vous voir?

— Songez que je demeure à deux jours de vous, Mme de La Roque?

— Ah ! gentille mademoiselle, comme c'est aimable à vous d'accompagner votre mère ! Asseyez-vous. Ce tabouret ! Non ! Je vous en prie, un fauteuil.

Un bruit de sièges traînés retentit. Là-haut, Marie retournée à l'enfance jouait comme une fillette aux visites.

Le cœur étreint, le lieutenant réfléchit que ce serait une indignité de fuir aussitôt. Qui sait si ses attentions ne seraient pas capables de réveiller la raison ébranlée de sa mère? Mais Lazarine lui parut une paysanne fanatique. Dans son ressentiment, il décida, si elle osait encore l'entretenir de sa démission, de l'arrêter aux premiers mots.

Quittant la salle à manger, Domnin croisa dans le long tunnel du vestibule en voûte, Sarah effrayée du passage de son nouveau maître. Surpris par la sauvagerie de cette servante, il sortit dans la cour. Le vieux Vincent aux yeux larmoyants sciait du bois sur un chevalet. En sa préoccupation, M. de La Roque était resté en face de ce vieillard qui, se croyant observé, abandonna ses bûches et sa scie pour aller se réfugier, sans raison, dans un hangar.

« Quels gens bizarres, songeait Domnin ! » en s'acheminant vers une terrasse d'où les départements des Basses-Alpes et des Alpes-Maritimes se découvraient presque en leur entier. Par temps clairs, après mistral, le littoral de l'heureuse Riviera s'apercevait. Cent quarante kilomètres de monts farouches, immenses corps morts amoncelés comme des Titans tombés au soir d'une bataille des Dieux, séparaient la Provence du bonheur de cette Haute-Provence malheureuse. Partout les érosions, herses formidables, avaient raclé jusqu'aux os ces rampes dépouillées de leurs chairs. Sur les plateaux rocheux, crevés de combes en entonnoirs ou de failles en coups de hache, les graminées elles-mêmes périssaient d'inanition. Sa province natale sembla morte à Domnin, aussi morte qu'une lune privée d'eau et de sève. C'était maintenant un pays pour minéralogistes ou paléontologistes ; des pierres, des minéraux, des fossiles, voilà tout ce que pouvait offrir ce sol trop vieux, trop usé, rongé comme un tibia par des dents de chien. Et c'était sur ce squelette que sa sœur le conviait à vivre ! Il en frappa de colère, des talons, le dallage de la terrasse. Puis une main devant ses yeux, il essaya d'apercevoir la Méditerranée. Une brume recouvrait à moitié son liséré d'un bleu de scabieuse.

— Chère mer intelligente et radieuse. Grand chemin divin des reli-

gions. Méditerranée de toutes les civilisations par lesquelles, seules, la vie vaut d'être vécue, Éliette et moi, mariés, nous te traverserons pour aller fonder notre famille en Afrique.

Les grandes bottes féeriques de son imagination entraînèrent ensuite Domnin, un millier de kilomètres plus bas, dans la hamada où les caravanes identiques aux caravanes des premiers âges de l'humanité continuaient de traverser le Sahara au pas nostalgique de leurs chameaux chargés des « bassours » multicolores. Il imaginait le ravissement d'Éliette à la vue de ces cortèges. Quelle délivrance dans le cœur d'un nomade ! Quelle pesanteur dans le cerveau d'un laboureur ! Là-bas des ailes aux talons ! Ici les pieds enfoncés dans l'argile tenace qui saisit déjà son homme avant la tombe.

Son irritation contre Lazarine s'accrut de l'injustice qu'il lui supposait.

« C'est une évidence pour ma sœur que j'ai choisi la carrière militaire par paresse et légèreté. Parce que j'aime ma profession, elle ne veut pas admettre mon mérite. Presque tous les Français de mon âge tiendraient pour un redoutable exil un séjour au Sahara sous un soleil qui tue, parmi les populations pour qui la poudre est l'unique jeu. Eh bien ! souffrir ainsi, dans le mouvement, me semble pourtant le bonheur ! Ah ! penser que bientôt je vais faire colonne dans l'Ahaggar ! Quelle ivresse ! »

Brusquement, Domnin se ressaisit. Tête basse, il songeait :

« Quel atroce égoïsme chez chacun de nous ! Comme on a soif de s'évader au galop de tout ce qui rappelle la douleur. J'oubliais déjà mon deuil ! Pauvre père, comme je bondissais loin de vous ! Triste maman, comme vous étiez oubliée dans mes projets ! Pauvre Lazarine ! Il me faudra la convaincre des déceptions qui l'attendent. J'aperçois un moyen terme. Qui l'empêcherait de continuer à vivre au Roc, puisqu'elle le chérit? Mais qu'elle renonce à gérer le domaine. Qu'elle en loue champs et pâturages et se délivre de soucis et de travaux qui la transforment, la défigurent, font d'elle une villageoise. Son expression avide pendant son débat avec ce Costecalde me peinait. Dur métier que celui d'agriculteur ! Si le soldat peut montrer des cicatrices, les mains râpées de Lazarine, son cou ridé, sa maigreur anguleuse, son air soucieux témoignent de la guerre sans merci qu'elle soutient contre la terre et ses paysans. »

...Tout le reste de cet après-midi, Domnin, laissé seul, l'occupe à reconnaître les sentiers du Roc, les vieilles croix de schistes de ses carrefours, et les huttes et chaumières construites pour la garde de l'outillage ou le logement des tâcherons. Ces cabanes lui rappellent des souvenirs d'enfance. Il se revoit, petit garçon, courant der-

rière son père venant jeter le coup d'œil du maître à ses hangars.

Pendant sa promenade, Domnin éprouve, plus vive encore qu'à son arrivée, l'impression d'une campagne abandonnée. Aucune fumée ne s'élève des quelques bastides égaillées dans cet immense panorama. Et il s'étonne de ne pas apercevoir les valets du Roc. Où travaillent-ils? Pas un bruit, pas un mouvement dans les grandes houles cristallisées des Alpes. Quelques petits oiseaux invisibles, pinsonnets, papillons de roche, pépient quelques instants, se taisent et donnent alors la mesure du silence prodigieux de cette nature.

« Est-ce curieux, médite Domnin, en plein Sahara, je n'ai jamais éprouvé l'impression du vide que me donne ce paysage natal. Là-bas, je ne sais quel prestige secret remplit l'infini de son âme palpitante. Ici, cette grise réalité m'accable. Là-bas, on peut courir parfois deux cents kilomètres dans l'Erg sans trouver une caravane, et pourtant la piste n'est pas morte. L'aventure y rôde et peut surgir. Quoique une centaine de mille hommes soient égaillés dans ces Basses-Alpes, je trouve ce paysage morne et décourageant. Les plaines sont toujours moins lugubres que les montagnes inhabitées dont les altitudes nous écrasent, nous rapetissent et l'homme, accablé par les lois de la pesanteur, s'époumone à gravir leurs masses formidables. Quel lamentable spectacle de voir nos Alpins congestionnés par l'effort, presque à quatre pattes comme des bêtes, s'efforçant à franchir leurs murailles de deux mille mètres! Ici l'homme doit ramper. Au contraire, sur le Sahara mollement ondulé, un cavalier se profile avec la splendeur d'une statue équestre. Perché sur une dune, on aperçoit de dix kilomètres sa silhouette magnifique sur la grande horizontale dorée des sables. Là-bas, un homme se sent l'événement du désert et sa conscience. Il en est aussi la vitesse, le mouvement, la belle histoire.

En suivant un sentier à la base d'une montagne transversale qui épaulait de son arc-boutant de mille mètres les Alpes neigeuses, Domnin s'en revint vers le Roc dont le pentagone brunâtre, poussé au bord de son plateau, était dominé par des falaises ravinées, ébréchées, égueulées et tailladées.

« Vivre là! jusqu'à ce que mort s'ensuive, réfléchit-il. Quelle déraison! Comment pouvais-je aimer le Roc, quand j'y songeais à Beni-Ounif? Bah! sentimentalité! Quel est l'individu assez positif pour regarder la réalité sans essayer de la déformer à travers toutes nos lunettes à préjugés. J'ai l'impression cruelle, que, cette fois, je vois juste! C'est peut-être dommage? Lazarine ne reparaît pas... Se cacherait-elle de moi? Allons retrouver ma pauvre mère! Serai-je assez heureux, en lui rappelant sa bonté pour moi dans mon

enfance, pour réveiller sa raison? Je ne veux pas croire qu'on ne puisse point la guérir. Et toujours pas un être, pas une bête? Où diantre ma sœur se dissimule-t-elle avec ses travailleurs? »

Affligé par ses réflexions, Domnin approchait du Roc, quand un montagnard au buste trop long sur de courtes jambes qui semblaient rentrer dans son corps, à chaque enjambée, parut à l'orée d'un sentier creusé des eaux. Quoi qu'il fût seul, ce paysan s'entretenait à haute voix avec l'espace. Parfois arrêté, sa haute canne à crosse tendue devant lui, il criait : « Non ! Non ! Non ! »

Un costume de velours gris souris le vêtait. Une sorte de pétase pointu, beaucoup trop étroit pour son crâne en bulbe, le coiffait. Deux trous triangulaires faisaient saillir ses pommettes d'un rouge de fraise, tandis que le reste du teint rappelait le ton verdâtre d'une salade cuite. Sa mâchoire s'avançait en gueule de bouledogue, et une abondante et molle barbe s'échevelait comme une tignasse à son menton. Décollées, ses oreilles se contractaient aux mouvements de sa bouche. Ses prunelles avaient l'aspect de certains galets cristallins alpestres veinés de vert et d'orange. De ses narines presque perpendiculaires dans son nez retroussé, il reniflait à grand bruit, lorsqu'il cessait de monologuer. A son cou était noué un foulard à fond violet d'évêque, imprimé d'étoiles vertes, qui flottait derrière lui comme un étendard. En apercevant le lieutenant, sa crosse levée, il clama d'une voix solennelle :

— Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, salut, Domnin de La Roque. Eh ! quoi ! Ne reconnaissez-vous plus Honorat Beauvezer, l'annonciateur des lunes? C'est moi, mon officier, qui passais chez votre père à chaque lunaison nouvelle afin de l'avertir des précautions à prendre pour sauver sa santé et son bien. Et M. Bernard m'entendait, car il savait que mes prédictions s'accomplissent. Ah ! Monsieur Domnin, j'avais annoncé les derniers malheurs, mais cette fois, l'on ne m'avait pas écouté. Depuis quelque temps, la terre, en fièvre, frissonnait. Du Roc à Meyronnes, de Sisteron à Digne, j'avais crié :

« Pauvre monde ! il y en a qui mourront ! Hélas ! je ne puis pas m'empêcher de vous en avertir, parce que je suis l'annonciateur d'astres qui ne se trompent jamais, mais je n'ai pas le pouvoir de détourner les misères qui se préparent. Il y en a donc, et des meilleurs, qui périront. Et pourquoi cela? Parce que pour bien finir il faudrait avoir bien commencé. Or, cette terre d'infortune, née de la rage des éléments, n'a rien de commun avec le fruit qui sort d'une fleur. La terre, produit des forges infernales, des laves et de la haine, ne connaîtra jamais l'amour. Comment voudriez-vous trouver ici-bas l'harmonie, pauvres gens qui courez sur un sol de colère, d'envie et

de rage, et qui éclate soudain en éruptions? Vous ne connaîtrez donc votre repos qu'après le jugement dernier. Et je dis ceci au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, moi, Honorat Beauvezer, annonciateur des lunes! J'ajoute, mon officier, que c'est au Roc que vos pères combattirent les Maures. Pas besoin d'aller en Afrique pour les rencontrer. Les païens assaillent votre château, Domnin de La Roque. Attendrez-vous de l'avoir perdu pour vous en apercevoir?

Et l'annonciateur rit à tels éclats que les échos répondirent :

— Ha a! Ha a! Ha a a!

« Le ridicule prophète », songea Domnin, désagréablement impressionné, en suivant des yeux le montagnard qui s'éloignait le bâton haut et criant soudain :

— Non! Non! Non!

Et les falaises répondaient :

— No on, No on noon!

Quand l'officier rentra dans la cour, il émut encore le vieux Vincent qui, son crochet à bois sur le dos, se garda de quitter le cellier avant que Domnin ne fût rentré. Dans le vestibule Sarah s'évada craintivement à son approche et il ne l'entendit plus remuer. La stupide sauvagerie de ces serviteurs l'énerva. Quand il pénétra dans la salle à manger, Lazarine l'y attendait, appuyée contre le buffet.

— Nous allons dîner, lui dit-elle avec un calme qui l'irrita.

Domnin observait sa sœur qui mangeait posément, en personne raisonnable qui veut lutter contre l'abattement. Il s'attendait à des allusions contre lesquelles il était prêt à protester avec vivacité. Tout au contraire, sa sœur lui posa des questions sur son existence en Afrique. Puis elle regretta qu'il n'eût pas rencontré sa fiancée à son passage à Nice. Il était possible que Mme Terville, sans cesse en mouvement, n'eût pas reçu à temps son télégramme. C'était fâcheux! Avec mauvaise humeur, l'officier remarqua que sa sœur coupait son pain comme une paysanne et qu'elle avait la fâcheuse manie d'abuser de l'emploi de son couteau.

« Et quelle figure ravagée! A quarante ans, une femme soignée, en ville, donne encore l'illusion de la jeunesse. Des fatigues au-dessus de ses forces ont rayé le front de Lazarine au point qu'elle en devient déplaisante. Et quels ongles! usés, cornifiés. Nous sommes la châtelaine du pays? Quelle dérision de posséder un domaine dans ces conditions! C'est lui qui vous tient, vous enchaîne! Ma sœur, une instinctive, n'y a peut-être jamais songé? Parce qu'elle fait un métier de fermière où excellerait une fille des champs, elle se croit une héroïne quand elle n'est qu'une dupe. Et elle me propose une collaboration. Grand merci! »

Leur dîner silencieux terminé, ils s'acheminèrent vers la terrasse du Roc d'où le panorama des Alpes permettait d'apercevoir par-dessus ses grandioses houles, jusqu'à la Méditerranée. Comme Domnin, maussade, restait silencieux, sa sœur lui demanda la permission de l'abandonner pendant une heure. Avant la nuit, elle était obligée de se rendre au hameau d'Espagnac.

Sans l'interroger, il répondit froidement qu'il attendrait son retour sur la terrasse.

— Soit !

La main de Lazarine faucha l'air de son geste habituel à toute conclusion, et elle partit d'un bon pas.

A cent mètres plus bas, sur une méchante pâture, un prêtre, sa soutane retroussée par une cordelette, un bâton ferré sous l'aisselle, son chapeau aux ailes relevées à bout de bras, sautait l'un des ruisseaux qui ravinaient la montagne.

— Ohé ! Mademoiselle de La Roque, héla cet abbé, les mains en porte-voix ! Vous partez !

— Ohé ! Monsieur Lemaure, répondit-elle en mettant elle-même ses paumes devant la bouche afin de faire porte-voix, Je vais à Espagnac !

— Moi, je me rends à Forlequier chez les Balzenettes. Il y aurait danger de mort ! Il faut arriver. C'est quatre lieues en montagne, cette nuit. J'ai maintenant le souci de trois paroisses, puisque nos prêtres fuient autant le pays que nos paysans. Ah ! brave mademoiselle, Dieu vous voit !

Mlle de La Roque repartit :

— C'est vous, le brave, monsieur le curé !

L'abbé nia de la tête, puis il essaya de sauter un ruisseau élargi dans la pente désherbée par les dents des moutons ; il tomba sur les genoux, à l'autre bord de l'obstacle, car ses soixante années retiraient de la souplesse à ses jointures. Au cri de compassion de Lazarine, aussitôt relevé, il leva sa canne d'un geste vaillant et continua de bondir de motte en galet sur le pré dévasté.

...Accoudé sur l'entablement de la terrasse du Roc, Domnin regrette de n'avoir pas accompagné sa sœur et se demande la raison qui l'oblige de courir à cette heure tardive au hameau d'Espagnac dont il aperçoit le ramas argileux au sommet d'un plateau noir.

« Peut-être va-t-elle soigner quelque malade? L'exclamation de l'abbé Lemaure me le laisserait croire. »

Au loin des espèces de sanglots chevrotèrent. Des moutons et chèvres allaient passer cette tiède nuit de mai sur leur pâturage. Leurs voix plaintives exprimaient bien l'indicible tristesse de ces montagnes.

Comme une lampe dont on baisse peu à peu la mèche, le ciel s'éteint. Après avoir passé au vert froid, au safran et à l'orange sombre, l'occident prend le ton des braises exténuées sous la cendre qui les voile de plus en plus. Alors quelques yeux de lumière commencent à scintiller.

Domnin voyait, avec l'ombre accrue, de nouveaux feux briller à tous les étages des Alpes. Et chaque fois, il pensait : « Une famille là-bas ! » et cherchait à se représenter son humble vie.

D'autres flammes s'allumèrent encore dans des logis perchés comme des aires de gypaètes, et il s'étonna que des montagnards pussent s'obstiner à y végéter misérablement.

« Manque d'imagination ! Aussitôt qu'un esprit explore l'univers, fini de labourer ! Si les paysans connaissaient les aspects innombrables et magnifiques de cet univers, ils périraient de chagrin dans leurs champs monotones. Mieux vaut être loup des forêts et surtout gazelle des sables éblouissants... Lundi prochain, je redescendrai vers Marseille afin de ne pas manquer le départ de mon escadron pour l'Ahaggar ! »

La nuit était venue. L'ombre bouchait l'espace. On aurait pu croire le Roc entouré étroitement par de noires falaises. Domnin éprouva la sensation d'un emprisonnement. Lazarine risquait une chute dans ces ténèbres.

« Quelle urgence à cette course? » songeait-il, inquiet, lorsqu'il entendit sa sœur gravir l'escalier qui conduisait à l'esplanade. En sautant le dernier degré, elle s'écria :

— Je ne m'attendais plus à te trouver ici, Domnin.

Il répliqua sèchement :

— Je commençais à m'alarmer Quelle imprudence ! Était-elle nécessaire? Puis-je savoir d'où tu arrives?

Après une hésitation, elle dit à voix basse :

— Ne t'avais-je pas prévenu? Du hameau d'Espagnac.

Elle avait allongé le bras dans sa direction. Domnin aperçut alors un petit œil rouge qu'il n'y avait pas remarqué une demi-heure auparavant.

— Qui habite là-bas?

— Ce village est entièrement abandonné.

— Et cette lumière?

— C'est celle de l'église. Une fois par mois l'abbé Lemaure y vient officier. J'entretiens donc le feu de son sanctuaire d'un peu d'huile. ...Bonsoir, Domnin ! Je dois me lever à quatre heures, demain matin !

Ils s'étreignent froidement les mains. Resté seul sur la terrasse, le lieutenant réfléchit qu'à la piété de sa sœur se mêle un autre sen-

timent. Il se rappelle sa tendresse pour Louis d'Espagnac. Leur union étant devenue jadis impossible parce qu'ils refusaient, l'un et l'autre, de changer la direction de leurs vies, sa sœur, fidèle au souvenir de Louis, entretient le feu sacré d'Espagnac. Pendant quatre siècles les aïeux de Louis s'étaient succédé sur ce domaine héréditaire, près de cette église, leur fondation. Maintenant leur manoir est abandonné aux chauves-souris.

Domnin contemple la petite flamme aperçue à travers une rose ruinée.

— Pauvre Lazarine, son attention éloquente prouve qu'elle a souffert en silence de son amour pour ce faible et charmant d'Espagnac.

Domnin considérait songeusement l'espace enténébré, lorsqu'un des yeux jaunes ferma sa paupière.

— Quelle tristesse dans ce nouveau trou d'ombre ! murmura-t-il.

Derrière lui, une voix prononça :

— Tu regardais le dernier feu de Fontcalde où brillaient jadis sept feux !

Il ne fut qu'à moitié surpris par le retour de sa sœur et tendit le bras dans sa direction. Malgré l'épaisseur des ténèbres, Lazarine devina la main affectueuse qu'elle saisit, et retint, en disant :

— Je n'aurais pas pu dormir. Nous nous étions quittés comme des ennemis.

Il embrassa sa sœur sur le front, si respectueusement, qu'elle dit lentement :

— Mes quarante ans paraissent évidemment la vieillesse à un jeune homme de vingt-huit?...

Comme il protestait, elle l'interrompit en disant :

— Ta politesse ne me convainc pas... Ah ! un feu s'éteint encore là-bas ! C'est au Christol ! Il n'y habite plus qu'une famille de deux célibataires... un frère et une sœur comme nous... Donc, la fin ! Autrefois, huit feux !

— On dirait qu'ils obéissent tous à un signal. Coup sur coup, sur ce pic et dans cette combe, deux flammes soufflées !

— Ce qui reste de vie dans les hameaux de la Craille et du Javin où six feux brillaient encore en 1830. Tous ces villages relevaient de la Viguerie de La Roque.

— Ainsi, ces cinq ménages partis, ces hameaux seraient aussi morts qu'Espagnac?

— Aussi morts !

Ils regagnaient côte à côte le manoir, quand après avoir dépassé un châtaignier planté en contre-bas de la terrasse, Domnin remarqua

un feu magnifique. Il brillait quelques secondes et, après une éclipse, éclatait avec une nouvelle splendeur.

Étonnée de l'immobilité de son frère, Lazarine, après en avoir cherché la cause, l'avertit qu'il apercevait le phare électrique de la Garoupe, au cap d'Antibes.

— Ainsi on l'aperçoit à la fois de nos Alpes et de cette Méditerranée que j'ai franchie tant de fois. L'admirable étoile !

Lazarine avait pris d'autorité le bras de son frère et l'obligeait à rentrer dans la vaste cuisine. De chaque côté de la table, Sarah la naine et le vieux Vincent, endormis dans l'attente de leurs maîtres, semblaient se saluer, s'inclinaient ou relevaient à petites secousses leurs têtes. Avec la pelle, Lazarine enfouit les tisons du foyer sous l'épaisse dune de cendre dressée contre la plaque de fonte.

— Maintenant, notre fidèle feu du Roc peut dormir, et, demain, nous le réveillerons, dit Lazarine en regardant son frère avec un bon sourire.

Mais lui, soupçonneux, se garda bien de lui répondre. Sans paraître contrariée, Mlle de La Roque prit une lampe, et tournée vers Domnin, reprit :

— J'ai fait dresser ton lit dans l'ancienne chambre des enfants. Elle avait l'inconvénient d'être commandée par la bibliothèque où notre père passait quelques heures chaque jour, mais maintenant...

Les yeux de Lazarine se mouillèrent. Après une immobilité de quelques secondes, sa lampe haut levée, elle ouvrit la porte de ce qu'elle avait nommé : la bibliothèque. Une odeur complexe de papier moisi, tabac, aromates, liqueurs, cuir et pharmacie, en imprégnait l'atmosphère. Lambrissée en bois de châtaignier au dix-huitième siècle, cette pièce, dans le goût de l'époque, eût charmé, si plusieurs de ses panneaux n'en avaient pas été brisés. Des casiers contenaient, en même temps que des livres, les objets les plus disparates : moules à cartouches, moulinets de pêcheur, flacons à graines et tisanes des quatre voleurs, bocaux à médicaments, échantillons d'engrais minéraux, vases d'embrocation. Sous la table, une couveuse était restée ses tiroirs ouverts emplis d'ouate. Aux murs étaient appendus des pièges à putois et sur les crochets ouverts d'un traquenard de bronze, Bernard avait jeté des peaux de fouines mangées des mites. En panoplies, quelques bois de cerfs ou de chamois, jadis tués par M. de La Roque, avec un cartouche relatant la date de ces exploits. Sous un globe, une belette naturalisée, tortueuse, ses yeux de verre tombés à ses pieds. Le bouchon d'un bocal contenant une vipère dans l'alcool, sauta brusquement, et son fade parfum s'ajouta aux senteurs mêlées de ce capharnaüm.

— Sais-tu quelles furent les occupations du dernier hiver de notre pauvre père? dit Lazarine. Il collationnait les documents de la seigneurie de La Roque, et cela en toute modestie, mais avec pourtant le sentiment qu'il est beau d'avoir duré honorablement.

Sur une étagère remplie de dossiers ficelés et cachetés, Lazarine prit un gros cahier qu'elle ouvrit :

— Voici les dernières pages transcrites par notre père. Je n'ai pu les lire sans une certaine fierté... une fierté qui m'est nécessaire, car, à te l'avouer, c'est elle qui me tient debout dans la lutte que je soutiens pour sauver le Roc. Et elle lut rapidement :

« Extrait des libertés et franchises données aux habitants de la terre du Roc par Géraud-Romain de La Roque, Seigneur du lieu en 1340. »

Sur une pause, elle répéta : 1340, et continua :

« L'an du Seigneur mil trois cent quarante, régnant le seigneur Philippe, roi de France, — auprès de la fontaine, dans l'atelier de Barthélemy, s'étant présenté Baptiste Labro, il a exhibé à moi notaire public, un acte scellé du sceau en cire blanche de noble homme Géraud de La Roque, y appendu, d'où il apparaissait qu'il n'était ni vicié, ni altéré en aucune partie. »

Sa teneur en est telle :

« Au nom du Seigneur, ainsi soit-il, et l'an de l'Incarnation mil trois cent quarante, Nous, Géraud de La Roque, damoiseau, ne voulant pas opprimer dorénavant les villages ci-dessous nommés :

« Fontcalde, Christol, la Craille, Javin, Le Jasse de Bouygues,

« Nous donnons et concédons aux hommes et propriétaires habitant les villages susnommés, les libertés et franchises ci-dessous écrites... Et je jure sur les Saints Évangiles que je touche, gratis et corporellement, de maintenir et garder perpétuellement inaltérables les dites franchises et libertés ! »

— Comme tu le sais, Domnin, nos ancêtres tinrent parole.

— Oui, je crois que nous n'avons pas été de trop mauvaises gens, murmura l'officier qui feuilletait le cahier de son père. Une page l'arrêta, illustrée d'une naïve aquarelle, et il lut en exergue de cette miniature : « La maison de La Roque porte en ses armes, de gueules au lion d'argent, armé, lampassé et couronné d'or, à l'orle de treze bezans d'argent.

« Cimier : un demy lion issant d'argent.

« Supports : deux griffons au naturel.

« Cri : La Roque au Roc ! »

Lazarine qui suivait la lecture de son frère, dit après lui :

— La Roque au Roc !

Domnin tourna plus nerveusement les pages du cahier, pour s'arrêter sur cette description de baptême :

« Ce lundy 1583, douzième jour de mars, entre midi et une heure, estant la lune sur son dernier quadrant, il a plu à Dieu souverain créateur de toutes choses, nous donner à ma femme et moy un fils qui naquit en la chambre prochaine la grand'tour carrée, lequel dit fils a été baptisé en notre chapellenie.

« Son parrain a été le cousin sire Honoré du Dauphin.

« Sa marraine : damoyselle Lucrèce de la Monnière.

« Et a été appelé mon dit fils : Honoré, du nom de son parrain. »

— Tu allais passer son mariage, reprit Mlle de La Roque en obligeant son frère à reprendre quelques feuillets en arrière. Écoute cette page :

« 1607 : le dit sieur du Castellet d'Espagnac, père et légitime administrateur de la dite damoiselle Loyse, de son bon gré a donné et constitué en doire à Loyse, sa fille, et pour elle, au dit seigneur Honoré de La Roque, son époux : huit cents écus d'or, valeur soixante sols pièce, et ce, tant pour le droit paternel que maternel : et outre lequel doire sera tenu le dit sieur du Castellet d'Espagnac bailler à la dite demoiselle Loyse, sa fille, deux coffres munis de robes et meubles et hardes selon la qualité de la dite demoiselle ! »

— Charmante simplicité, fit Domnin !

— Ne souris pas. Ces âmes candides étaient surtout des âmes fortes ! Raymond, fils d'Honoré, devait se marier plus singulièrement que son père ; le hasard l'ayant conduit à Antibes, il y avait acheté une esclave barbaresque prise sur une felouque marocaine. Elle s'appelait Khadidja ! Il la fit baptiser : Marguerite, et l'épousa. Nous avons donc du sang maure dans les veines.

Amusé, Domnin répondit qu'il ne s'étonnait plus de son inclination pour l'Afrique où il avait vraiment retrouvé des mœurs à son goût.

Contrariée, Lazarine répliqua :

— Khadidja-Marguerite vécut et mourut ici. Pas un de nos ancêtres qui n'ait passé presque toute sa vie au Roc. Les nomades ne fondent guère de lignées. Ils disparaissent après quelques générations. Bonne nuit, Domnin.

Il lui ouvrit les bras et la serra contre sa poitrine. Elle ne lui rendit pas son baiser. Quand il l'eut accompagnée jusqu'au seuil de sa chambre, il lui renouvela son salut :

— Bonne nuit, ma sœur.

Elle partit à pas précipités.

Dans le silence qui suivit, Domnin resté dans l'embrasure de sa porte entendit ricaner et converser. Mme de La Roque s'amusait

aux inventions de sa démence. Le vent gémit ensuite dans la cheminée.

« Oh ! fuir bientôt en Afrique avec Éliette, devenue ma femme, songea-t-il peiné. Oui, fuir cette maison de cauchemar ! »

La fuite en Égypte.

A sept heures du matin un grand coup de poing, donné dans sa porte, réveille Domnin. Puis il entend sa sœur s'écrier :

— Ah ! monsieur le spahi fait grasse matinée ! Dépêche-toi, paresseux. A cinq heures, je surveillais déjà une plantation de raves et j'en ai même repiqué quelques cents pour donner l'exemple. Je t'attends.

Quand il rejoint Lazarine, celle-ci lui sourit d'un air ambigu qui le fait un peu rougir car il pense à l'effort déjà fourni par sa sœur.

— Ton café sera glacé, mon cher Domnin, avertit Mlle de La Roque avec un geste de regret.

Elle entre vivement dans la salle à manger et surprend Sarah qui buvait à même le jet de la cafetière dont elle se servait comme d'une gargoulette. Elle lui donne un grand soufflet.

La petite servante bascule sous la gifle à la façon d'une barque frappée par une vague et oscille plusieurs fois. Son équilibre rétabli, elle marmonne :

— Ah ! vous n'êtes pas du monde d'aujourd'hui, mademoiselle ! Vous paierez cela ! Il y a des juges ! Je m'en vais !

Sarah détache le tablier bleu qui protégeait son giron rebondi et le jette sur le plancher avec mépris.

— Partez donc, prononce froidement Lazarine, car je sais que profitant de mes absences, vous me volez.

La domestique éloignée, Lazarine servit elle-même son frère.

Domnin déjeuna silencieusement. Lorsqu'il relevait le front, l'expression concentrée de sa sœur l'inquiétait.

Brusquement Lazarine, restée debout, s'assit, et ses mains plaquées sur la table, demanda :

— Qu'en penses-tu? Je crois que tu souffrirais autant que moi si nous étions obligés de confier notre mère à un asile d'aliénés !

Devenu pâle, il avoua que cette décision lui serait en effet infiniment pénible, la maladie de leur mère ne lui paraissant nécessiter qu'une surveillance discrète. Enfin il voulait espérer que l'ébranlement nerveux apaisé, la guérison viendrait. Leur affection serait donc le meilleur remède.

— C'est l'avis du docteur Rargues et c'est aussi le mien... La difficulté... c'est d'assurer cette surveillance. Des servantes indifférentes me trahiront toujours. Il faudrait donc que je ne sois pas obligée de passer toutes mes journées aux champs... et surtout de m'absenter comme les foires m'y obligent de temps à autre.

Elle appuyait toujours sur son frère des regards ardents. Affectant de ne pas la comprendre, il compatissait à ses embarras, lorsqu'on heurta la porte qui fut aussitôt ouverte :

— Excusez-moi, monsieur et dame, mais comme votre ancienne bonne n'a pas voulu m'introduire, n'étant plus de service, à ce qu'elle m'a dit, je suis entré seul dans votre château.

Un homme corpulent dont la poitrine et le ventre flasques formaient cinq à six boudins jusqu'à la ceinture, souriait avec ruse. Ses yeux glaireux à fibrilles jaunes, sans reflets, n'exprimaient rien. Ce limonadier de Meyronnes dodelinait sa tête livide et molle comme une préparation anatomique maintenue trop longtemps dans l'alcool.

— Que me voulez-vous, Ribouchon? lui demanda sèchement Lazarine. Nous n'avons rien à nous dire.

Il sourit, claqua des lèvres et se laissa tomber sur une chaise :

— Ça dépend ! bougonna-t-il. Trop aimable de m'inviter à m'asseoir...

Il remit sur son crâne chauve comme un oing de suif, le feutre qu'il avait retiré pour entrer dans la salle, et considéra d'un air ambigu l'officier et sa sœur.

— S'il vous plaît, mon garçon !

D'un revers de main Domnin avait jeté bas le chapeau du cafetier. Stupéfait, celui-ci s'exclama :

— Faites excuse ! Je reste couvert chez moi, mais on ne se souvenait plus qu'on se trouvait chez les seigneurs du pays !... mais point pour longtemps, peut-être?... A propos, ce n'est point pour mon agrément... (la langue sortie, il sourit ignoblement)... ni pour le vôtre, si vous me voyez au Roc. Expliquons-nous ! Je viens au sujet d'un emprunt souscrit chez Me Arbaye, notaire à Digne, par M. Bernard de La Roque. Eh bien ! son prêteur Lorpoux étant mort, les héritiers m'ont cédé leur créance. Et je viens vous réclamer mes vingt-cinq mille francs.

Hautaine, Lazarine repartit :

— Mais si les intérêts que je faisais tenir à Lorpoux vous sont payés à l'échéance, que vous importe?

— Il ne s'agit pas d'intérêts, mademoiselle. Je ne suis pas Lorpoux, moi. Je veux mon capital et vous me le rendrez. Votre engagement vous y oblige. Les trois ans prévus sont écoulés. D'autre part la

perte que vous venez de faire de M. votre père va sans doute vous amener à liquider une succession embarrassée. Je prends les devants et réclame mon dû.

A la surprise de Domnin, l'insolence du limonadier, au lieu de révolter sa sœur, l'attirait. Elle donna même des explications polies à Ribouchon qui hochait la tête d'un air approbateur.

Enfin il s'écria d'un ton bonhomme :

— Chère mademoiselle, je vous répète qu'en prévision de la succession de M. de La Roque qui va vous obliger à une liquidation, je vous donne un mois pour me rembourser mes vingt-cinq mille francs. Un mois ou...

— ...La porte ! Sortez ! commanda le lieutenant furieux.

Ses poings mous à ses hanches, le cafetier avait pris une posture de fanfaron. Beaucoup plus grand que Ribouchon, Domnin le fit pirouetter et le poussa dans le vestibule.

— Ah ! mais ! Garde à vous, monsieur de La Roque ! On n'est plus sous le régime des seigneurs ! Cela vous coûtera gros ! Dès demain, l'huissier...

— Je vous avertis que si vous ne vous sauvez pas, je vais vous aider à trouver des jambes.

— Osez donc, balbutia Ribouchon en s'éloignant de toute la vitesse de ses mollets de caoutchouc qui communiquaient à son obésité des fléchissements comiques.

La tour carrée traversée, le limonadier, aussitôt à la limite du chemin vicinal, fit front avec une bravoure dérisoire :

— Ici, je ne suis plus chez vous, traîneur de sabre, cria-t-il... Chez vous ! Pas pour longtemps. Je m'en charge, hobereaux de misère !

M. et Mlle de La Roque ne pouvaient l'entendre car ils étaient rentrés dans la salle à manger.

Soucieuse, Lazarine dit très bas :

— Je n'ose te remercier de ton intervention énergique, car je suis obligée de ménager ces coquins. Ribouchon, ce que j'ignorais, se trouve donc avoir hypothèque sur le Roc. J'en suis confondue ! Tu viens d'humilier... comme il le mérite, ce drôle, mais je suis perdue. Où trouverai-je cette somme?

Domnin regarda sa sœur d'un air effrayé :

— Comment? Sommes-nous si bas, Lazarine?

— Je t'avais prévenu. Indifférent aux affaires d'argent, tu ne pouvais te douter de la gravité de la situation. Une solde assurée te dispense de tenir des comptes. Si Ribouchon obtient, pour le remboursement de sa créance, la mise en vente du Roc, en ce moment de crise rurale terrible dans ce département, c'est à peine si la totalité de la

somme obtenue permettra de dédommager nos autres créanciers ! Le Roc perdu, que nous restera-t-il pour vivre, à notre mère et à moi?

La douleur faisait vaciller au fond de leurs profondes arcades sourcilières les yeux bleus de Lazarine. Sur le silence de son frère, elle reprit d'un ton émouvant :

— Et comme j'aime cette maison, ce serait pour moi une peine sans consolation. Ce serait notre fin. La tienne aussi bien que la mienne, si tu veux te considérer toutefois comme un La Roque?

Consterné, Domnin, murmura :

— Il faut éviter ce désastre.

Reprise d'espoir, elle déclara :

— Considère surtout que je ne parle pas en sentimentale mais en réaliste. Eh bien ! la raison crie que ce serait folie d'abandonner le Roc : intérêt matériel comme intérêt moral nous engagent à le conserver.

Il murmura d'un ton singulier comme s'il était étranger à ce drame :

— Sans doute !

Mais sa lèvre inférieure tremblait. L'impitoyable logique de sa sœur le confondait.

Un grand bruit retentit à l'étage supérieur chez Mme de La Roque.

— Il faut que j'aille me rendre compte, avertit Lazarine.

A peine était-elle sortie qu'il voulut la rattraper. S'arrêtant au premier palier et penché sur la rampe, il réfléchit :

« Je voulais aviser Lazarine de mon départ lundi. L'abandonner dans ces circonstances serait une lâcheté. Mon renoncement à la succession de mon père ne réglerait rien. Trop indifférent aux intérêts de ma famille, je ne pouvais pas m'imaginer pareille situation... presque de la détresse !... En effet, c'est pour nous un engagement d'honneur de payer ce Ribouchon... Retourner en Afrique avant d'avoir assuré l'existence de Lazarine et de ma mère, serait une infamie. »

Mlle de La Roque descendait l'escalier où elle parut un peu surprise de trouver son frère. Elle le crut inquiet de l'état de la malade :

— Rien de grave ! Un fauteuil tombé par maladresse.

Il suivait Lazarine, lorsqu'un enfant courant dans le vestibule à leur rencontre dit, tout essoufflé, après avoir retiré son béret :

— Votre brabant a cassé dans le champ du Théniez. Galibou dit comme ça qu'il ne sait quoi faire.

— C'est bon ! J'y vais !

Recoiffé, le gamin sortit une paire de castagnettes de sa culotte déchirée, et s'enchanta du grelottement de la musiquette dont il scandait sa course.

— Mon bouvier Galibou, promu laboureur, commence ses bêtises.

C'était à prévoir. Il ne reste plus un cultivateur capable dans nos environs. Des vieillards, des ignorants ou des innocents. Il faut que j'aille réparer le mal que je prévois, avertit Lazarine.

— Je t'accompagne ! Puis-je t'aider?

— Tu me porteras la pince anglaise, les tenailles, quelques boulons.

Elle traversa la vaste cuisine désertée par Sarah, pénétra dans l'atelier des réparations et choisit les outils nécessaires sur l'établi.

Tandis qu'ils marchaient vers le Théniez sur un chemin rocailleux où filaient encore des ruisselets après la pluie du matin, Domnin, obsédé, considérait distraitement, à deux cents mètres au-dessus de sa tête, un village ruineux aux grossières masures en moellons noyés dans la boue rougeâtre de leur mortier. Pas un habitant ne s'apercevait, mais un chien blanc aboyait, et les échos amplifiaient ses hurlements.

— Voici le Théniez, annonça Mlle de La Roque. Pour l'atteindre, il faudra raidir le jarret et pousser ferme.

— On poussera !... Je voudrais te parler de l'affaire Ribouchon qui me préoccupe et je...

— Plus tard, si tu le veux bien !

Il comprit qu'en l'appréhension d'un malheur, elle voulait garder toute sa vigueur physique et sa présence d'esprit. Peut-être ses bœufs, son orgueil, en ce pays de moutons et de chèvres, étaient-ils blessés? Dès son arrivée à son champ disposé sur l'un des degrés de l'immense escalier taillé à bras d'homme dans la descente de cette montagne, elle fut rassurée. Ses bœufs roux, immobiles, attendaient. Le bouvier, novice, expliqua qu'il avait perdu son versoir.

Domnin le remit en place et en serra les boulons neufs avec la clef anglaise. Rassuré, Galibou, un jeune Ligure qui ressemblait à un coffre monté sur bottes, saisissant les mancherons de sa brabant, héla ses bêtes qui partirent avec leur lenteur méditée habituelle. Du ciel quelques hochequeues se laissèrent tomber sur les torches des bœufs enjougués ; de là, ils sautaient dans la terre renversée où les lombrics roses serpentaient en se trouvant exposés à l'air. La charrue du médiocre laboureur dérivait comme un navire mal gouverné.

— Ce sera encore beau s'il arrive à me remettre en valeur ces dix hectares, dit Lazarine. Voilà mon meilleur champ à céréales. Hardi ! Galibou ! Prends ton alignement sur ce sapin, mon ami.

Le coffre humain, insensible à cet encouragement, ne manifesta pas qu'il l'avait entendu. Il était de ces créatures qui acceptent le travail comme une fatalité. Il n'aimait pas son métier. En piquant ses bœufs, un rêve soutenait Galibou, celui d'arriver, par protection, à obtenir une place d'employé d'octroi à Saint-Laurent-du-Var, là-

bas, près de Nice. En képi et uniforme bleu, ne rien faire qu'examiner les paniers des dames dans les tramways d'Antibes à Nice, parler aux personnes, puis s'asseoir ! Bonheur !

— Peu de zèle mais de la constance chez Galibou, confiait Lazarine à son frère en redescendant vers le Roc.

Des pensées contradictoires agitaient Domnin en marchant derrière sa sœur comme l'y obligeait le sentier. Il voulait lui dire avec un accent de générosité dont elle serait certainement touchée aux larmes : « Je te reste jusqu'à ce que tes embarras soient réglés ! »

Au moment de prononcer ces paroles décisives à la vue des Alpes cendrées que les érosions avaient rongées jusqu'aux os, il évoqua l'Afrique chatoyante, les Arabes en burnous blancs, et ses spahis de pourpre sous le ciel de lapis, et il se tut. Les raisons les plus propres à convaincre sa sœur de la nécessité de son retour à Beni-Ounif lui vinrent en foule à l'esprit.

« En affaires, je ne suis qu'un enfant ! En agriculture, pas même un écolier. Mon secours ici serait donc vain ! »

Ces arguments lui paraissaient décisifs, lorsqu'il s'imagina Lazarine aux prises avec les Ribouchon du pays, d'autant plus capables de venir insulter une femme isolée, qu'ils la croyaient ruinée. Il apercevait sa mère jetée hors de sa chambre après la saisie du Roc. Des voix intérieures protestaient que s'il avait l'égoïsme de déserter le Roc, ses remords lui brûleraient le cœur à Beni-Ounif.

L'étroit sentier les obligeait à cheminer l'un derrière l'autre, lorsque Lazarine, intéressée par une scène qu'il n'avait pas remarquée, s'écria :

— Le brave homme ! Vois donc !

Un petit vieillard à étroit visage olivâtre ouvert d'énormes yeux de baudet, portait sur son épaule avec un geste de canéphore, une corbeille remplie de terre. Il la montait d'une combe colmatée par les argiles et l'humus entraînés par les eaux de pluie, à quarante mètres au-dessus de lui, sur un piton tronqué. Sa petite pincée de glèbe basculée ne faisait pas plus d'effet qu'une goutte d'eau dans un étang, au milieu de cette sorte de cratère d'une cinquantaine d'ares. Travail à la fois dérisoire et sublime. Ce septuagénaire luttait contre cette formidable nature dont les torrents entraînaient vers les vallées tout le sol fertile des hauts sommets. Cet insecte humain osait s'insurger, seul, contre des montagnes obéissant aux lois fatales du nivellement universel de la terre.

Quand le vieillard redescendit, après avoir basculé sa corbeille de châtaignier tressé, Lazarine le salua :

— Bravo ! père Sercomanens !

— Quoi donc, mademoiselle de La Roque?

Il semblait étonné.

— Ah ! c'est parce que je refais mon champ que les eaux m'avaient emporté? Ça ne vaut pas votre compliment. Aidé, je ferais mieux, mais le fils et la fille, deux drôles, sont partis aux « Grands Magasins ». Et le bonhomme, qui a même perdu sa commère, reste bien petit dans ce pays si grand.

Et Sercomanens, le bras levé avec un geste de tribun qui décelait sa race latine, reprit, la poitrine cambrée :

— Ce fut un bon pays tant que les hommes de force y voulurent travailler, mais la jeunesse d'aujourd'hui veut vivre en terrain « plainier » comme les rentiers. Ils ne veulent plus monter, ces lâches ! Alors, malheur ! la friche descend. Voyez, là-haut ! Au temps de mon enfance ces quartiers étaient riches en seigle, blé noir, patates, fruits ! Maintenant la brousse des genévriers et des ronciers nous mange le pain. Malheur ! Des gens qui ne veulent plus monter, c'est donc qu'ils désirent descendre au tombeau? Pauvre Provence ! Voilà trente-deux ans que j'ai commencé à combler cette cuvette du ciel. Ça serait tout de même un beau travail de lui remplir le ventre de terre et d'y voir un jour flotter des blés !

Et sur un nouveau geste d'orateur qui prenait à témoin les Alpes de la félicité évoquée, Sercomanens descendit lentement, mais inexorablement, vers la combe où il allait remplir sa corbeille du limon entraîné par les torrents.

— Ce vieillard vit seul, Lazarine? demanda Domnin.

— Tout seul ! Sa femme et les parents de sa génération sont morts, et ses enfants l'ont abandonné. Il habite sur le Mont-Noir une masure écartée d'une lieue de son plus proche voisin. Il ne se plaint jamais. C'est un homme !... Regagnons vite le Roc. Aujourd'hui samedi, je pense trouver l'envoyé de mon berger de la Caillole. Je lui ai prescrit de me faire tenir chaque semaine des nouvelles du troupeau que je ne puis aller visiter moi-même.

Lazarine s'avance d'un pas rapide et Domnin décide d'attendre leur retour au manoir afin de l'entretenir de ses intentions.

A cinq cents mètres au-dessous du Roc, l'eau couleur de verre à bouteille d'un torrent bouillonne sur une plage de cailloux. Au sommet d'une sorte de mamelle crétacée d'un violet d'aubergine, un hameau noirâtre paraissait prêt à glisser dans l'abîme. Comme Domnin l'examinait, l'une des masures s'écroula. Après quelques secondes, un grondement d'orage retentit. Les moellons étaient tombés dans l'abîme.

— C'est le Touët, dit Lazarine saisie. Il y demeure une famille

d'avenir, des jeunes mariés. Souhaitons qu'il ne leur soit arrivé aucun mal... Ah ! par exemple ! Les voici !

Sur le sentier qui remontait en zigzag de la Fouillouse jusqu'au chemin vicinal, un beau paysan couvert d'une limousine drapée sur lui comme la cachabiah d'un Bédouin, tenait par sa bride un bidet roux, à poil bourru, sur lequel était assise une jeune femme à mante bleue serrant dans ses bras un petit enfant.

Le montagnard au bourriquet s'avançait d'un pas farouche, évidemment contrarié de se trouver sur le passage de M. et Mlle de La Roque.

— Eh bien ! Mardaric, où vous rendez-vous, ainsi, Émilienne, toi et votre petit?

— A notre destinée !

— Je ne te comprends pas.

— A la ville.

— Quelle ville?

— Grenoble.

— Comment, malheureux, ta femme et toi délaissez votre pays? Les Mardaric étaient tenanciers de leur terre depuis trois cents ans au moins. Et comme ton grand-père, Cyprien, l'avait acquise sur ses économies, tu perds ton bien, pauvre homme.

Mardaric répondit avec un geste fatal :

— Des biens de même, c'est la misère du monde.

— Mais vos meubles, qui vous les a pris?

— Le feu !

— Quel feu?

— Regardez !

Une fumée brune s'élevait sur l'emplacement de la maison éboulée. Des flammes jaillirent ensuite, rouge sang sur le fond violâtre des murailles restées debout.

— Comment, Mardaric, tu as osé incendier le Touët?

Avec une expression provocante, le paysan à tête carrée et yeux verts repartit :

— C'était mon « avoir », j'en avais le droit ! Les quelques gens encore en place dans cette commune ne s'étant pas souciés de venir prendre nos lits et tables, à cause de la difficulté du lieu, alors j'ai dit : brûlons !

— Et c'est parce que tu as mis le feu à ton logis, que celui-ci s'est écroulé?

Après avoir incliné la tête, Mardaric hurla sauvagement :

— Huach ! ach ! ach !

L'âne au poil bourru en marche, Émilienne enveloppa plus étroi-

tement son petit enfant de son manteau bleu. Pendant quelques instants les fers du bourriquet sonnèrent sur les silex du chemin.

— La fuite en Égypte, dit Lazarine pensive ! Quel tyran menace ces malheureux pour qu'ils soient capables de résolutions aussi désespérées?

L'incendie flambait maintenant le hameau du Touët où, depuis mille ans au moins, des hommes avaient souffert et aimé !

Méditant sur le cri de Lazarine : « Quel tyran? » Domnin promenait un regard pensif sur les monts si dénués qu'à peine, de temps à autre, quelques herbages tavelaient de leurs taches vertes les pentes pierreuses.

Avant même d'avoir atteint le Roc dont le pentagone se dessinait comme un plan linéaire à cent mètres au-dessous d'eux, M. et Mlle de La Roque furent interpellés par un paysan coiffé d'un feutre si ramolli par la pluie qu'il lui avait donné la forme d'un bicoquet, la pointe en avant sur ses épais sourcils en brosses à dents. Ses yeux de chien d'un jaune d'or luisaient au-dessus d'énormes moustaches en queue de cheval. En cet homme haut guêtré et couvert sur tout son vêtement d'une boue jamais brossée, ils reconnurent Marius Ganagoble. Celui-ci leur cria, d'un air gaillard :

— Je descends de votre pâturage de la Caillole où je viens de rencontrer votre berger Abdalla — encore un païen laissé jadis pour compte par les Sarrasins que le diable emporte ! Eh bien ! Abdalla me prie de vous annoncer qu'il a perdu douze agneaux de lait cette semaine. Il ne reconnaît rien à leur maladie. Ce n'est pas la clavelée ! Il réclame des remèdes, car votre troupeau pourrait bien périr en grand !

Consternée, Mlle de La Roque répondit :

— J'aviserai. Merci, Ganagoble.

Le braconnier reprit en faisant tourner sa main :

— Faut pas vous tracasser puisque c'est toujours de même avec ces bêtes domestiques qui s'acharnent à crever. Ah ! parlez-moi du gibier de Dieu qui s'élève tout seul. Quoique ce ne soit pas temps de chasse, un bouquin s'est jeté de lui-même dans mon carnier. Le voulez-vous, mademoiselle? Non ! Tant pis ! A propos ! Des gêneurs nous quittent. Les Mardaric ! Bon voyage, car l'homme fut brusque pour moi. On va donc pouvoir courir le Touët sans qu'il grogne pour sa luzerne. Le pays devient de plus en plus plaisant à mon goût. Le temps approche où il ne restera plus que vous et moi dans Meyronnes ! Bénédiction ! Pourvu que le gouvernement n'envoie pas ses forestiers reboiser le pays?

Deux doigts dans sa bouche, le braconnier siffla et un chien rouge,

tapi derrière un talus d'où il observait sournoisement Domnin et Lazarine, accourut et posa les pattes de devant sur la poitrine de son maître.

— Ah! voici ma société, dit le braconnier réjoui en caressant le chien. Tout beau, Louettou! A bas, l'ami! A propos, mademoiselle, ce prochain automne, si vous avez besoin de truffes, Louettou vous en dénichera. Il vous renifle mieux que les cochons leur parfum, autour des chênes truffiers, partout où l'herbe semble brûlée entre les racines. Je vous en apporterai. Le bonsoir à vous!

Et Ganagobie s'éloigne en s'amusant à chasser du bout du pied les galets du mauvais chemin de Meyronnes. Lancé à la poursuite des pierres, Louettou les rapportait dans sa gueule avec des gambades d'allégresse.

Soucieuse, Mlle de La Roque, ses bras croisés sur sa canne, réfléchissait. Enfin elle dit :

— Impossible!

Son frère l'avait devinée :

— Veux-tu que je me rende à la montagne entretenir ton berger, Lazarine?

— Tu ne sauras pas le conseiller.

— Je te renseignerai toujours... et peut-être soupçonnerai-je le mal?

— J'accepte. Ce sera trois jours de route en montagne.

Presque tremblant de son émotion, le lieutenant s'écria d'une voix trop forte :

— Lazarine, j'aurais des remords à vous abandonner si vite, en de telles circonstances, notre mère et toi. J'ai l'intention de demander ma mise en disponibilité pour un an!

— Je comptais sur cette décision, répondit Mlle de La Roque avec le visage le plus calme.

Humilié de la simplicité avec laquelle elle avait accueilli ce qu'il tenait pour un grand sacrifice, Domnin regretta presque d'avoir précisé le temps de son séjour.

— Quand veux-tu te rendre à la montagne? reprit Lazarine surprise de l'expression attristée de son frère.

— Demain matin, j'irai chercher à Digne un cheval. Puisque je reste quelque temps au Roc, je ne saurais m'en passer. De la ville, je rejoindrai directement la Caillole.

Ayant approuvé, elle l'avertit qu'il lui fallait courir à Fontcaude où elle espérait trouver la servante qui remplacerait Sarah. ...Cette journée parut infiniment longue à l'officier oisif. Il vit sa sœur repasser au manoir accompagnée d'une longue fille dégingandée, puis s'éloigner, appelée par d'autres occupations pressantes.

Vers la fin de cet après-midi, Domnin ouvrit avec une certaine appréhension la porte de sa mère. Au grincement du vieil huis, Marie, agenouillée sur un coussin devant sa fenêtre ouverte sur le panorama mélancolique des Alpes, tourna vers son fils sa figure glorieuse, et lui dit avec un sourire délicieux :

— Comment ne pas avoir du goût pour la vie contemplative dans ce pays? Le joli mois de mai ! Des fleurs, des fleurs, des fleurs ! Quels jardins radieux ! C'est presque Nice ! Qu'en penses-tu, Domnin? En as-tu persuadée, Eliette Terville?

Il considérait sa mère avec étonnement tant son raisonnement moqueur était lié. Aurait-elle recouvré la raison, pour juger avec cette ironie cette campagne morose? Remué d'une profonde émotion, il saisit affectueusement les mains de sa mère.

Alors la malade, paraissant se réveiller d'un sommeil, considéra son fils avec surprise en murmurant :

— Est-ce bien toi, Domnin? Ah ! mon cher garçon, dans quel état tu me trouves? Qu'est-il donc arrivé?

Elle lui ouvrit les bras. Il s'y jeta en lui disant :

— Je ne vous quitterai plus de cette année, chère maman. Je reste au Roc.

Elle examina sévèrement son fils, et repartit :

— Compris ! Ton père t'a chargé de le remplacer comme gardien de prison ! Mes compliments ! Arrière ! Pas de comédie ! Va-t'en toujours d'ici ! Deux espions au lieu d'un ! Arrière ! Quand le juge sera assis à son tribunal, tout ce qui était caché sera révélé, aucun crime ne demeurera impuni ! Tu seras donc châtié !

Elle le repoussa et il dut se retirer. La porte refermée, il entendit sa mère déclarer :

— Rester au Roc ! Oui, restes-y, grand sot ! Reste et tu y resteras, je te le promets ! Ah ! C'est le mai ! le mai !

C'est le joli mois de mai!

Pâquerettes et parfums ! « Laissez-moi donc en repos afin que je pleure dans la douleur, avant que je m'en aille sans retour dans cette terre de ténèbres, couverte de l'ombre de la mort, dans cette terre de misères et d'obscurité ! » Seigneur ! Délivrez-moi !

...Leur dîner terminé, servi par le vieillard trébuchant aux yeux noyés, Lazarine et Domnin sortirent sur la terrasse.

— Même lorsqu'il avait passé toute sa journée en montagne, notre pauvre père ne pouvait s'empêcher de s'asseoir une heure sur cette esplanade, confiait Lazarine à son frère. Il n'aurait pu s'endormir avant d'avoir vu briller les feux des hameaux de notre voisinage,

car notre pays est si formidable avec ses cimes de deux mille mètres et son horizon de trente lieues, qu'au soleil, les hommes, d'ailleurs ici rares en nos environs, y disparaissent. Au contraire la nuit les révèle par leurs foyers. C'est aussi pour moi l'instant de douceur de ma rude journée. Ce soir, je me sens triste parce qu'un feu s'est encore éteint, celui de Mardaric, au Touët.

Après un silence troublé par le hululement d'une chouette à la poursuite des mulots, Lazarine reprit :

— Ce qui m'épouvante le plus pour l'avenir, c'est que dans cette vingtaine de feux qui luisent encore autour de nous, la moitié de ces maisons n'abritent que des célibataires ! La race, découragée, ne fonde plus même de familles. Ou bien, comme les Mardaric, l'enfant unique ! Car ils calculent beaucoup. Aussi, dans une génération, nos Basses-Alpes auront encore perdu la moitié de ce qu'il leur reste de population. La France se meurt par la volonté des Français. Nous aurons mérité de n'être plus, puisque nous n'existons qu'en tremblant pour notre petit bien être et que les risques de la vie nous épouvantent.

Lazarine marchait les mains croisées derrière le dos, donnant du talon de ses gros brodequins ferrés sur les dalles. Tout à coup elle dit avec une voix inouïe de tendresse :

— J'aurais tant aimé les enfants !... Mes enfants ! Des chers petits enfants !

A cet aveu que la nuit permettait à son austère et pure sœur, Domnin, le cœur serré, garda le silence. Quelle consolation ou quel espoir aurait-il pu lui donner? Le destin de Lazarine était désormais irrévocable. Lassée par un labeur héroïque, cette fille de quarante ans s'inclinait déjà vers la maturité, et bientôt ce serait la vieillesse.

Saisissant tout à coup les mains de son frère, Mlle de La Roque, arrêtée, prononça :

— Qu'attends-tu pour te marier? Il faut en finir avec ces interminables fiançailles. Les objections de Mme Terville sont absurdes. Elle voudrait te voir nommé à Tunis, Alger ou Oran. Pourquoi pas à Nice ou Paris avec le grade de colonel? Je redoute un peu la légèreté de Marcelline. Cette charmante mondaine abandonnait son marchaque fois que celui-ci, un ingénieur, devait se rendre à Anzin, Carthagène ou Viviez, lieux sans agrément, paraît-il. Souhaitons que les fâcheux exemples d'une telle mère n'influent jamais sur les sentiments d'Eliette !

Piqué de cette critique, Domnin répartit qu'il savait pouvoir compter absolument sur l'esprit sérieux et le cœur dévoué d'Eliette.

— Dieu t'entende, mon ami.

Après une méditation de quelques instants, Mlle de La Roque reprit :

— Quoi que tu puisses penser, il conviendrait d'arracher le plus vite possible Eliette à son milieu. Aussi sais-tu ce que j'ai fait? Après ta décision de ce matin m'assurant que tu allais rester au Roc, j'ai brusqué le mouvement. Mme Terville et Eliette sont invitées à venir passer quelques jours chez nous, malgré notre deuil récent. Le mariage, comme je le conçois, n'étant pas une bagatelle mais un devoir sérieux, notre pauvre père m'approuverait. Il s'agit de prendre vos dispositions pour hâter une union qui traîne sans raisons valables.

Quoiqu'il fût ravi de la nouvelle, et après avoir remercié sa sœur de son initiative, Domnin s'inquiéta du but qu'elle semblait poursuivre en convoquant avec tant d'empressement, au Roc, Eliette et Mme Terville. L'avant-veille, une lettre de sa fiancée lui avait appris que sa mère l'ayant entraînée à Evian, elle avait eu le chagrin de ne pouvoir le rencontrer à Nice. Ne pouvant pas exprimer à Lazarine ses soupçons, peut-être injustifiés, Domnin lui demanda du ton câlin qu'il prenait jadis avec sa grande sœur alors qu'il n'était encore lui-même qu'un garçonnet de huit ans :

— Louis d'Espagnac accompagnera-t-il Mme Terville?

— C'est possible ! Je n'en sais rien.

Le ton grave de Lazarine le peina.

Un à un les feux des maisons s'étaient éteints.

— Puisque tout le monde dort, allons dormir, avertit Lazarine.

...Et voici qu'en longeant l'esplanade pour rentrer au manoir, le châtaignier dépassé, Domnin remarque que l'œil éblouissant de la Garoupe, après avoir regardé les Alpes, tourne son attention vers l'Afrique. Le lieutenant aux spahis, qui donne son bras à sa sœur, l'arrête.

— Viendras-tu, gronde Lazarine, et elle oblige son frère à rentrer dans le sombre manoir où le vieillard aux yeux noyés monte la garde devant le foyer qui fume dans sa cendre.

Charles Géniaux.

(A suivre.)

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

LA RÉPUBLIQUE RHÉNANE

Ce qui se passe en Allemagne à l'heure actuelle relève d'un principe critique extrêmement simple, condensé par le proverbe : *Quand il n'y a plus de foin au râtelier, les chevaux se battent.* Tout n'est pas faux dans cette conception de la nationalité, qui voit dans la nation l'un des développements de l'équipe. Chez certains, la bifurcation se fait du côté des entreprises généreuses. Chez d'autres, on aboutit au cul-de-sac des associations de malfaiteurs. N'est-ce pas un peu beaucoup le cas du *Reich?*

Pendant des années, pendant des siècles, le *Reich* et la Prusse ont vécu de déprédations, seules capables de fournir de la cohésion aux lambeaux disparates, mal cousus par les Hohenzollern. La Prusse avait beau « jouir » d'une détestable réputation, le *Reich* avait beau laisser entendre de sourds craquements, l'un et l'autre nourrissaient, pacifiaient, ordonnaient, se faisaient obéir. D'innombrables populations se laissèrent imposer la domination brandebourgeoise, comme d'innombrables rentiers se laissèrent glisser des actions de Panama. Question de mode, d'entraînement.

Au fond le cœur n'y était pas. On s'en aperçoit aujourd'hui. Je ne veux pas prétendre qu'il existe une majorité de citoyens allemands prêts à rejeter l'allégeance du *Reich.* On n'en est pas encore arrivé là. Ce qui apparaît, c'est l'embarras, l'indifférence des masses vis-à-vis de l'unité impériale. Les souvenirs — souvenirs de rapine et de bamboche — commencent à parler moins haut, depuis qu'on les devine

irrémédiablement périmés, disparus sans postérité successible. L'opinion publique entre en balance, considère les minorités agissantes, attend la révélation d'une idée nouvelle, d'où qu'elle vienne.

Derrière cette placidité de surface, de furieux mélanges se produisent. Qui l'emportera, la tradition violente et surajoutée de l'unité prussienne? Le sentiment exacerbé de la classe? Les réclamations du régionalisme? Si l'on pouvait isoler le *Reich* du reste du monde, peut-être l'exaspération sociale aurait-elle autant de prestige que l'incantation séparatiste. L'Allemand, qui n'a pas de bornes sentimentales, mettrait volontiers ses passions au service des théories communistes ou réactionnaires, et serait bien capable d'y sacrifier son roi et ses dieux. D'autre part sa seule tradition qui tienne, celle de la patrie concrète, immédiatement ressentie, plus proche du clan que de l'État, trouve dans les circonstances actuelles, prodigieusement fatales aux ressorts impériaux, un milieu si favorable qu'on doutera qu'il renonce à en faire valoir la douceur.

De fait, l'attache majeure, léguée à Ebert par Guillaume II, si mal assisté du prince Max (au nom mieux fait pour les refrains de café-concert que pour les grandes parades historiques), à force d'être tiraillée en tous sens, perd ses mailles et lâche ses paquets. A l'heure qu'il est, en dépit des incidents et des contre-incidents, il serait malaisé de déterminer la nature des rapports qui unissent — si c'est encore le terme convenable — la Prusse et la Saxe, la Prusse et la Bavière, la Prusse et la Rhénanie. De fait, le publiciste le plus prudent ne peut manquer d'avouer que jamais le caractère impérial de l'Allemagne n'a été si incertain. Il faut remonter jusqu'au dix-septième siècle pour rencontrer pareil chaos.

Les amateurs d'évolution peuvent s'en donner à cœur joie. Au fond, rien de plus complaisant que cette théorie, car on est toujours à même de s'insérer dans telle série, plutôt que dans telle autre. Considérée de plus haut et de plus loin que 1871, 1815, ou 1525, l'histoire du germanisme ne trahit-elle pas un furieux penchant pour la diversité? Au temps des caractères runiques, les Scandinaves ne faisaient qu'un avec les Germains. Que de chemins parcourus depuis! Norvégiens, Danois, Suédois, Islandais, Anglo-Saxons, tout ce monde-là s'est détaché, précisé! Plus loin du moteur, Francs et Lombards, Burgondes et Ostrogoths se dénationalisent intégralement. Mille ans plus tard, cette tendance à la déperdition l'emporte encore avec le séparatisme hollandais. En vérité, on pourrait soutenir que le rassemblement prussien n'a été, dans l'évolution du *deutschtum* vers la division des aptitudes et des vocations, qu'un accident hostile. Même de nos jours, l'Autriche n'a-t-elle pas dit adieu au giron commun?

La Suisse alémanique songe-t-elle à y rentrer? Pas plus que l'Alsace.

Enfin la Rhénanie donne depuis 1918 des signes indéniables de particularisme actif. Elle aussi sent le besoin de quitter l'une des voies de l'évolution pour s'engager dans l'autre. Après les Nordiques, après les Hollandais, après les Alsaciens, après les Suisses, la Rhénanie, martelée par deux civilisations contradictoires, éprouvée depuis deux mille ans de culture romaine, éprouve le besoin de se distinguer des sommaires adorateurs d'un Thor et d'un Odin mal développés.

On a tout dit depuis sept ou huit ans sur le particularisme rhénan. On a noté les singularités du terroir, de l'histoire, du peuple. En 1918 cette accumulation d'idiosyncrasies faillit aboutir au geste décisif. A un moment où le sombre bateau impérial faisait eau de toutes parts, les Rhénans désillusionnés, épouvantés aussi par l'arrivée imminente des Alliés

Et de sombres canons marchant vers Austerlitz,

multipliaient les réunions, les meetings, les intrigues, les invites, les pourparlers publics ou occultes, pour tirer leur épingle d'un jeu qui ne rapportait plus que des ardoises interminables surchargées de chiffres terribles.

Certains ont suspecté la sincérité de ce mouvement. Pur calcul d'égoïsme, selon eux, subtile manœuvre sans nulle spontanéité profonde ! Comme si la complicité du cœur avait besoin, pour s'affirmer d'un azur idéal, où l'histoire — c'est-à-dire après tout une succession de profits et de pertes — ne tracerait aucun caractère ! Qui ne voit au contraire que le principal levier pour dessouder le plus facilement le conglomérat germanique, c'est l'égoïsme, le vieil éternel égoïsme, moteur inlassable des migrations et des empires? Ce qu'il fallait, ce qu'il faut encore, ce qu'il faudra toujours aux peuples, et en particulier au peuple rhénan, pour affirmer leur moi, c'est-à-dire une somme à demi consciente de désirs et d'intérêts, ce n'est pas je ne sais quelles limbes sans aventures et sans sollicitations, mais bien une combinaison résolument tranchée d'avantages et de risques qui fasse sommation d'opter.

Ne nous créons pas d'illusions : s'il est vrai que de 1815 à 1866 le peuple rhénan regarda non sans *sehnsucht*, non sans *gemütlichkeit* du côté de Paris, cette disposition merveilleuse, dont Napoléon III ne sut même pas utiliser les restes, disparut après Sadowa, pour faire place peu à peu au sentiment contraire. En 1914, sauf de rares témoins, plus qu'à demi fossilisés, d'une période déjà révolue, les

Rhénans se croyaient foncièrement prussianisés : je me souviens d'avoir eu, en 1913, de longues conversations à ce sujet, avec un jeune intellectuel, originaire, par toutes ses ascendances, de l'ancien duché de Clèves, situé, comme on le sait, à l'extrême nord de la Rhénanie, et qui par son annexion aux domaines des Hohenzollern, dès le début du dix-huitième siècle, représente l'une des avancées prussiennes les plus solides dans la direction de Paris, d'Anvers et de Londres. Ce garçon, qui n'était pas inintelligent, était venu à Paris pour parfaire sa thèse de doctorat. Et quelle thèse ! Une thèse de pangermaniste, qui lui avait été suggérée (on reconnaîtra là toute une méthode) par un célèbre professor d'outre-Rhin, spécialisé dans l'histoire des batailles : *Audenarde*. Il fallait voir, au début, la morgue, d'ailleurs naïve et bonasse, si l'on peut accoler à la morgue ces deux épithètes, pourtant nécessaires, de ce produit frauduleux des universités allemandes ! Quand je lui parlais de Mme de Lafayette, il me répondait par Frédéric II.

Eh bien ! Deux mois, deux pauvres petits mois de vie de Paris, le transformèrent. Non qu'il reniât, certes, ni sa thèse, ni ses maîtres, ni ses besoins (car il entendait bien faire sa carrière dans l'Université d'Empire), mais à Paris une foule de détails le révélèrent à lui-même mieux que Munster et les manigances de Berlin n'avaient su le faire. Deux choses par-dessus tout l'avaient impressionné : la facilité avec laquelle, le jour du 14 Juillet, il avait pu danser avec de « cholies Françaises » et le respect du passant pour les cortèges funèbres. Le salut dont on honore chez nous les cercueils lui apparut comme une marque de supériorité sur l'indifférence germanique en pareils cas, et il partit en me disant avec loyauté. « Nous sommes plus forts, nous sommes mieux organisés, mais vous êtes plus civilisés que nous. » La guerre, les défaites n'ont pas changé l'excellent Franz M... En 1919, il m'écrivait pour se plaindre de nos exigences financières, qui menaçaient de ruiner ses espérances professorales.

C'est là un beau cas de particularisme. Franz M... a-t-il changé? Je l'ignore. En tout cas, d'autres changent pour lui. Peu à peu le cercle, formé autour de Dorten, de Smeets, de Matthes s'élargit. Le voilà qui gagne les sphères officielles, par le glaive et par le feu. Il faut que le mouvement soit sérieux, car on a tout fait pour le contrarier, pis, pour le décourager. En 1919, après quelques passes d'armes, dont on se demandera toujours si elles furent authentiques, M. Clemenceau lâcha les Rhénans. Déjà l'esprit du *Reich* s'était ressaisi. D'une part on rassurait de Berlin, par l'entremise d'Erzberger, les populations hésitantes sur les conséquences de leur loyalisme, en leur laissant clairement entendre que Berlin, appuyé sur Londres,

saurait esquiver les exigences faiblissantes de la France, d'autre part la vague socialiste avait passé, ne laissant derrière elle que des lois, soumises aux chances alternantes des votes et des majorités, et le fantôme, plus impressionnant que dangereux, de Spartacus.

Lloyd George, indéfectiblement rivé au parti de l'erreur, s'était posé, comme une borne, entre la Rhénanie et nos droits. Mais c'est pour lui, semble-t-il, que Joubert s'est écrié : *Malheur à qui se trompe tard!* La politique réaliste de M. Poincaré, par sa seule existence, a ramené les travaux et les jours de 1918. Sans doute les catholiques, qui nous avaient fait, en 1918, par peur de Liebknecht et de Lénine, par peur de la Saxe et de la Thuringe, des avances formelles, n'ont pas encore renoncé à leurs attaches, renouvelées de 1903, par une conversion très semblable à celle qui leur fit accepter jadis certaines conséquences de la politique bismarckienne ; mais les agriculteurs, mais certains industriels, mais une portion de la bourgeoisie, mais une importante minorité ouvrière se rallient, de präsidium en präsidium, à la thèse de l'indépendance.

Du mouvement en lui-même on ne saurait encore parler. Le déclenchement d'Aix-la-Chapelle fut-il prématuré? Peut-être. En pareille matière, par le simple jeu des fatales indiscrétions et des contre-manœuvres qui en résultent, on est toujours amené à devancer son emploi du temps. Primo de Rivera est parti en guerre quelques jours avant la date fixée. En 1912 le Monténégro — dont on se demanda si le geste était bien authentique — devança les conjurés sans crier gare, non de quelques jours, mais de plusieurs semaines, je crois bien. Le succès ne leur fit pourtant défaut ni à l'un ni à l'autre. Quand on complote, on devrait savoir qu'une destinée, inhérente à ces sortes d'initiative, brusque toujours le départ.

On a incriminé aussi la sincérité de M. Deckers et de ses collaborateurs. Faire là-dessus autre chose que des hypothèses serait très hardi. Là encore, et même dans l'hypothèse d'une action préventive, d'une homœopathie, concertés entre Curzon et Stresemann, il convient de prendre son parti d'une autre loi naturelle, et à peu près inévitable. Quand bien même la proclamation de la République rhénane n'aurait été qu'un « truc » infâme, subtilement machiné pour faciliter l'écrasement d'un germe redoutable, il ne faudrait nullement désespérer de l'aventure. Rappelons-nous 1914. N'était-ce pas une guerre préventive que Guillaume II, apeuré par la loi de trois ans et le renforcement russe, prétendit parfois avoir voulu déclarer? Les exemples foisonnent de guerres préventives dont l'issue accéléra simplement les événements redoutés.

Une seule chose compte : les résultats. Ils ne sont pas mauvais. Bien

entendu l'Angleterre proteste. Qui ne s'y attendait, juste ciel? L'Angleterre, depuis le 11 janvier 1923, est faite pour protester. C'est là, ce doit être là son rôle en Europe ; il ne saurait tirer à conséquence et une sage politique française l'y confinera savamment. Lord Curzon rend merveilleusement dans cet emploi où sa voix trouve des accents pathétiques. Il proteste, donc il subira. Certes l'opposition de ce gentleman gênera les milieux rhénans dans la région de Cologne, mais la seule façon vraiment efficace pour l'Angleterre, de protester *utilement* serait de débarquer en Rhénanie deux cent mille hommes. Le seul énoncé de cette hypothèse en accuse le caractère extravagant. Rassurons-nous donc sur les protestations britanniques et favorisons puissamment une initiative qui, si on la conduit bien, rachètera l'une des pires fautes du traité de Versailles.

Comme on s'en doute, c'est de la question de *sécurité* qu'il s'agit. Problème redoutable, angoissant, qu'on ne saurait éluder. Jusqu'à un certain point la doctrine affirmée par la plupart de nos hommes d'État, que les délais d'évacuation de la Rhénanie par nos troupes n'ont pas encore commencé, peut tenir lieu de garantie. Garantie un peu sommaire, un peu dérisoire. Dans l'état de nudité où nous a mis le rejet, en 1919, du plan du maréchal Foch relatif à l'organisation permanente de la défense rhénane par la France, en 1920, *du pacte de garantie* — l'une des farces les plus colossales, les plus humiliantes aussi, qu'on ait osé offrir à un État vainqueur (ne s'agissait-il pas de soumettre les mouvements de notre diplomatie au veto d'olibrius dans le genre du général Smuts?) — la thèse de la non-évacuation, si souvent exposée par M. Millerand, sert au moins à remplir l'intervalle qui peut aller du traité de Versailles à la réalisation de mesures sérieuses.

Ces mesures, on en peut énumérer deux ou trois : mise en tutelle, résection, démembrement du *Reich*, occupation définitive des points stratégiques par les contingents franco-belges, création d'un État rhénan, qui prenne son indépendance mieux qu'au sérieux, — au tragique.

Inclinons-nous de ce côté-là? On le dirait. La plus grande erreur — après tous les obstacles que l'on s'est plu à laisser accumuler sur les routes de Coblence, de Trèves et de Wiesbade — serait de croire à un prompt aboutissement du problème. Les fondations d'États nouveaux réclament des soins prolongés, car il s'agit presque toujours de liquidations d'impérialismes, qui, pour être détournées, n'en sont pas moins formidables, chargées comme elles le sont d'intérêts mondiaux. Il suffit de se reporter par la pensée aux démêlés fantastiques auxquels donnèrent lieu, durant le cours des cent quarante dernières

années, l'avènement ou la résurrection de l'Italie, de la Grèce, de la Serbie, de la Belgique, de la Roumanie, de la Bulgarie, de l'Égypte, sans parler de l'Irlande, de la Pologne et des colonies sud-américaines, pour se rendre compte que les à-coups de la genèse rhénane ne présentent rien que de normal. Il a bien fallu dix ans pour asseoir la Belgique. La Grèce n'est pas encore tassée. L'Égypte se démène toujours. Attendons-nous donc sur le Rhin à des convulsions prolongées, qui se termineront bien, si nous savons les faire se dérouler suivant l'axe patient de nos intérêts.

La partie s'engage, c'est tout ce qu'on peut dire. Elle ne s'engage pas trop mal. Maintenant il faudrait un homme courageux qui se lève au Palais-Bourbon et qui dise: « Pleins pouvoirs sont donnés à M. Poincaré jusqu'à l'établissement de l'ordre en Allemagne. »

Qui osera prononcer cette parole?

René Johannet

LES LETTRES

LIVRES NOUVEAUX

Comme *Cantegril*, — je pense que Cantegril, le roublard, le beau parleur, le beau chanteur, le fin cuisinier, le galant Cantegril est de vos amis? C'est le Panurge des Pyrénées! — *la Nuit*, le nouveau livre de M. Raymond Escholier se passe en terre ariégeoise! Doux pays! Comme nous allons rire! Vous vous trompez. Le biographe allègre de Cantegril, après nous avoir promenés dans les vignes et fait asseoir autour d'une table de cabaret, fleurant bon le vin nouveau, les cèpes à l'ail, et le poulet au fenouil, entr'ouvre, cette fois, pour nous, la porte d'une triste maison, silencieuse et feutrée de poussière : une maison respectable entre toutes, celle du docteur Langlade, de la Bastide. Le vrai nom de la Bastide, c'est Pamiers ; et la triste histoire qui nous est contée est vraie de tous points... Henriette vit encore. Elle tend la main sur les marches d'une cathédrale romane, dans une grande ville du Languedoc.

Le docteur Langlade avait un fils, qui, à Paris, s'est assez mal conduit, et qui n'est rentré dans la vieille maison paternelle que pour y mourir impénitent. De ce fils, et d'une de ces femmes, dont on n'ose pas à la Bastide évoquer l'existence abominable, une fille est née, vite orpheline. Faut-il la laisser à l'orphelinat? Faut-il essayer d'en faire une sage demoiselle? Le bon docteur bravement se décide à la prendre chez lui. Bravement? Vous n'apercevez point d'héroïsme, en cet acte tout naturel d'humanité... Pardon : mais nous sommes à la Bastide, petite cité pieuse et effarouchée, où les idées ne bougent guère, en cent ans. La sœur du docteur, Mme Apollonie, sera la

première à vous expliquer combien il est dangereux, au contraire, aux traditions et à la bonne tenue d'une famille bourgeoise, d'accueillir l'enfant du péché, chargée de tares mystérieuses, et pétrie, sans nul doute, des mauvais instincts maternels. Mme Apollonie prédira les pires catastrophes. Et ces catastrophes se produisent en effet. Mais cela ne prouve point que la revêche dame ait raison.

Cela prouve... Tenez, cette petite Henriette, je lui aurais laissé sa gaieté naturelle et sa pétulance. Je lui aurais permis de jouer avec des enfants de son âge. J'aurais admis qu'elle chassât aux papillons, qu'elle grimpât aux arbres. Je l'aurais fait voyager. J'aurais essayé de l'intéresser à mille choses gaies, et belles... Et je ne l'aurais point quittée de l'œil, car le diable est bien fort.

Ce n'est point ainsi qu'agit le docteur Langlade ; pas davantage Mme Adélaïde, la grand'maman, qui a vu survenir avec quelque inquiétude cette petite-fille scandaleusement née, et qui se met à l'adorer. Henriette, à la Bastide, c'est le rayon de soleil qui voudrait tout illuminer ; on ferme les contrevents ; c'est du mouvement, du rire, du gazouillis d'oiseau, l'exubérance d'un jeune corps où l'on ne distingue point la piqûre cachée... « Chut ! Est-ce ainsi qu'on se tient?... »

Et Henriette cherche à s'évader. Elle déniche une vieille clef et par la porte de la remise fait quelques pas hors de la sombre maison. Par mauvaise chance, Mlle Césarine, la modiste, habite en face. C'est chez elle qu'Henriette va oublier la maison sévère. Elle n'y apprendra rien de bon. « Les verrous et les grilles ne font point la vertu des femmes ni des filles ». Grand-père se méfie, cependant, et les escapades d'Henriette sont brèves. Le grand malheur dont elle est frappée va affaiblir la vigilance du docteur ; — Henriette, soudain, devient aveugle. Les médecins expliquent comment les fautes des parents gâtent le sang ou la moelle des enfants. Le péché originel est une vérité physiologique.

Nous voici au cœur du sujet et vous voyez qu'il est délicat. Une enfant, chargée d'une lourde hérédité physique et morale, est plongée dans les ténèbres. A quoi va-t-elle rêver? Comment vont se développer les instincts profonds qu'un hasard a déjà tirés de leur sommeil?...

L'aveugle amoureuse, — les amoureux d'une aveugle... Quelle aubaine pour un romancier naturaliste ! Quelles analyses, quelle étude clinique, — quel triste étalage de hontes et d'impudences ! M. Raymond Escholier a eu le très rare courage, ayant choisi ce thème périlleux, d'abord, d'aller jusqu'au bout, et de ne rien épargner à son héroïne des misères auxquelles elle est vouée ; ensuite, de

s'imposer une stricte discipline de discrétion, de prudence, et de bien dire, de telle sorte qu'il laisse tout deviner, à qui a quelque expérience des faiblesses humaines, sans rien dire qui puisse choquer nos délicatesses, ni renseigner les âmes innocentes...

Avec une habileté prodigieuse, Henriette, à qui sa cécité ne permet plus d'autres joies que celles, précieuses, vers lesquelles elle est attirée, va réussir, avec la complicité d'une servante, à se les procurer. Des passants, des fonctionnaires, le cousin Célestin lui même, si bon mari pendant vingt-trois ans, la consoleront, à l'insu du bon Langlade, de n'y plus voir. Le scandale éclatera un jour. Le grand-père mourra de chagrin. Et Henriette, en horreur à toute la ville, devra s'enfuir à Toulouse, où naîtra l'enfant d'un père inconnu d'elle-même...

C'est tout à fait atroce. Conté brutalement, ce serait intolérable. Mais M. Raymond Escholier a écrit *la Nuit* comme une tragédie classique avec mesure, avec pudeur. Et vous devinez les égarements d'Henriette comme vous devinez ceux d'Agrippine dans *Britannicus* ou ceux de la misérable *Phèdre*.

Il n'y a pas de leçon à tirer de *la Nuit*. L'hérédité est-elle une loi d'airain? La démonstration ne serait pas sans réplique. D'autres que les parents Langlade eussent sauvé, ce me semble, Henriette. Et leur expérience, mal conduite, n'infirme pas la grande loi de charité qui commande d'aimer, de recueillir les innocents, même si leur naissance est scandaleuse... Il est, au reste, absolument inutile de conclure. Le plaisir d'avoir vu se lever quelques idées, en lisant un livre délicat, subtil, pénétrant, doit nous combler, si nous sommes sages.

* * *

Le livre de Mme Galzy, *les Allongés* (1), est un de ceux qui, en cette première semaine de novembre, ont déjà retenu l'attention des membres de l'Académie Goncourt. On cite encore *l'Équipage*, de J. Kessel, et *Maeme*, de Thierry Sandre. On parle aussi de... et de... Mais ce n'est pas sérieux. Et tout le monde sait bien à quoi servent ces « indiscrétions ».

Mme Galzy a vécu à Berck, ville pâle, où le vent du nord vous jette au visage des grains de sable qui piquent et qui pétillent. Peut-être a-t-elle été captive elle-même dans la Maison des Sables? Elle a vu de près, assurément, les victimes du mal terrible ; ceux qui vivent étendus, les vertèbres gainées de plâtre, et qui suivent, dans

(1) F. Rieder, éditeur.

un miroir, les gestes, la marche des bien-portants ; ceux dont les jambes sont suppliciées par les extenseurs ; ceux qu'on amène chaque matin à la salle d'opération, pour leur faire subir des ponctions atroces. Personne encore n'avait décrit ces misères. Voilà le sujet tout neuf qu'elle a choisi.

Un écrivain naturaliste s'en fût pourléché. Imaginez Zola furetant, le lorgnon de travers, dans les chambres, et dans le jardin, interrogeant les médecins, et décrivant scientifiquement les os amollis, et l'humiliation des victimes... Mme Galzy est plus discrète. Elle a trop de pitié pour étaler les souffrances des malades de Berck. Elle les décrit avec discrétion, simplicité et tristesse. Point de chantage au frisson. Pas de « couplets de bravoure » sur les plaies purulentes. En vérité, tout ce que nous avons besoin de connaître, pour plaindre mieux, elle nous le dit. Rien de plus. Il est remarquable qu'une femme ait su se dominer, s'imposer cette discipline, et échapper à la tentation du lyrisme de l'horrible...

Les malades de Berck, surpris quelquefois par le mal en pleine activité, en plein bonheur, quelles sont leurs pensées? Ils ont leurs romans... La narratrice des *Allongés* a entrevu, autour d'elle, bien des mystères. Ici encore, elle a fait preuve de mesure. Elle n'a pas cherché à tout découvrir. Elle a deviné, — et elle suggère. Elle a frôlé des drames. Voici une petite malade, une jeune femme, que son mari ne vient voir que deux fois l'an ; une abandonnée... Voici le vaillant capitaine Gilbert, qui n'espère point de guérir, et qui a un grand secret. Nous ne saurons de lui qu'une chose : c'est qu'une femme désespérée viendra, près de lui, l'aider à mourir. La vérité nous échappe. La vérité « anecdotique », — non point la vérité psychologique, amour et douleur, — la seule qui importe.

En somme, *les Allongés* ne sont pas un roman. On y aperçoit des esquisses de romans. Il est bien possible qu'on en fasse reproche à l'auteur, — les gens qui n'aiment que le dessiné, l'achevé. Ils la blâmeront aussi de n'avoir pas dressé un seul caractère complet. Il n'y a que des silhouettes. N'est-ce pas l'image de la vie? Qui peut se flatter d'avoir pénétré une âme? On pressent, et on doute...

De cette contemplation de la douleur, Mme Galzy a voulu tirer un enseignement. Elle nous conduirait volontiers, dans les dernières pages du livre, vers une religion de la douleur ; de la douleur purificatrice, éducatrice de la volonté et du cœur. C'est un très noble dessein. Je ne pense pas qu'il ait été réalisé bien clairement. Et la philosophie qui se dégage des *Allongés* est un peu nuageuse. Au fond, elle peut fort bien n'être que banale...

Mais qu'importe? L'essentiel était de fixer, en traits nets, sans

empâtements de couleurs criardes, l'aspect d'une « città dolente » ; de pénétrer, à pas feutrés, dans une géhenne ; de nous instruire sans indécence, et de nous apitoyer sans user de moyens grossiers. Le livre de Mme Galzy atteint le but. Il fait honneur au talent de l'écrivain et au cœur de la femme.

***

« Sans doute, il est bien tard pour parler encore d'*elle* puisque les livres de guerre se font si rares et se vendent si mal. On comprend pourtant qu'après avoir amassé en eux tant d'impressions fortes, qui s'enflamment et qui brûlent dans leur mémoire comme des plaies, des hommes ne puissent être calmes que lorsqu'ils ont fini de se raconter... » C'est sur ce ton un peu âpre que M. Maurice Genevoix annonce, en tête de son dernier livre, *les Eparges*, que voici la fin de ses « Mémoires d'un combattant ». *Sous Verdun*, *Nuits de guerre*, *Au seuil des guitounes*, *la Boue*, *les Eparges*, il est impossible que vous n'ayez lu aucun de ces livres sincères et poignants. On a beaucoup parlé des premiers. Un peu moins des autres. Mais quelle laide indifférence !... L'écrivain, lui, ne s'est point lassé. Il n'aurait pas vécu tranquille, s'il ne s'était pas délivré de ses cauchemars...

Son dernier récit nous mène de janvier à la fin d'avril 1915. C'est en avril 1915 que le sous-lieutenant Genevoix a été blessé, grièvement. Janvier, février, ce fut la période d'attente, dans les tranchées trempées, sous la croûte de boue qui durcissait les capotes. Dans les villages, au repos, on se demandait : « Que va-t-il arriver? Quel jour faudra-t-il bondir de ces sales trous? Saura-t-on encore se battre? Où est l'ardeur des premières batailles? Misère ! Où est notre vaillance, notre élan... » Hé ! On a su sortir, quand il l'a fallu. Un jour, il y a eu l'aménagement d'une cuvette de départ, où se sont serrés des milliers d'hommes, parmi lesquels ceux du 106e, les amis de Genevoix, Jeannot, Hirsch, Muller. Et puis, on a su à quelle heure on attaquerait ; on a senti approcher cette heure-là, 3 heures de l'après-midi, toute une matinée... On a couru ; on a conquis facilement, après le bombardement de nos 75, les tranchées ennemies. C'est après que ç'a été terrible, quand les gros canons de Metz et toute la ligne allemande se sont mis à riposter. Notre artillerie épuisée ne répondait pas. Abandon forcé. Nouvel assaut. Du désordre, de la colère, beaucoup d'héroïsme. Une nuit d'horreur, sous la pluie, à même la boue gluante. Le sous-lieutenant avait la tête appuyée contre l'épaule d'un soldat. Le soldat tremblait interminablement..

Voilà l'épisode principal des *Eparges*. M. Genevoix ne sait point

ce que les chefs avaient combiné. Il n'a point aperçu le schéma de la bataille. Il faisait ce qu'on lui disait de faire. Sa description ne dépasse point ce qui était à portée de son oreille et de ses yeux. Pour cela, précisément, son récit est dramatique et a goût de vrai.

Le talent de M. Genevoix est délicat, ferme, loyal... Ce n'est point celui d'un lyrique comme Dorgelès. Mais dans les « Mémoires d'un combattant », comme dans les *Croix de bois*, vous reconnaissez un accent de douleur et de pitié sincère. Tant de misères !... On a un peu d'amertume au fond de l'âme, que voulez-vous? La récompense n'est pas à la mesure de l'effort...

M. Maurice Genevois avait publié, il y a quelques mois, un roman *Rémi des Rauches* que l'on n'a pas mis à son rang. C'est un des plus beaux romans de ces cinq dernières années, le livre de la Loire, — comme *la Brière* est le livre des tourbières bretonnes. L'auteur, d'ailleurs, est né à Châteauneuf-sur-Loire. Petit, mince, net, décidé, avec un visage rond et lisse, une physionomie sévère, de l'entêtement plein le regard, une parole douce et ferme, — il est bien de sa race.

Les « rauches » sont des espèces d'ajoncs, dont les feuilles « étroites, longues, vivaces et vertes, fortement nervées jusqu'à leurs pointes aiguës », bruissent et vous cinglent les jambes, quand on marche le long de la grève. Et Rémi des Rauches est un brave petit tonnelier de Portvieux, à six lieues en amont d'Orléans, habile comme pas un à faire des « poinçons », à arrondir des douves et à cercler de sorte que pas une goutte ne s'échappe. Mais il aime vagabonder près du fleuve, pêcher le chevesne à la brune, et regarder sa Loire, si belle, si forte, si pure, pleine des reflets roses des nuages, ou de l'argent du clair de lune... Il a connu un vieux homme, le père Jude, qui a vécu à Paris, et qui croit encore à Fourier. Je n'y peux rien... Mais le père Jude, un de ces vieux que les romanciers aiment, une sorte de Balthazar, non de Provence, mais des plaines de Loire, est un brave homme, après tout. Il vit dans une cabane de gazon ; il élève trois chattes ; et il enseigne à Rémi les 12 passions fondamentales, les 810 caractères pleins et les 405 caractères ambigus de ce pauvre Fourier. J'espère que Rémi, pendant la leçon, pense aux filets qui guettent le poisson, ou essaye de se rappeler les chansons de Grivot, le tonnelier de Châteauneuf-sur-Loire, ce sage.

M. Genevoix nous la décrit, sa Loire nacrée, tantôt somnolente entre les bancs de sable blond, tantôt meurtrière, quand elle charrie des gâteaux de glace, ou bat et crève les « levées » de terre qui protègent les villages. Il nous dit les « campagnes de pêche » au saumon et à l'alose, et les secrets des barrages qui arrêtent le poisson et des

carrelets jamais assez prompts qui l'arrachent à la rivière. On pêche au clair de lune, silencieusement. Il y a bien des « gardes », chargés de dresser procès-verbal à ceux qui étendent leur barrage plus loin que le milieu du fleuve. Mais les gardes ne sont point méchants : on leur offre une goulée de rhum... Remi pêche le saumon avec Barollet, un gars sournois. Quand on a bien travaillé, on se régale, sur la toue, d'une matelote de lamproie au poivre et à l'ail...

Rémi tombe amoureux de Bertille, une belle fille coquette, dont Barollet voudrait bien. La Loire, complice de Rémi, aidera aux noces. Il y a une inondation ; trente pages de récit, superbes, d'un fier mouvement, et qui serrent la gorge. Toutes les cloches des villages battent. L'eau se gonfle. Il faut que les femmes emmènent le bétail, et que les hommes, avec des pieux, des fascines, des sacs de terre, aveuglent les brèches des levées. Des maisons sont comme des îlots. La ferme du Cormier, par exemple, où vit Bertille. Rémi risque la mort et sauve la jolie fille. Quelle récompense ! Il est heureux...

Pauvre Rémi ! Crois-tu que ta femme va te laisser baguenauder avec le père Jude, dans les rauches? On ne gagne point d'argent, à Portvieux. Bertille, forte tête, vend les meubles, vend la maison. Elle emmène à Orléans le faible Rémi. Le voilà tonnelier en ville, avec un associé qui rôde autour de Bertille. Lui, dépérit. Il a le vertige quand le vent de la Loire lui refroidit le village... Un beau soir, quand il sera bien sûr que Bertille ne l'aime plus, — c'est tant pis ! c'est tant mieux... — Rémi s'enfuit. Il retrouve son fleuve, les brumes lumineuses, les grandes herbes... Et puisque le père Jude, le vieux sorcier, est mort, Rémi prendra sa place, dans la cahute de terre et de gazon...

Amour passionné d'un coin de terre ; nostalgie de la vie libre et sauvage. Ce n'est pas nouveau. C'est éternel. Demain, on pourra nous conter l'histoire du pâtre qui n'aime que ses brousses landaises, — et nous émouvoir. L'essentiel est de peindre le paysage fortement, puissamment, et de nous en rendre amoureux pour quelques heures.

M. Genevoix a réussi, pour sa part. Il nous a donné une superbe monographie poétique de la Loire. Nous n'en possédions pas encore.

Robert Kemp.

LES BEAUX-ARTS

LE SALON D'AUTOMNE

Le Salon d'automne évolue graduellement vers le type des grandes foires, si fort à la mode aujourd'hui. Une foire d'art, bien entendu. L'époque où nous vivons est saturée d'art. L'art en tout et pour tous ! Il n'est pas de mot plus fréquent dans les écrits des sots et dans la bouche des ignorants, et cependant les éléments de beauté que contient la vie contemporaine s'élaborent et croissent, le plus souvent, en dépit des artistes.

L'Exposition des arts décoratifs, en 1925, doit être à la fois, nul ne l'ignore, une apothéose et l'aurore d'une ère nouvelle. Elle sera, nous dit le programme, « ouverte à toutes les industries dont les productions présentent un caractère d'art et des tendances nettement modernes. Tous les objets usuels, depuis les plus simples jusqu'aux plus précieux, y figureront ». Autant dire qu'on admettra tous ceux qui se présenteront au nom de l'art, ou du modernisme. En vertu de quel principe, en effet, prétendrait-on écarter les épiciers, charcutiers, blanchisseuses de fin, dont les étalages savamment construits, les architectures en saindoux, les précieux tuyautages sont des œuvres d'art à leur manière? Pourquoi favoriser le grand couturier aux dépens du tailleur, et frapper d'ostracisme les artisans du vêtement masculin? Il y a des fourreurs de génie, des chemisiers miraculeux... Et les coiffeurs? Au fait, pourquoi l'art capillaire ne serait-il pas pourvu d'un numéro d'ordre? On y viendra.

L'exposition de 1925 doit encore être « complétée pour toutes les manifestations du théâtre, de l'art de la rue et de l'art des jardins ». Complétée? Non pas : le Salon d'automne est déjà plus éclectique. Il possède dès maintenant une section du septième art, c'est-à-dire du cinéma, et une section d'art culinaire, c'est-à-dire du huitième art, sauf erreur. Espérons que l'on proscrira sévèrement tous les plats dits « à l'ancienne » ou « à la bonne femme » dont les tendances ne paraîtraient pas assez nettement modernes. Dans la salle à manger d'un palace édifié par M. Jeanneret, on ne saurait décemment consommer que des mets d' « esprit nouveau », produits de quelque puissant effort de synthèse !

Plaisanterie à part, on touche ici du doigt une des prétentions les plus risibles de certains esthéticiens. Dans toute industrie humaine, il est possible de relever la trace d'un sentiment artistique, tout de même que Raspail, expert dans un procès célèbre, se faisait fort de trouver de l'arsenic dans le bois du fauteuil où siégeait le président. Le pire effet de la manie esthéticienne est d'habituer les snobs, qui, à leur tour, endoctrinent le public, à juger les ouvrages des artisans d'après le plus ou moins d'intentions artistes qui s'y révèlent, et non, comme il est raisonnable, d'après la perfection du travail ; en un mot, sur le résultat.

La question vaut d'être traitée avec plus d'ampleur. Il sera plus à propos d'y revenir en examinant les ensembles mobiliers et l'exposition d'art urbain. (Ce dernier terme a remplacé le mot d'urbanisme ; il faut que l'amour du mot art soit bien puissant pour qu'on lui ait sacrifié même un néologisme !) J'ai dû effleurer ce vaste sujet, parce que c'est le premier qui se présente à l'esprit du visiteur. La section d'art décoratif, en effet, après avoir absorbé presque toute la sculpture, s'élance, sous prétexte de prêter main-forte à l'art culinaire, à l'assaut des salles supérieures. Grâce aux apôtres de la fusion des arts (dada prédestiné des artistes n'excellant dans aucun art particulier), le Salon d'automne ressemblera bientôt à quelque éphémère magasin de nouveautés.

Heureux, trop heureux les Indépendants s'ils connaissaient leur bonheur ! Leur Salon n'offrait pas, jusqu'à présent, une plate-forme commerciale assez large et solide pour attirer la foule insatiable des artistes décorateurs. Mais les temps sont proches. Puissent M. Signac et ses camarades entendre l'avertissement d'un modeste mais fervent défenseur de leur Société. Puissent-ils réagir d'instinct contre ce confusionnisme de bazar qui dénature le Salon d'automne. A ce prix, la Société des Indépendants, qui a rendu et continue de rendre à la peinture française les plus éclatants services, ferait triompher la

cause de l'intelligence, en contribuant à maintenir les droits des arts majeurs.

Ces droits, je ne l'ignore pas, sont niés et même tournés en dérision par les sectateurs des arts décoratifs. Ils n'en existent pas moins sur le plan de la culture. Dire qu'un beau vase formé par un maître céramiste est une œuvre d'art au même titre que les *Bergers d'Arcadie*, cela ne signifie rien de plus que telle autre proposition de même farine, par exemple : que le travail d'un obscur laboureur est aussi noble que la méditation de Socrate. On peut construire mille équations analogues. Elles flattent la vanité égalitaire, mais elles sont bâties loin du sol terrestre, dans la région éthérée de l'idéologie morale. Le céramiste, le laboureur, peuvent être honorés par leurs semblables, à l'égal de Michel-Ange ; il n'en reste pas moins que l'œuvre de celui-ci possède un tout autre rayonnement que les travaux les plus méritoires de ceux-là et qu'elle retentit par tous les domaines de la société humaine. On est tenté de s'excuser, énonçant des truismes. Le paradoxe offre plus de ressources et de profit que les vérités premières, que l'on ne sait jamais grand gré au critique de rappeler, fût-ce à propos.

Les trois arts majeurs, ou si l'on préfère, les trois grandes divisions de l'art plastique, à savoir, par ordre d'ancienneté, l'architecture, la sculpture, la peinture, forment le cadre naturel de ce que l'on appelle, en France, un *Salon*. — Mais où mettrez-vous le cinéma? — Je vous le demande à mon tour. A l'exception des « dessins animés » entièrement tirés de l'imagination d'un artiste, les *créations* des « cinéastes » n'ont pas plus de titres à figurer dans un Salon que les chefs-d'œuvre des photographes d'art. Les photographies qui font voir les objets en mouvement ont-elles, par essence, une valeur artistique déniée, aux photographies qui montrent des choses immobiles? Il ne le semble pas. Par conséquent il faut admettre ou refuser tous les photographes, je veux dire tous les photographes « d'art » ; mais en trouvera-t-on qui consentent à ne pas être tels? Aussi le Salon d'automne, en persévérant dans ce système, tendrait à devenir le Salon de l'activité humaine. En vérité, c'est trop. S'il a fallu renoncer aux expositions universelles, c'est à cause de leur ampleur monstrueuse. Et pour peu qu'on laissât faire les promoteurs de l'entreprise, l'Exposition des arts décoratifs n'occuperait guère moins d'espace que la grande foire de 1900.

Tout le monde se plaint de la multiplicité des petites expositions particulières, des sélections arbitraires et des groupes incolores. Pour faire cesser cet abus, le plus simple est de rendre les Salons à leur fonction essentielle. Cela rendra possible, en second lieu, de réduire

leur nombre à l'essentiel. Un Salon avec jury et, si l'on veut, avec récompenses, pour consacrer les œuvres classées : un Salon sans jury pour mettre le public à même de réparer les oublis, les erreurs ou les injustices. Outre ces deux expositions annuelles, des *triennales* ou mieux des *décennales*, formées par le surintendant des Beaux-Arts, sous sa responsabilité, permettraient les confrontations et révisions opportunes. Il n'est pas d'autre moyen de satisfaire d'une manière pratique, sinon absolue, au vœu d'un Salon « unique » récemment exprimé de différents côtés. Tel est du moins notre humble avis.

La Peinture.

Le Salon d'automne de 1923 est l'un des plus pauvres, en fait de peinture, qu'on ait vus depuis longtemps. Entre les néo-impressionnistes et les nouveaux venus, ceux-ci faiblement représentés, il y a toute une génération qui ne l'est pour ainsi dire pas du tout. Et la répartition des tableaux ajoute encore à cette impression de pauvreté, des salles entières ayant été remplies de toiles sans aucun intérêt. Le placement alphabétique, tant reproché aux Indépendants, a tout au moins le mérite d'aboutir à une distribution plus égale et plus variée. Pour mettre mieux en évidence les centres de panneaux, on a trouvé très simple de les flanquer de deux socles supportant des bustes ou des statuettes, de telle sorte que la sculpture de petite dimension est absolument sacrifiée et sert de décor aux envois des peintres les plus influents. Cela va même à l'encontre d'un des principes du Salon d'automne qui était de grouper les œuvres de peinture et de sculpture dans une présentation plus harmonieuse. Il arrive que les œuvres ainsi désignées à l'attention des visiteurs ne sont pas toujours les meilleures. Quant aux envois médiocres ou ridicules, ils sont en si grand nombre qu'on ne s'explique pas la sévérité du jury à l'endroit de certains candidats déjà remarqués aux Indépendants. Peut-être quelques-uns de ces refusés, dont le mérite nous est connu, connaîtront-ils la fortune imprévue de M. Gromaire, lequel, trois fois écarté des cimaises automnales, se vit promu sociétaire à la quatrième tentative. Tant il est vrai que les jurys volent au secours du succès dès qu'ils ne peuvent plus le retarder.

Symptôme fâcheux, le Salon foisonne de ces faux-semblants qu'on appelle maintenant des *ersatz*. Certes, les peintres qui n'ont aucun talent sont fort à plaindre, mais combien plus à blâmer sont ceux qui emploient le peu d'habileté qu'ils possèdent à dissimuler leur ignorance ou leur sécheresse d'esprit. Fatal effet d'un autodidac-

tisme généralisé. Il faut beaucoup de courage à un artiste, lorsqu'il prend conscience de ses qualités et de ses lacunes, pour s'interdire tout maniérisme. Tel désespère d'atteindre à la grandeur et à la force qui se complaît dans l'outrance et la brutalité ; tel autre qu'animait d'abord un vague désir de perfection, se satisfait d'en donner la fausse apparence. On peut compter les peintres qui jouent franc jeu et consentent à paraître sans déguisement. Pour ce qui est des autres, déniez-leur le savoir, l'habileté, la sensibilité même, ils souffriront cela, mais non pas que vous signaliez leurs emprunts et leurs sources. Il n'est plus personne qui consente à n'être pas original.

* * *

Sur la voie qui ramène les meilleurs des peintres nouveaux vers la peinture intégrale, c'est plaisir de rencontrer un artiste aussi intelligent que M. Bissière. Ses *Figures dans un paysage*, sa *Nature morte* surtout, ont dépouillé ce faux air décoratif qui gâtait ses œuvres antérieures. Un modelé plus vivant, un coloris plus sensuel donnent à ces deux tableaux l'accent naturel sans quoi toutes les ressources du métier le plus sûr seraient vainement déployées. Moins ambitieux dans ses visées, M. Robert Lotiron a su tirer le plus heureux parti des influences diverses qu'il a subies, et cueille maintenant le fruit de ses patientes recherches. Rien de plus distingué que sa *Fête au village* et sa vue de *Breteuil* où l'on retrouve avec ses mérites habituels : un tact exquis dans l'emploi des noirs purs, un sentiment délicat, plus de liberté dans la composition et plus de chaleur. Quatre autres petites toiles de la même verve se recommandent de semblables mérites et complètent un des meilleurs envois du Salon.

Le grand *Nu* de M. André Favory est manqué, comme presque tous les tableaux de cet artiste aux dons magnifiques, mais il est manqué puissamment et sincèrement. Les faiblesses y sont avouées et l'on n'y remarque point cette espèce d'hypocrisie qui avilit maints ouvrages d'un abord plus rassurant ou plus séduisant. On doit louer M. Favory pour sa loyale audace, mais ne lui point celer que la draperie fait avec les bras de sa baigneuse un affreux mélange de lambeaux déchiquetés. Il arrive qu'un mouvement juste et bien observé supplée à l'insuffisance du dessin. Rien de semblable ici : le coloris forcé accentue l'arbitraire des formes, et toute la fougue du peintre, sans même servir quelque déformation préconçue, se satisfait dans un truculent désordre. Et pourtant, c'est de la peinture, et par endroits, de la très belle peinture. M. Favory possède une verve saine, un enthousiasme obstiné. Il s'attaque à de grands et difficiles sujets,

et avec tant de généreuse franchise qu'on est impatient d'applaudir à son triomphe.

De tous les maniérismes qui guettent les jeunes, au seuil de la notoriété, le pire est la fausse naïveté. Il serait déplorable d'y voir tomber un artiste aussi ingénieux et fin que M. Charbonnier, ou que M. Clairin, si précoce lui aussi et déjà trop adroit. Je n'aime pas son petit tableau de genre, d'un tour littéraire plein d'afféterie, mais son bouquet de *Fleurs des champs* est composé avec un goût précieux et rare. M. Gernez n'aurait-il traversé le cubisme que pour aboutir à l'ancienne manière de M. Valloton? M. Barat-Levraux assombrit et empâte à plaisir un coloris vigoureux. Mlle Valentine Prax renchérit sur la fantaisie artificielle qui dépare quelquefois le beau talent de M. Dufrêne, qu'elle prétend imiter. La même influence se retrouve chez M. Domenjoz, avec celle de M. Pascin. C'est de M. Derain que procèdent plus ou moins MM. Blanchet, O'Conor et de Waroquier, ce dernier en grands progrès. Un paravent de laque, exécuté par M. Dunand, reproduit une de ces vastes compositions ornées où M. de Waroquier se souvient des Japonais. Les imageries de Mme Sakharof ont une saveur ironique assez plaisante ; elle répète un peu les mêmes effets.

Une solide nature morte de M. Savreux, avec quelques lourdeurs, offre des lumières opulentes. M. Conrad-Kickert paraît ici sous le jour le plus favorable, avec un paysage et une nature morte largement traités, dans une manœuvre aisée et savante. Dans une gamme empruntée, M. Charlemagne rappelle MM. Dufrêne et de Segonzac. M. Mouillot, qu'une récente exposition à la galerie Weill a révélé aux amateurs, MM. Durey, Gatier, Kayser, Castro, Jodelet, Gaindet, Lucien Maillol, Sigrist, Fautrier, tranchent nettement sur la grisaille ambiante. M. Sabbagh aussi, mais d'une autre manière. On n'imagine rien de plus outré dans la prétention et le ridicule inconscient que cette *Variation sur un thème connu*. Si, ce qu'aux dieux ne plaise, je devais tenir dans ce tableau le rôle d'un berger Pâris en complet-veston, au lieu et place de mon distingué confrère René Jean, je serais bien embarrassé d'offrir la pomme à la plus belle de ces trois femmes nues. Elles sont aussi mal peintes l'une que l'autre, dans cette manière pesante et commune des Hoffbauer et des Gourdault et autres lauréats du quai Malaquais, vers l'an mil neuf cent dix.

Dans un autre genre, le trumeau froid et visqueux de M. Casimir Raymond se signale aux regards par ses dimensions inusitées. Il y a sans doute d'aussi mauvais tableaux que celui-là, mais comme ils sont moins vastes on les remarque moins. Mme Jacqueline Marval, au contraire, est à l'aise dans les vastes surfaces. Débarrassé des tons

plâtreux qui l'affadissaient, son coloris aimable, et d'une fraîche acidité, sa touche spirituelle font merveille sous sa *Plage de Biarritz* et dans un *Bouquet d'automne*. M. Foujita se montre égal à sa grande réputation. Il a mené sa technique spéciale au point de perfection qui décourage les imitateurs. Des nus hiératiques et d'une vérité familière, une toile de Jouy, peinte en trompe-l'œil, un chat minutieusement calligraphié, font un accord de blancheurs délicatement nuancées, singulier divertissement d'un virtuose qui se joue aux confins extrêmes de la fadeur.

La *Partie de football* dont M. Lhote a voulu nous offrir la synthèse picturale, avec moins d'austérité que de coutume, aurait pu se disputer vers 1912. S'il ne fut pas des premiers cubistes, M. Lhote a quelque chance d'être le dernier. De ce peintre volontaire, un de ses confrères a dit plaisamment qu'il passait son temps à faire le point, à l'aide d'un sextant de style Louis-Philippe. Il a trop souvent, à mon gré, fait une peinture de compromis, qu'il s'est cru tenu de défendre la plume à la main. Que du moins il ne se tienne pas pour obligé de justifier ses écrits ; qu'il marche par compas, si tel est son plaisir, ou son penchant, mais que ce ne soit pas par entêtement. S'il revient à la nature, après en avoir médit, il ne manquera pas d'être touché du bon accueil qu'elle fait toujours à l'Enfant prodigue. M. Valdo-Barbey a sacrifié toute recherche de l'effet pour atteindre à l'expression la plus sobre et la plus loyale, au risque de tomber dans la froideur académique ; pendant qu'à l'opposé, M. Ottmann, coloriste brillant, se perd dans les reflets et la fantasmagorie. La *Maternité* de M. Asselin est un excellent et solide tableau aux accents un peu estompé. Un portrait de jeune fille, d'une facture sommaire mais fort gracieuse, garde l'attrait délicat qui plaît dans les aquarelles de cet artiste fécond.

L'envoi de M. Gimmi eût mérité une place d'honneur. Par un sens du mystère et des cadences secrètes, ce peintre rappelle le Picasso de l'époque bleue. Mais la lumière opaline et nacrée de ses tableaux n'appartient qu'à lui. Dans un genre un peu différent, M. Ekegarth, qui échoue lorsqu'il aborde une composition d'envergure, montre en des tableautins d'un coloris transparent, beaucoup d'ingéniosité poétique. Un sentiment bucolique anime les calmes paysages basques de M. Tobeen dont les blancs ont le tendre éclat de la porcelaine. Même dans ses grandes compositions, où sa facture paraît un peu lâchée, la grâce ornée et le faste champêtre de M. Laprade gardent tout l'attrait de leur fraîcheur.

La Femme au corsage violet appartient à la manière la plus somptueuse de M. Charles Guérin, habile à fondre dans un accord vibrant

les tons les plus heurtés. Au paysage de M. Friesz, un peu redondant, je préfère cette *Branche de poirier*, peinte avec cette humilité savante qui est la politesses des maîtres. C'est l'une des plus belles natures mortes qu'on ait vues de sa façon. M. Besnard et M. Aman-Jean ont apporté au Salon d'automne de 1923 un lustre officiel ; M. Van Dongen, le prestige de son art mondain ; enfin, MM. Matisse et Bonnard, chacun en son genre, l'appoint d'un talent sans rival. On admire fort le *Fauteuil bleu* de M. Matisse. Les tons purs y sont posés avec tant de justesse et d'à-propos, ils suggèrent le modelé avec une telle intensité que l'œil en éprouve un plaisir aigu, exaspéré et presque excessif.

Considérez non loin de là cette *Terrasse à la campagne*, de Pierre Bonnard. Voyez avec quel raffinement sont altérées les proportions réelles des objets de premier plan et de la petite figure qui est à droite. Éblouis de ces molles féeries, vous voulez disputer à la magie de Bonnard les contours et les formes. Faites-lui le crédit d'un moment. Sa lumière vous rendra les visages et les objets, tout cet univers déjà familier, mais imprégnés d'une moite béatitude, bercés par un rêve chatoyant. Aux renchéris qui tiendraient pour un petit maître M. Pierre Bonnard, celui-ci peut hardiment donner rendez-vous dans vingt ans.

Deux charmants paysagistes, MM. Quizet et Leprin, déjà très remarqués ce printemps dernier aux *Indépendants*, sont représentés ici par des compositions d'un charmant naturel et d'un sentiment populaire aussi peu commun que sincère et délicat. Dans un genre tout différent, M. Pierre Giricud montre infiniment de savoir et de fermeté. C'est par l'expression d'un regret que je terminerai cet examen incomplet. On attend beaucoup de M. Gromaire, qui donne par intermittences les plus magnifiques promesses. Il a des dons exceptionnels et les emploie indifféremment, soit dans le sens, soit au rebours de sa nature profonde. Il a l'instinct du noble, et tombe dans la caricature ; de la grandeur, et s'empêtre dans les déformations gratuites. Et malgré tous ses efforts pour déplaire, il n'est jamais indifférent ni commun.

Roger Allard.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. ÉMILE FABRE

La famille de M. Emile Fabre est d'origine messine. Son père, directeur de théâtre en province, vint se fixer à Marseille : c'est là que le futur administrateur de la Comédie-Française reçut le jour et acquit l'accent méridional.

M. Fabre débuta, comme Balzac, dans la basoche. Il fut clerc dans l'étude d'un avoué de vieille famille provençale, Me Nathan. Le jeune clerc était né observateur : il apprit à connaître le monde des affaires et le pouvoir de l'argent. Cette formation, son tempérament, le prédestinaient à devenir disciple de Becque : c'est l'auteur des Corbeaux qui porta la première pièce du jeune Emile Fabre à M. André Antoine.

Le directeur du Théâtre-Libre monta, avec un succès éclatant, l'Argent, pièce âpre, forte, toute nourrie de Becque et de Balzac, histoire atroce d'une famille divisée par des rivalités d'intérêt. L'Argent rapporta à son auteur une belle réputation, mais pas beaucoup... d'argent. Le Théâtre-Libre lançait, mais n'enrichissait pas. M. Fabre était toujours lévite chez Nathan quand il donna son second ouvrage, le Bien d'autrui. Deuxième pièce sur l'argent, l'intérêt, les affaires. Puis, le Théâtre-Libre commença d'essaimer. Comme il arrive aujourd'hui pour le Vieux-Colombier, des auteurs qu'il avait révélés s'en allèrent ailleurs : Sic vos, non vobis, mellificatis. M. Fabre fit reprendre par M. Gémier, qui était dès ce temps-là le clair de lune de M. Antoine, sa troisième pièce, la Vie publique, où il mettait en scène le conseil municipal de Marseille. Le succès définitif vint avec une amère et violente satire de la ploutocratie, les Ventres dorés.

On le voit, l'inspiration de M. Fabre est constante. Il a donné au Théâtre-Français la Maison d'argile, *nouvelle histoire d'une famille divisée par l'intérêt, réplique adoucie de* l'Argent. *Dans* les Sauterelles, *il a peint la nuée des hommes d'affaires qui s'abattent comme un vol de criquets sur les colonies, les terres neuves conquises par le sang du soldat. Dans* la Rabouilleuse, *il a porté à la scène l'essentiel d'un des plus beaux romans de Balzac,* Un Ménage de garçon, *féroce bataille de rapaces autour d'un héritage. Il a réussi le tour de force d'accomplir cette transposition du roman à la scène sans faire hurler les balzaciens. Depuis qu'il est administrateur de la Comédie-Française, il a la discrétion de ne pas abuser de sa situation pour faire jouer ses pièces : il n'en a donné qu'une,* la Maison sous l'orage, *à l'Odéon : on y retrouve un conflit familial, un drame engagé autour d'une personne morale et d'une collectivité.*

Ni l'imagination, ni la sensibilité ne semblent son fait. Il est doué pour observer et pour construire. Il ne faut pas chercher dans son théâtre des figures nuancées, délicates, finement ouvragées. Ses caractères ont quelque chose de rude et de roide. Mais il excelle à remuer une foule, à dégager l'âme commune d'un groupement, à peindre d'ensemble une assemblée et, comme nous venons de dire, une personne morale : un conseil d'administration, le conseil municipal de Marseille. A tous les coups, il réussit son « Syndic des drapiers ». Ajoutons que ses pièces sont charpentées de main d'ouvrier. C'est solide, bien assemblé, soigné aux jointures, et ça tient. On a vu combien les sujets qu'il choisit sont originaux au moins dans la littérature dramatique contemporaine. Il est disciple de Balzac et de Becque, mais Balzac n'est pas homme de théâtre, et Becque n'a fait en toute sa vie que deux pièces et demie. M. Fabre est presque le seul à porter aujourd'hui à la scène autre chose que l'éternelle histoire d'amour : comme on l'a dit du roman de Balzac, son théâtre est un théâtre où l'on mange, où l'on gagne sa vie, où l'on se bat pour de l'argent. Et voilà pour les mérites de l'auteur dramatique. Car depuis août 1914, *il a paru une seconde incarnation de M. Fabre : directeur de théâtre, administrateur général de la Comédie-Française.*

Ce personnage nouveau vint au monde au cours d'une scène véritablement digne de Molière. Mû par un sentiment des plus honorables, M. Fabre, qui n'était plus d'âge à se battre, voulut servir. Tel Diogène à la veille de Leucopétra, il eût roulé son tonneau plutôt que de rester inactif.

Il se rendit chez M. Dalimier, politicien bohème et extravagant, que les hasards de la démocratie avaient porté dans un fauteuil de sous-secrétaire d'Etat à l'intérieur. M. Fabre, avec une modestie charmante, demanda une sous-préfecture, une toute petite sous-préfecture. M. Dalimier, sem-

*blable aux chefs du parti royaliste dans l'*Histoire contemporaine *d'Anatole France, consulta ses listes et répondit : « Impossible : il ne reste pas la plus petite sous-préfecture. » Mais ce n'est pas un méchant homme; et devant le chagrin de M. Fabre : « Attendez, dit-il, on va voir. Il ne reste, il est vrai, aucune sous-préfecture. Mais voici qui va vous aller comme un gant : il reste le poste d'administrateur général à la Comédie-Française. » C'est ainsi qu'on administre en démocratie, n'importe qui étant bon à n'importe quoi... C'est ainsi que M. Fabre, qui était venu chercher une sous-préfecture, s'en retourna administrateur de la maison de Molière : il en était tout le premier surpris. Tel, Saül, en cherchant les ânesses de son père, avait trouvé la royauté.*

Le poste a ses avantages, il n'est pas de tout repos. M. Fabre recueillait une succession difficile : Jules Claretie était faible par le caractère. On l'appelait un roseau peint en fer. M. Carré, lui n'avait passé que quelques mois dans la maison, — trop vieille maison et qui marche d'une façon bien singulière. On conte qu'un jour, un nouvel administrateur, en s'installant, prit connaissance des règlements, et s'étonna. Inquiet, il demanda à son prédécesseur : « Mais enfin, quels sont mes moyens d'action? — Cher ami, répondit le gouverneur émérite, vous en avez deux : l'éloquence et la diplomatie. »

Depuis dix ans que M. Fabre gouverne la Comédie-Française, il a obtenu au moins un résultat : il a duré. Il avait été nommé à titre provisoire, il y est encore. Ne nous y trompons pas, pour obtenir ce simple résultat, il a dû dépenser beaucoup d'éloquence et de diplomatie.

Etait-il fait pour ce poste? Pourquoi pas? M. Fabre est aujourd'hui un petit homme sec et vif, remuant et un peu nerveux. Il a conservé l'accent marseillais, ma non troppo. *Il a, comme le batelier d'Henri IV, les cheveux blanchissants et la barbe plus noire, une sorte de bouc à la marseillaise. Il fait penser à Bézuquet, le pharmacien de Tarascon, et à un commandant de chasseurs à pied. Le regard d'observateur est un peu voilé par le lorgnon à monture d'or. Dans le monde des théâtres, où les mauvaises réputations sont si abondantes et s'établissent si vite, M. Fabre passe pour un parfait honnête homme, d'une dignité de vie rare. Il faut que ce soit bien vrai, car M. Fabre est administrateur de la Comédie-Française, ce poste rêvé pour mécontenter tout le monde.*

Honnêteté, dignité n'excluent pas la diplomatie : ce Marseillais est diplomate. Il est radical-socialiste, il s'est entouré de radicaux-socialistes. Son lieutenant, M. Ricou, collabore à la République, *est militant de gauche. Et cependant, rien dans leur administration n'accuse le sectarisme. Au contraire. Eloquence et diplomatie. M. Fabre paraît un peu cassant et il doit être timide. Peut-être trop diplomate, il a sans doute eu le tort de ne pas entrer chez les comédiens avec un fouet — le*

seul moyen de les mener. Car la Comédie-Française est soumise à un absurde régime. Le régime absurde par excellence, un microcosme achevé où l'on voit la démocratie.

Un régime que personne ne connaît, d'abord. On écrit couramment que la maison est régie par le décret de Moscou : il est abrogé depuis le milieu du dix-neuvième siècle. La plupart des comédiens ne connaissent même pas leurs droits — à plus forte raison leurs devoirs. Genus irritabile, *ils viennent tous les quinze jours apporter leur démission, sans se douter que les statuts qu'ils ont signés ne leur permettent pas de s'en aller.*

En théorie, lesdits statuts ne leur concèdent qu'un pouvoir limité. Dans la pratique, ils sont exactement les maîtres. Ils ont cent et mille moyens de se moquer des décisions de l'administrateur, qui ne peut rien contre eux. La plupart du temps, ils n'attaquent pas en face, — les hommes, du moins, car les femmes, c'est une autre affaire, quand elles sont les favorites de M. le Président du Conseil; les hommes, eux, tournent l'obstacle. M. X..., membre influent du comité de lecture, a fait recevoir telle pièce exécrable, parce qu'elle contient un rôle pour lui. L'administrateur sait que la pièce est mauvaise, que la presse, l'opinion, la postérité même s'en prendront à lui. Au comité, il a voté contre. Mais le comité, c'est le conseil des ministres de Ruy-Blas. *Demain, M. Y..., dans une circonstance semblable, aura besoin de la voix de M. X... :* Donnez-moi l'arsenic, je vous cède les nègres.

Le vote est emporté. L'administrateur a une ressource : il ne mettra pas la pièce à l'étude. Optime. *Mais alors, ne comptez plus sur les services de M. X... N'essayez pas de le faire paraître sur l'affiche dans un autre rôle : serviteur, il est malade. Le malheureux administrateur ne dispose d'aucun moyen de le contraindre. Il résiste tant qu'il peut, mais M. Y..., pour les raisons ci-dessus, fait cause commune avec M. X... Ce nœud gordien, il faudrait le trancher. Il faudrait à la tête de la Comédie-Française Napoléon, ou M. Antoine, ou M. Copeau. Et encore... peut-être s'y casseraient-ils les dents, car il y a, comme dirait M. Maurice Donnay, l'autre danger.*

Figurez-vous deux pyramides en équilibre par les sommets : l'administrateur de la Comédie-Française est assis entre les pointes des pyramides. Il y a au dessous de lui une pyramide d'anarchie, les comédiens. Il y a au-dessus de lui une pyramide d'arbitraire, le ministre. Quand ce ministre s'appelle Léon Bérard, c'est parfait. Mais combien la démocratie a-t-elle amené de Léon Bérard au ministère de l'instruction publique?

Si l'administrateur ne peut rien, le ministre peut tout. D'un trait de plume, il peut renverser le budget. Il est prévu pour les décors

500 000 *francs, le ministre peut écrire deux millions, ou* 17 *fr.* 50, *et c'est assez :* sit pro ratione voluntas. *Le ministre peut engager les comédiens qui lui plaisent, voire les comédiennes. Il peut demain composer la troupe des Français avec M. Mayol, M. Dranem, les Fratellini, Mme Mistinguett et Mlle Maud Lotty.*

M. Bérard, qui sait que tout n'est pas pour le mieux au Théâtre-Français, projette une réforme, dont l'utilité est certaine. Avant de décider, il a voulu étudier, réfléchir, prendre ses renseignements et ses garanties. Il a nommé une commission chargée d'enquêter sur les besoins de la Comédie-Française. Cette commission est à l'œuvre et fait parler d'elle dans le monde des théâtres. Jusqu'à présent, les réformes qu'elle a suggérées tendent à diminuer l'autorité fantomatique de l'administrateur! Il disposait d'une voix prépondérante en cas de partage aux comités de lecture et d'administration : la commission (que de mots en ion *dans ces histoires administratives!) demande que la voix de M. Fabre ne compte pas plus que la voix de M. Albert Lambert.*

Commission, ma mie, vous avez tort, et le remède est exactement inverse. M. Fabre a d'autres titres d'autorité que M. Lambert ou que la favorite d'un farceur devenu ministre. Ce disciple de Balzac a des lettres. Cet auteur dramatique a du mérite. Nous avons vu qu'il était honnête homme et ne gouvernait pas en sectaire. Il faudrait commencer par augmenter son autorité, par lui confier les pouvoirs dictatoriaux. Et ce ne serait encore qu'une solution approchée : car le ministre, d'un mot, peut le renvoyer. Il n'est jamais certain d'être là le lendemain. Le travail continu, les vues à longue échéance lui sont interdites. Comme toutes les puissances nées de la démocratie, il ne songe qu'à durer; ses soins, son habileté doivent tendre tous les matins à ne pas disparaître. Comment aurait-il le temps de gouverner? Il faudrait, d'abord, le nommer à temps, lui donner par exemple dix ans, pendant lesquels il serait sûr de n'être pas révoqué. Mais ceci, encore, ne serait qu'un cautère sur la jambe de bois : on verrait des administrateurs inamovibles jouer au pacha et ne rien faire pendant dix ans.

Le problème de l'administration du Théâtre-Français, en démocratie, ne peut être résolu. Le Théâtre-Français exige un administrateur nommé par Louis XIV, ne relevant que de lui, n'ayant affaire qu'à lui, qu'à un seul homme, souverain qui représente le bien commun et n'a d'autre intérêt que la gloire de son règne. C'est le meilleur moyen qu'on ait encore trouvé pour assurer aux autres hommes le maximum d'autorité et de liberté.

★★★

Le Théâtre : M. Maurice Rostand, M. Jacques Deval.

Nous avons toujours reproché à M. Maurice Rostand de choisir des sujets sans aucun intérêt dramatique, et jusqu'ici ses pièces n'étaient que prétextes à des thrènes lyriques éperdus. Cette fois-ci, il a fait un effort. Il y a au moins dans sa pièce un sujet.

Il est allé chercher un personnage rêvé pour drame romantique, *le Masque de fer*. Nul ne sachant avec certitude qui était ce légendaire prisonnier, on peut imaginer n'importe quoi. M. Rostand en fait un frère jumeau de Louis XIV. Pendant les huit cents ans qu'a duré la dynastie capétienne, le fait eût pu se produire que deux frères possédassent exactement les mêmes droits à un trône qui ne pouvait être divisé. Le cas eût été certes embarrassant, surtout à l'époque où l'ordre successoral n'était pas encore indiscuté. Si Philippe Ier avait laissé en mourant deux jumeaux, l'unité française aurait peut-être été à jamais compromise. A tout le moins, elle eût été retardée de plusieurs siècles. Même au temps de Louis XIV, il est préférable que la question ne se soit jamais posée.

M. Rostand la pose et, en cela, il n'excède pas le droit de la poésie. Mais il l'excède très certainement dans les conséquences qu'il en tire. Il n'est même pas possible de juger sa pièce du point de vue historique, car il répondra qu'il ne s'est pas soucié de l'histoire et que l'imagination créatrice a tous les droits. Elle en a beaucoup, en effet, mais elle ne les a pas tous. Elle doit respecter sinon la vérité terre à terre, du moins un ordre élevé de vraisemblance qui relève de la raison. Il sera à peine utile de dire que M. Rostand ne respecte ni vraisemblance ni raison quand nous aurons raconté sa fiction étonnante.

Il imagine, en effet, que Mazarin seul possède la clef de ce redoutable problème. C'est lui qui tient enfermé le royal inconnu sous un masque qui n'a jamais été soulevé. Le prisonnier de vingt ans ignore tout du monde et de lui-même. Un jour, le roi vient à passer par hasard près du lieu où est enfermé ce frère dont il ne soupçonne même pas l'existence. La fille du geôlier, qui est tombée romanesquement amoureuse de cet adolescent malheureux, intercède en sa faveur auprès du jeune souverain qui, dans un élan de juvénile générosité, veut inaugurer son gouvernement personnel par un acte de clémence. Car, par une singulière rencontre, le roi, surpris et fâché de la résistance de Mazarin, rejette à ce moment précis la tutelle de son ministre et déclare qu'il entend à l'avenir se passer de ses services. C'est alors que M. Rostand place une mirobolante invention : Mazarin n'a qu'un signe à faire, des hommes masqués,

créatures nécessaires à tout drame romantique, se saisissent d'autorité de la personne du souverain et l'incarcèrent sous le masque à la place du prisonnier que Mazarin ramène au Louvre pour en faire l'instrument de son étonnante politique.

Il serait un peu difficile de faire accepter comme définitive cette substitution de personnes et ce n'est pas là que M. Rostand voulait en venir. Le prisonnier libéré arrive au Louvre en compagnie du ministre et personne ne s'aperçoit du changement, pas même Anne d'Autriche. Nous avons dit qu'il ne fallait pas parler de vraisemblance, même simplement humaine. Mazarin fait alors revenir le roi et lui met le marché en main : s'il ne consent point à être un instrument docile, à oublier Marie Mancini pour épouser une infante et subir la volonté du grand politique qui ne travaille que pour le bonheur du pays et la majesté de la monarchie, on le renverra finir ses jours sous le masque de fer. Après une légère tempête, le roi s'apaise. Que lui importe qu'un frère souffre pour payer sa grandeur? Le pouvoir royal, selon M. Rostand, ne peut se fonder que sur l'insensible égoïsme et l'inhumanité. Qu'on renvoie mourir de douleur le malheureux, et Louis XIV s'incline devant le ministre qui parle au nom de la raison d'État.

Et le prisonnier, que dit-il, maintenant qu'il sait? M. Rostand ne s'embarrasse pas pour si peu. Le prisonnier, dégoûté de toute cette intrigue, déclare qu'il préfère retourner mourir en prison plutôt que de se trouver face à face avec un frère si méchant. L'auteur étaye cette chancelante conclusion en prêtant au malheureux toute la gamme des sentiments du désespoir romantique ; puisque sur cette terre on souffre, qu'on y meurt et qu'on y est impitoyable, il renonce à défendre même sa liberté et il ne lui reste plus qu'à aller mourir lyriquement.

Pourquoi, dira-t-on, accorder tant d'importance à de pareilles inventions? Ce n'est pas parce que le monde des théâtres prend au sérieux M. Rostand. Il ne le doit qu'au nom qu'il porte et je ne connais personne de raisonnable qui soit dupe et ne sourie de cette petite réputation tapageuse. M. Rostand intéresse parce qu'il marque le point d'aboutissement normal du drame romantique. Hugo se donnait beaucoup de mal à remplacer la vraisemblance des sentiments par la minutie du détail : *trois cent soixante quatre mille soixante-six ducats*. On a vu comment M. Rostand traite l'histoire, ensemble et détails. Hugo montait avec grand soin les moindres rouages de ses drames. On a vu comment M. Rostand traite le métier. Enfin, Hugo écrivait en français et revêtait ses grandes machines parfois d'une splendeur, pour le moins d'une grandiloquence, qui pouvait encore faire illusion à qui n'est pas trop délicat. Il est à peine utile de dire que, chez M. Rostand, la forme a suivi la même chute que le fond. Les vers du *Masque de fer* sont peut être un peu moins mauvais que ceux de ses autres drames ; il semble que là aussi il ait

fait effort pour ne pas laisser échapper ces absurdités dont *la Gloire* et *le Phénix* étaient semés. De temps à autre, son ardeur excitée trouve un trait qui a de la chaleur ou une sorte d'éloquence. Mais confondre les vers de M. Rostand avec la plus haute poésie dramatique ou lyrique, il n'est pas à craindre que jamais un esprit simplement bien fait s'y laisse prendre.

* * *

M. Jacques Deval avait débuté au théâtre par une pièce agréable, *Une faible femme*. Son second ouvrage annonce un auteur qui connaîtra certainement de grands succès, et qui peut-être un jour excellera dans le genre de la comédie légère.

Beauté est l'histoire d'une jeune veuve prise entre le désir éphémère, mais auquel elle répond, d'un bellâtre, et la passion profonde, mais à laquelle elle ne répond pas, d'un homme supérieur et fort laid. Celui-ci vient de se fiancer, au cours d'une scène charmante par la qualité et le ton de la sensibilité, avec une jeune fille aussi déshéritée que lui par la nature, quand la jeune veuve s'amuse à jouer à la coquette avec lui, pour donner de l'ombrage au bellâtre inconstant. Le pauvre savant est trop intelligent pour ne pas s'apercevoir qu'il n'est qu'un jouet pour elle et, d'autant plus sensible qu'il est lucide, il laisse voir sa blessure. La coquette s'aperçoit qu'elle a fait du mal sans le vouloir. Par une bonté d'âme aussi inconsciente que sa cruauté, elle se met en tête de le réparer, et elle ne réussit qu'à le rendre irréparable. Car elle offre son amitié au solitaire disgracié, qui se prend pour elle d'une passion qu'il analyse avec clairvoyance et qu'il juge désespérée.

Le second acte est mené avec une adresse rare. Tout y est subtil, aussi bien la succession des coups de scène que la manière dont les personnages sont amenés à exposer leurs sentiments. C'est un acte de théâtre modèle, avec tout ce que cette formule comporte de justes louanges, et aussi de restrictions : il est si adroit qu'on voit l'artifice. Mais, comme les sentiments sur lesquels il est construit ne sont pas faux, rien n'empêche de se laisser aller au plaisir sinon d'admirer au moins de goûter à leur juste prix cette adresse et cette légèreté de main.

La jeune veuve vient souvent chez le triste et timide savant. Comment une femme, toujours si fine en ces matières, ne s'aperçoit-elle pas qu'elle souffle sur le feu? Mais qui dit qu'elle ne s'en aperçoit pas? Un soir, elle se laisse arracher par le bellâtre la promesse d'un rendez-vous décisif, et puis elle vient raconter cette bonne nouvelle à l'amoureux navré. Cruauté? Inconscience? Calcul? Pourquoi n'y aurait-il pas des trois? Ce caractère de femme n'a rien qui le rende nécessairement faux, et le caractère de l'homme est très juste. A force d'analyser et de raisonner sa timidité, il en vient

à la solution du mouton enragé : il ferme la porte à clef et déclare à la jeune femme qu'il l'empêchera de sortir ce soir-là pour répondre à l'appel du désir impérieux, mais cruel et qui passe en ne laissant qu'un goût de cendre.

Ce sec résumé trahit des qualités qui sont ici dans le rebondissement de l'intérêt, dans la finesse de touche, dans la subtilité de l'analyse. Si M. Deval avait su garder ce ton jusqu'à la fin, sa pièce eût été une des plus brillantes, sinon des plus solides, des plus adroites, sinon des plus profondes, que nous eussions vues depuis longtemps. Par malheur, au troisième acte, il retombe sensiblement. Après un acte charmant de comédie, ce n'est plus guère qu'un acte de vaudeville où nous apprenons que le mouton, de plus en plus enragé, a profité de la présence nocturne du loup dans la bergerie pour le manger de force. Le loup, en l'espèce la coquette, manifeste d'abord une très vive indignation, puis finit par tomber dans les bras du ravisseur. Ainsi, M. Deval conclut que les femmes, lorsqu'elles ne cèdent pas à la beauté, cèdent à la force. Cette nouvelle ne serait pas rassurante pour l'avenir de l'intelligence, si nous ne songions qu'elle était déjà révélée au temps où les Grecs inventaient la mythologie. Vénus trompait l'ingénieux Vulcain avec Mars. Le Créateur, sans doute, l'a voulu ainsi, et cela n'empêche pas les enfants d'être intelligents de temps en temps.

Il reste que M. Deval a tiré de cette grande vérité une pièce par endroits fort agéable, et qui annonce un auteur bien adroit.

Lucien Dubech.

Le Vieux Paris.

Il est convenu que la plupart des Parisiens ne connaissent pas Paris. On en cite qui n'ont jamais vu Notre-Dame. D'autres confondent, comme le professeur Knatchké, le magasin du Louvre avec le musée du même nom. J'ai trouvé un jour quatre indigènes, deux jeunes gens et deux jeunes femmes, et non des basses classes, en arrêt devant l'hôtel Tubœuf, et après délibération, ils conclurent : Ça doit être le Louvre.

Encore avaient-ils remarqué qu'ils étaient en présence d'un beau monument du passé. Des centaines de milliers de Parisiens passent chaque jour devant les témoins de leur histoire sans s'en douter, sans y penser. L'ignorance à cet égard est généralisée. Je connais, je fréquente des esprits d'élite qui ignorent si le Louvre a été construit par François Ier ou par Napoléon III. La plupart des écrivains professent pour cet ordre de connaissance un dédain sublime. Ils ne laisseraient pas passer le dernier ouvrage de Louis de Gonzague

Frick ou de Gustave-Louis Tautain. Mais ils pensent volontiers, comme Hugo, que Notre-Dame date de Charlemagne :

Quand il ne restera, dans toute la campagne,
Qu'une tour de granit faite par Charlemagne...

que la Sorbonne remonte à la même époque :

Tu rêves, dit le roi, comme un clerc en Sorbonne...

et que le Pont-Neuf existait du temps du roi Jean le Bon...

Un maroufle
Mis à neuf
Joue et souffle
Comme un bœuf
Une marche
De Luzarche
Sur chaque arche
Du Pont-Neuf.

A vrai dire, l'histoire du vieux Paris ne s'apprend pas facilement. Il n'existait pas de bon ouvrage de vulgarisation. On était obligé de chercher à droite et à gauche et de rattacher les morceaux. Les meilleurs travaux étaient encore, en cette matière, les plus anciens, du Breul, Sauval, Piganiol, Félibien, Lebœuf, Guilhermy. La science moderne n'avait guère ajouté que des ouvrages spéciaux, le livre d'Aubert sur Notre-Dame, celui de Stein sur le Palais de Justice, ou alors d'illisibles vulgarisations. Deux petits livres précieux de M. Marcel Poète, l'un sur l'*Enfance de Paris*, l'autre sur la *Formation et évolution de Paris*, étaient depuis longtemps épuisés. On avait la ressource d'aller étudier les questions épineuses à la bibliothèque historique de la ville, installée dans l'ancien hôtel Lepelletier de Saint-Fargeau, rue de Sévigné, et dont M. Poète est le conservateur. Enfin, les débutants avaient la précieuse ressource du *Rochegude*.

Tous connaissent, tous ont utilisé cet ouvrage dont le défaut était à l'origine le morcellement : un opuscule pour chacun des vingt arrondissements de la cité. Paru sous cette forme de 1903 à 1909, son succès avait amené à le fondre en un ouvrage résumé et portatif. Mais les spécialistes, tout en accordant son juste prix à cette mine de renseignements, savaient qu'elle contenait des erreurs assez nombreuses, que l'auteur s'efforçait d'atténuer au fur et à mesure des éditions successives. Il nous donne aujourd'hui un travail complètement remis à neuf, avec la collaboration très sérieuse et très compétente de M. Marcel Dumoulin. Le *Rochegude*, car le nom lui restera, est maintenant un ouvrage par beaucoup de côtés différent de celui où nous avons tous fait nos premières armes.

Il vise, d'abord, à être pratique. Il paraît chez l'éditeur Édouard

Champion sous ce titre : *Guide pratique à travers le vieux Paris.* C'est un volume unique, avec de nombreux plans de détail et des reproductions de cartes anciennes. Il est divisé en promenades par quartiers, chacune d'elles commençant par un historique du quartier et un itinéraire. Comme l'ancien *Rochegude*, il est simplement rédigé à la file, rue par rue, maison par maison : une énumération détaillée de toutes les particularités historiques de l'édifice, la date de la construction, l'origine, les personnages marquants qui s'y sont succédé, quelques brèves indications, la destination et l'état actuels. La notice va de la simple mention à une petite étude schématique de dictionnaire.

Tel est un peu le défaut de l'ouvrage, il ressemble à un dictionnaire. Les renseignements sont trop nombreux et trop sèchement énumérés. On se perd dans cette nomenclature des actrices ou des ministres qui se sont succédé dans toutes les maisons anciennes de la capitale, d'autant que personne n'aura jamais l'idée d'aller vérifier ce labeur de Romain. J'ai peur que le débutant ne soit un peu dérouté, noyé et rebuté sous cet afflux de renseignements, et je me demande si, à cet égard, le guide est bien aussi pratique qu'il le dit. Mais pour celui qui sait déblayer et aller à l'essentiel, ou pour le néophyte patient et appliqué qui veut connaître sa ville morceau par morceau et détail par détail, l'ouvrage sera encore plus précieux qu'auparavant, car je sais que les deux auteurs ont fait un effort très sérieux pour compléter, vérifier leurs données et faire disparaître, le cas échéant, les dernières traces d'inattention ou d'erreur. On ne courra plus le risque, quand on aura préparé une conférence en se fiant trop vite au seul *Rochegude* pour un détail secondaire, d'arriver avec son auditoire devant l'emplacement d'une maison qui n'existe plus, fâcheuse mésaventure dont je conserve un souvenir mi-fâché et mi-amusé.

Le meilleur de la nouvelle édition est l'exposé historique placé en tête de chaque promenade. Un aperçu général du développement et de l'histoire de Paris figure en tête du volume, et il est si complet et si judicieux qu'on peut dire que le lecteur qui le posséderait parfaitement connaîtrait sur la matière tout ce qu'un honnête homme doit savoir. Dans ce rapide résumé, il n'y a aucune vue tronquée ou fausse, et il abonde en vérités d'importance. Par exemple, en une page, les auteurs détruisent la stupide loi, imaginée par notre cher et fécond dix-neuvième siècle, d'après laquelle les cités seraient mystérieusement poussées à se développer vers l'ouest, suivant la marche du soleil, loi dont Paris serait l'exemple le plus typique. *On serait sans doute bien embarrassé*, disent MM. de Rochegude et Dumoulin, *pour en démontrer la généralité et, pour Paris même, on se borne au mouvement qui se manifeste depuis quatre-vingts ans, par suite de causes bien définies. On oublie que, pour un contemporain de Charles V ou d'Henri IV, la loi présumée eût été inverse. En réalité,*

il n'y a pas de mystères dans le développement des cités : il y a des contingences.

C'est parler d'or. Les deux auteurs résument ensuite les étapes du développement de Paris en une rapide et excellente synthèse : la vie naît dans la cité, forteresse naturelle et clef du passage. Elle déborde d'abord au sud, seule région habitable et côté d'où vient la civilisation. Elle se replie dans l'île sous le danger des invasions. Elle repart vers le nord, grâce au défrichement des marais, quand la sécurité est revenue. Elle se développe autour des cellules que constituent les églises, les palais royaux. Elle oscille, reflue, au cours des siècles, sous l'influence des causes déterminées. Au début du dix-neuvième siècle, elle atteint l'obstacle naturel des hauteurs de l'est, Belleville, Ménilmontant, Charonne. Elle marque alors un temps d'arrêt et reflue vers les plaines de l'ouest, d'un accès plus facile. Quand celles-ci seront combles, elle repartira d'un autre côté, sous l'action de nouvelles forces que nous ne pouvons pas prévoir.

A la bonne heure. Découvrons-nous sur le passage de cette théorie romantique qu'on porte en terre. Une de plus. Mais l'ouvrage des deux spécialistes n'aura pas que cette utilité. Tel quel, il ne ment pas à son titre en ceci qu'il est bien à l'heure actuelle l'ouvrage le plus complet et le plus commode, donc le plus pratique, pour ceux qui veulent apprendre à aimer et à connaître Paris.

PHILIPPE DORÉ.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

LE CHAOS ALLEMAND : BAVIÈRE ET SAXE CONTRE LE REICH. — LA RÉPUBLIQUE RHÉNANE. — *L'Allemagne se décompose tous les jours. La vie chère provoque partout des troubles graves : à Berlin et à Mannheim* (16 *octobre*), *à Hambourg, Brême et Brunswick* (23 *octobre*). *Les mineurs de Saxe et de Thuringe proclament la grève générale* (20 *octobre*). *Dans ces deux pays, social-démocrates et communistes ont constitué des gouvernements de coalition.*

Celui de Saxe, présidé par le docteur Zeigner, entre en conflit avec le Reich, à propos des « centuries prolétariennes » dont le général von Müller a exigé la dissolution. Le gouvernement d'Empire annonce qu'il fera respecter par la force les ordonnances de von Müller (17 *octobre*). *La Reichswehr est mise aussitôt en action. Elle occupe Chemnitz et Plauen, le* 22 *octobre, et entre, musique en tête, dans Dresde, le* 23. *Le docteur Zeigner est sommé d'envoyer sa démission dans les vingt-quatre heures* (17 *octobre*). *Cet ultimatum de Berlin ayant été*

repoussé, le président d'Empire, par une ordonnance rendue le 28 *octobre, autorise le chancelier à destituer le gouvernement saxon. Le docteur Heinze est nommé commissaire d'Empire, le Landtag saxon est envahi par la Reichswehr et dix députés communistes sont arrêtés* (29 *octobre*).

Envers la Bavière réactionnaire, l'attitude du Reich est beaucoup moins énergique. Le général von Lossow, commandant de la Reichswehr en Bavière, refuse d'assurer l'ordre, venu de Berlin, d'interdiction de l'organe nationaliste de Hitler. Rappelé à Berlin, il refuse d'obéir (17 *octobre*). *Le gouvernement bavarois fait savoir qu'il considérera le rappel de von Lossow comme un acte d'hostilité et le dictateur von Kahr déclare couper toutes relations avec Gessler, ministre de la guerre du Reich* (20 *octobre*).

En Rhénanie, sur l'initiative de M. Deckers, la République rhénane est proclamée, en secteur belge, à Aix-la-Chapelle (21 *octobre*). *Les séparatistes occupent Trèves le* 22, *Bonn et Wiesbade le* 23, *Cologne le* 25. *Mais Berlin ordonne la résistance. Partout, communistes et nationalistes s'opposent aux séparatistes.*

Au directoire rhénan, M. Tirard, président de la haute commission interalliée, répond qu'il reconnaîtra les nouvelles autorités partout où elles seront capables d'assurer l'ordre (23 *octobre*).

Le 31 *octobre, l'ambassadeur d'Angleterre remet au quai d'Orsay une note de son gouvernement appelant l'attention du gouvernement français sur la « violation » du traité de Versailles que constituerait la formation d'un État rhénan. Une démarche analogue est faite à Bruxelles.*

Au milieu de ces difficultés, la situation du chancelier Stresemann est précaire. Le parti socialiste lui pose un ultimatum à propos des affaires de Saxe et de Bavière et le somme de dissoudre les associations de droite (31 *octobre*).

Angleterre. — *Mort de M. Bonar Law* (30 *octobre*).

Turquie. — *L'Assemblée nationale modifie le statut organique de l'Etat et adopte pour celui-ci la forme républicaine. Mustapha-Kemal est élu président* (29 *octobre*).

Bulgarie. — *L'ancien ministre Ghenadieff est assassiné à Sofia* (30 *octobre*).

A. M.

Le Gérant : Georges Moreau.

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 30075.